ANNÉE Nº 247 1er AVRIL 1934

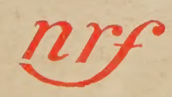
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Une figure, deux visages
(suite et fin)
par PIERRE ABRAHAM

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

60. P. VERY. Le meneur de jeu.... ..
61. E. VINDREY. La bête hurlante.....
62. M. DE VLAMINCK. La haute-folie. 15 fr.
63. V. WOOLF. Nuit et jour........ 18 fr.
64. G. VON LE FORT. Le pape du Ghett Prix.......................... 15 f
65. J. WASSERMANN. L'Emprise.... 15 f
66. M. YOURCENAR. Denier du rêve. 12 f

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

67. P. ALLARD. Les énigmes de la guerre. Prix.......................... 12 fr.
68. L. BATIFFOL. Richelieu et le roi Louis XIII Prix.......................... 15 fr.
69. C. BENOIST. Souvenirs III, 1902-1933. Prix.......................... 36 fr.
70. P. DESACHY. Louis Leblois.... 12 fr.
71. H. DUTRAIT-CROZON. Gambetta et la défense nationale.............. 30 fr.
72. HAVELOCK ELLIS. Précis de Psychologie sexuelle...................... 35 fr.
73. L. FABRE. Le ciel de l'oiseleur...... Sur Alfa.......................... 18 fr.
74. A. FAUCONNET. Études sur l'Allemagne.......................... 15 fr.
75. GORIELY. Les poètes dans la révolutic russe.......................... 15 f
76. D. HENDERSON. La Reine Marie Tudc Prix.......................... 25 f
77. P. LUCIUS. Les révolutions du XXe siècl Prix.......................... 25
78. G. MEQUET. Les leçons du plan quii quennal.......................... 15
79. A. METZ. Meyerson............ 15
80. F. NITTI. L'inquiétude du monde. 15
81. Dr W. REICH. La crise sexuelle.. 10
82. C.R. STIRLING TAYLOR. Cromwell 25
83. Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Henri i avant la messe................ 25

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

84. L. BINENTHAL. Chopin illustré de 60 planches hors texte............ 20 fr.
85. F. CRUCY. Brantôme.......... 20 fr.
86. SHAKESPEARE. La tragédie de Coriolan, trad. Derocquigny.............. 36 fr.
87. J. DE LA FONTAINE. Fables choisies mises en vers, 2 vol................. 42 fr.
88. P. DE LABRIOLLE. Saint-Augustin. Confessions. T. I.................. 25
89. H. LITCHTENBERGER. Gœthe Pandol Prix.......................... 12
90. A. MAUROIS. Lyautey, 21 hors texte héliogravure.................. 25
91. R. PITROU. Schiller, Don Carlos. 30
92. PLATON. Tome VII, 2e partie. La Ré blique.......................... 22

RÉIMPRESSIONS

93. J. RICTUS. Les Soliloques du pauvre. Prix.......................... 20

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

94. H. CLOUZOT. Les plus belles toiles imprimées de la Manufacture de Jouy. 150 fr.
95. P. COURTHION. Henri Matisse, illustr., 60 planches.................. 20 fr.
96. P. JAMOT. La peinture en France, 220 illustrations............... 60 fr.
97. A. MAUROIS. Les discours du Doct O'Grady, illustré par C. Martin. 125
98. G. DE NERVAL. Sylvie, illustré P. Brissaud.................. 350
99. ANNE PRÉVOST. Manon Lescaut, illu 10 compositions en couleurs dont 14 h texte par C. Martin............ 75

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour ce suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (4)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bd RASPAIL, PARIS (7e)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votre maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....

....

....

....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication les ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....

....

....

....

....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....

....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dans les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Technologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique — Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois pour une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi le relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE

Adresse ....

....

nrf **VIENT DE PARAITRE**

LUCIEN FABRE

LE CIEL DE L'OISELEUR

UN VOLUME IN-8° TELLIÈRE, tiré à 1.000 ex. sur alfalin .. **18** fr.

Prenant pour centres et pour prétextes quelques-uns de « ces lieux où souffle l'Esprit » et renouant ainsi une tradition dont les derniers représentants, et non les moindres, furent Taine, Renan, Barrès, l'auteur a tenté de donner dans une série d'essais, le témoignage d'un homme de notre temps sur des problèmes éternels.

Le premier de ces essais fut *Bassesse de Venise*, et on se rappelle les discussions passionnées soulevées par ce que M. Albert Thibaudet définit « *Un magnifique Pamphlet* » — d'ailleurs épuisé aussitôt que paru.

C'est d'Assise que se date *Le Ciel de l'Oiseleur*. Ces méditations ne manqueront pas sans doute d'éveiller le même intérêt que les précédentes : tour à tour et à l'occasion de Campello, de Giotto, de Jacopone, de César, on retrouvera sur l'Architecture, la Peinture, la Prière, la Liberté, des vues peut-être fécondes, en tout cas originales et même singulières.

Cependant, et comme il fallait s'y attendre en ce lieu, c'est surtout sur la destinée de l'homme, la religion, la conversion, la sainteté que Lucien Fabre a cette fois fait porter ses réflexions. On discutera les formules, d'apparence paradoxale, qui abondent dans ce dense petit livre : « *La Sainteté n'est pas si difficile qu'on le croit* », « *Il n'y a de véritables fidèles que les Saints* », « *Se sauver, c'est-à-dire, s'Il n'existe, aller jusqu'à créer un Dieu* ». ... On discutera peut-être aussi sur la possibilité où se trouve l'infidèle de recréer un saint par le dedans et, par une découverte inattendue, de joindre Kant et Platon pour conserver à l'homme sa personnalité... Mais nul ne restera indifférent devant cette confrontation entre la cité médiévale, son saint — et l'homme d'aujourd'hui.

Car de l'homme d'aujourd'hui il semble bien que Lucien Fabre soit l'un des types les plus représentatifs : le sportif des championnats de boxe et de rugby, le poète de *Connaissance de la Déesse*, l'initiateur des *Théories d'Einstein*, le romancier de *Rabevel*, le psychologue du *Rire*, l'ingénieur d'aviation, le chef d'industrie, l'ancien combattant a beaucoup vu et beaucoup retenu, amassé matières à méditation — ensuite de quoi il dut se tenir sans doute pour suffisamment récompensé par le rare éloge de Valéry : « *Lucien Fabre a pratiqué de profondes percées dans la métaphysique de l'Etre.* » Si cet éloge est mérité, le lecteur en jugera : par la variété de la forme et du fond, par l'opposition entre l'actualité de l'observateur et l'éternité de ses objets, par la sincérité d'une pensée qui va jusqu'au bout d'elle-même, *Le Ciel de l'Oiseleur* lui en fournira la meilleure occasion.

DU MÊME AUTEUR :

RABEVEL ou LE MAL DES ARDENTS (Prix Goncourt 1923), 3 vol., *roman* .. **36** fr.
LE TARRAMAGNOU, *roman* .. .. **12** fr.
VANIKORO, (UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT) .. .. *épuisé*
CONNAISSANCE DE LA DÉESSE, avec préface de PAUL VALÉRY. (UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT) .. .. *épuisé*
BASSESSE DE VENISE, *précédée de* **LA TRAVERSÉE DE L'EUROPE EN AVION,** *et du* **LÉGAT** (UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT) .. .. *épuisé*
LE RIRE ET LES RIEURS .. .. **12** fr.
LE PARADIS DES AMANTS, *roman* .. .. **15** fr.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf VIENT DE PARAITRE

J. KESSEL

STAVISKY

L'HOMME QUE J'AI CONNU

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **9 fr**

Si quelque ostentation se glisse dans ce récit c'est que je n'aurai pu maîtriser le désir de protester contre la peur, l'hypocrisie, le sale tremblement dont furent saisis, soudain, ceux qui avaient approché Alexandre, tombé de son socle d'or et traqué vers une mort à double sens.

J'ai connu Alexandre.

Je me suis assis à sa table.

Je le tutoyais.

Il m'a paru agréable, d'esprit parfois vif et nourri d'une expérience subtile en même temps que brutale. Lui, a-t-il senti qu'une substance humaine m'intéresse pour sa seule densité et sa virulence secrète ? A-t-il deviné chez moi cette attention avide qui m'a valu dans toutes les parties du monde, accueil, sympathie et hospitalité de la part d'aventuriers redoutables ? Je ne saurais le dire. Mais quand il m'apercevait, son visage s'éclairait toujours d'un sourire amical et d'une gentillesse sincère. Pourquoi le cacherais-je ?

On conçoit que les complices d'Alexandre, ses hommes de main et de paille, ses protecteurs rétribués, se dérobent, mentent et renient. C'est la règle du jeu. Leur maître à la tempe trouée leur en eût fait sans doute compliment.

Mais combien d'autres qu'il n'a jamais tenté d'acheter, dont l'ignorance n'avait rien qui de normal, dont le chemin a croisé celui d'Alexandre sans passer sur le terrain des affaires combien se défendent d'avoir connu son visage et même son nom !

De quoi ont-ils peur ? De paraître souillés pour avoir approché un hors la loi ? D'être suspects pour avoir serré des mains d'où ruissela la corruption ? Quelle mesquine épouvante, quel manque de dignité intérieure et véritable ! Quelle bassesse devant soi-même

J'ai mangé et bu avec Alexandre. J'ai baisé les doigts de sa femme.

Et je la plains de tout mon cœur, et je ne l'éviterai pas, comme je n'aurais pas évité Alexandre lui-même si son destin avait été de demeurer vivant.

* * *

Bien mieux : voyant les répercussions de son activité, je suis content de savoir quels furent les traits, la manière et la voix, le maintien et les attitudes d'un homme qui a réussi à suspendre les forces sociales les plus mécaniques et les plus implacables, qui vécut sur l'abîme, qui a pris pour matériel de prestidigitation des offices publics, des administrations énormes, des chartes entre nations, qui s'évanouit dans une ombre ambiguë et tragique et laissa pour héritage un scandale immense, des ministères effondrés l'un après l'autre, des barricades, du sang et presque une révolution.

Mes rencontres avec lui m'apparaissent, à cet égard, comme une sorte de reportage fortuit, mais aussi passionnant que ceux qui m'ont toujours conduit à travers le monde à la recherche de vies puissantes et secrètes.

DU MÊME AUTEUR :

LA STEPPE ROUGE, *roman*.. .. ..

L'ÉQUIPAGE (Prix Paul Flat 1924), *roman* .. ..

LES CAPTIFS (Grand Prix du Roman 1927), *roman*.. .. ..

LES CŒURS PURS (Grand Prix du Roman 1927) .. ..

BELLE DE JOUR, *roman*.. .. ..

DAMES DE CALIFORNIE .. ..

WAGON-LIT (*Col. « Les Rois du Jour »*).. .. ..

LE ONZE MAI (en collaboration avec G. SUAREZ. *Col. « Les Documents bleus »*) ..

AU CAMP DES VAINCUS *ou* **LA CRITIQUE DU ONZE MAI** (en collaboration avec G. SUAREZ. Illustré par H.-P. GASSIER. *Col. « Les Documents bleus »*). .. ..

BELLE DE JOUR (*Col. in-octavo « à la gerbe »*). Sur chiffon de Bruges.. .. ..
Sur hollande .. ..

NUITS DE PRINCE (*Col. in-octavo « à la gerbe »*). Sur chiffon de Bruges .. ..
Sur hollande. .. ..

LA RÈGLE DE L'HOMME (illustré par MARISE RUDIS). .. ..

VENT DE SABLE. Edition originale illustrée par GENEVIÈVE GALLIBERT.. .. ..

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

LE LIVRE
ET
L'ÉCRAN

Les Livres suivants, édités par la



ont été portés avec succès à l'écran

MARCEL ACHARD. — **JEAN DE LA LUNE** 15
LA BELLE MARINIÈRE 15
MISTIGRI 15
MARCEL AYMÉ. — **LA RUE SANS NOM** 15
MAURICE BEDEL. — **MOLINOFF INDRE-ET-LOIRE** .. 15
ALFRED DÖBLIN. — **BERLIN ALEXANDERPLATZ** .. 18
(Sous le titre de SUR LE PAVÉ DE BERLIN)
WILLIAM FAULKNER. — **SANCTUAIRE** 15
(Sous le titre de LA DÉCHÉANCE DE MISS DRAKE)
ANDRÉ GIDE. — **VOYAGE AU CONGO** 15
JEAN GIONO. — **JOFFROI**, nouvelle tirée du volume intitulé
SOLITUDE DE LA PITIÉ 12
JAROSLAW HASEK. — **LE BRAVE SOLDAT CHVEÏK**.. 15
ERNEST HEMINGWAY. — **L'ADIEU AUX ARMES** 15
(Sous le titre de L'ADIEU AU DRAPEAU)
ANDRÉ LANG ET RENÉ LEHMANN. — **TARA KANOVA** .. 15
A. W. MASON. — **LE REFLET DANS LA NUIT**. 12
(Sous le titre de LA MAISON DE LA FLÈCHE)
A. DE SAINT-EXUPÉRY. — **VOL DE NUIT**.. 12
J. KESSEL. — **L'ÉQUIPAGE**.. 15
JULES ROMAINS. — **KNOCK**.. 15

EN PRÉPARATION AU CINÉMA

HANS FALLADA. — **ET PUIS APRÈS ?** 18
CHARLES VILDRAC. — **LE PAQUEBOT TENACITY** .. 13.
D. H. LAWRENCE. — **L'AMANT DE LADY CHATTERLEY**, ... 15

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

VIENT DE PARAITRE

FRATERNITÉ

un acte par

FERNAND FLEURET et GEORGES GIRARD

suivi de

CARAVACA, artiste peintre

Comédie en trois actes par

FERNAND FLEURET et AMADEO LEGUA

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE.. .. .. 15 fr

30 ex. sur alfax Lafuma-Navarre.. .. .. 20 fr

Au cours d'une révolution, dans la petite République de Libertad, deux frères luttent : contre l'autre : le général de l'armée nationale, et le chef des insurgés, un typographe qu une sorte de « mauvais garçon ». Le premier fait le second prisonnier. La constitution l'ob à le passer par les armes ; mais il l'invite à déjeuner et réunit toute la famille pour les nières effusions.

Au dessert, les insurgés ayant reconquis le terrain, viennent s'emparer de l'ex-général v queur et délivrer leur chef en même temps. Pour ne pas demeurer en reste, ce dernier c son frère à reprendre place à table avant d'être fusillé. La famille, présidée par le Révé Père Sombrero, confesseur, épouse la fortune imprévue de celui qui causait son déshon quelques instants auparavant.

Dénouement moral de cette aventure singulière : les armées adverses fraternisent et infli aux frères ennemis le supplice qu'ils s'étaient promis l'un à l'autre. Ils meurent dans la aux cris de « Fraternité ! » poussés par les soldats et la foule en délire. Cependant, le dél d'un comité de gauche et celui d'un comité de droite, tous deux de « fraternisation battent devant le public pour une raison dérisoire, et le rideau tombe sur le prophétique tissement d'un perroquet, qui figure ici et la parodie du chœur antique, et, davantage, l'E du Mal : « Préparez... armes ! ».

Cette pièce a été jouée avec un vif succès au Théâtre de l'Atelier.

Avec *Caravaca*, nous passons de la satire sociale à la satire esthétique. Les auteurs nous sentent une famille d'épiciers espagnols résidant à Paris et dont un des membres, le père, gué des inaptitudes commerciales de son fils, le voue à la peinture, art lucratif et facil temps de la joie de vivre. Mais il se trouve, très curieusement, que ce fils, mauvais sujet, drait être épicier. Cependant, un marchand de tableaux et un critique, son secrétaire, po aux nues les dessins informes du paresseux. Il s'ensuit que le héros devient peintre contr gré et que les subventions du marchand alimentent sa fâcheuse tendance à boire et à par Aussi a-t-il découvert une nouvelle école, soit de signer des toiles blanches. Par un artific gulier, et qui est peut-être le meilleur trait de cette satire de la peinture moderne, une d toiles éclate, trop chargée de génie, et son explosion dépêche tous les spectateurs devant bunal de Dieu, y compris l'artiste. Le dernier acte se passe donc au Ciel, comme dan anciens mistères, et Dieu juge alors tout le monde en véritable critique d'art, d'après une losophie qui ne se réfère qu'à la simplicité. Telle est la leçon de cette comédie, qui cach grand bon sens sous ses apparences bouffonnes, et se trouve la meilleure satire des excès de moderne, aujourd'hui abandonné par ses plus fougueux amateurs.

On retrouve, dans l'une et l'autre de ces pièces, la tradition des grands rieurs que f Aristophane, Rabelais et Swift.



nrf VIENT DE PARAITRE

IRMGARD KEUN

LA JEUNE FILLE EN SOIE ARTIFICIELLE

Traduit de l'allemand par CLARA MALRAUX

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

Voici un livre qui est une réussite exceptionnelle et a obtenu en Allemagne un succès considérable.

C'est, contée par elle-même, l'histoire d'une jeune fille de 18 ans, « à la page de toutes façons » et qui possède « un corps de première classe et un ventre de tout premier ordre ».

Doris nous dit tout. Elle nous parle. Véritablement, nous l'entendons. Saisissant tête-à-tête. Avec une vivacité, une pétulance, un naturel dont on eût pu croire le secret réservé à Colette, cette petite nous fait des confidences à la fois prosaïques et féériques, impudiques à l'extrême, corsées, osées, et cependant jamais cyniques.

Curieuse fille, affamée de merveilleux, mais aussi de rumsteack bien brun, fille très « nature » qui voudrait bien être « terriblement heureuse » et l'est si peu ; rouée, mais toujours prête à la tendresse, experte en l'art de duper, mais si aisée à duper.

Doris, ou : Claudine 1934.

Sa petite vie. Son stage chez un avocat boutonneux et libidineux ; comment elle faillit devenir vedette de théâtre, son voyage à Berlin, ses aventures dans cette ville « à odeur de galettes chaudes », située avec puissance dans une atmosphère de sensualité exaspérée et d'érotisme sournois, sous le signe du chômage, de la misère, de la faim.

Il y a dans cette œuvre un génie du trait, un don de l'image toujours familière et toujours parfaitement inattendue et heureuse, qui confondent. En outre (voilà qui ne saurait laisser indifférents les lecteurs de l'un ni l'autre sexe) un série de notations, d'observations d'une justesse, d'une acuité stupéfiantes sur le *physique*. (Doris parle de son corps comme aucune femme ne l'avait fait jusqu'à ce jour) — et sur le jeu de la séduction. Imprudente Doris, qui trahit son clan ! Passe qu'elle dise ce qu'elle pense des femmes, mais — combien plus grave ! — oser dire ce que les femmes pensent réellement des hommes ! Doris met à nu les ressorts de l'adorable coquinerie féminine. Cela est infiniment piquant, — et édifiant, — et instructif !...

Et tout cela est aussi infiniment émouvant. Humaine, terriblement humaine, en effet, cette gosse douloureuse qui nous parle « de l'idéal », d'une voix un peu canaille, mais où tremble, au fond, on ne sait au juste quoi... Peut-être le désespoir... Une « étrange peine » sans emphase, contenue, refoulée. D'autant plus poignante...

Madame Clara Malraux, à qui nous devions déjà ces excellentes traductions : *Le Journal psychanalytique d'une petite fille* et *Genêt*, nous donne de cet ouvrage d'une qualité si exceptionnelle, une traduction exceptionnelle, — pure, nuancée, agile. Madame Malraux a fait mieux que traduire : elle a véritablement collaboré avec l'auteur. Et mieux encore : elle a re-créé une œuvre.

PIERRE VÉRY.

'ÉDITION ORIGINALE EST CONSTITUÉE PAR 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR IL LAFUMA NAVARRE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " : 35 FR. ; - 30 EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE : 25 FR.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Œuvres de
DRIEU LA ROCHELLE

Interrogation .. .. 9 f

Fond de Cantine .. .. 9 f

État-Civil .. .. 15 f

Plainte contre inconnu .. .. 12 f

L'Homme couvert de Femmes, *roman* 12

Le jeune Européen 12

Blèche, *roman* .. .. 13.

Genève ou Moscou 15

Une Femme à sa Fenêtre, *roman* .. 15

Le Feu Follet, *roman* 15

L'Europe contre les Patries (Collection " Les Essais ") 15

Drôle de Voyage, *roman* 15

La Comédie de Charleroi 15

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf **VIENT DE PARAITRE**

G.-K. CHESTERTON

LE POÈTE ET LES LUNATIQUES

Traduit de l'anglais par JEANNE FOURNIER-PARGOIRE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15 f**

Gabriel Gale, un des derniers êtres créés par le grand écrivain anglais, est un viva paradoxe : ce grand jeune homme blond, dégingandé, « rêveur tombé de la lune » comm notre La Fontaine, est à la fois poète et détective. Ces deux fonctions semblent contradi toires, car si le poète évoque en nous l'idée des hauteurs célestes, le détective, tel que no l'ont montré maints romans, est le plus pratique et le plus réaliste des hommes. Tand que l'un a le front perdu dans les nuages, l'autre penché sur la terre examine à la lou des traces de pas ou des empreintes digitales. C'est l'originalité de Gabriel Gale de lire da les nuages la solution des énigmes que nul ne peut résoudre. Il est, dit-il, « sorti royaume des fées pour aider Scotland Yard ». Inutile d'ajouter qu'il n'emploie pas méthodes habituelles pour expliquer les problèmes, il les résout « par absence d'esprit D'autres fois, une pierre, une étoile de mer, un canari, un humble gobelet « souvenir Margatte » lui parlent comme des oracles et lui révèlent la vérité.

Nulle part, peut-être, Chesterton n'a montré plus d'ingéniosité, plus de subtilité d'esp Poète, tout autant que Gabriel Gale, il place ses personnages dans un cadre d'une parf beauté, au milieu de paysages qu'il sait évoquer en quelques mots : un orage, une val tranquille, une plage au lever du soleil. Et ses paradoxes ne sont que l'expression saisissa des plus éclatantes, des plus éternelles vérités.

DU MÊME AUTEUR :

LE NAPOLÉON DE NOTTING-HILL, trad. de l'anglais par J. FLORENCE 12

LE NOMMÉ JEUDI. trad. de l'anglais par J. FLORENCE.. 12

LA BARBARIE DE BERLIN, trad. de l'anglais par Mme Is. RIVIÈRE 12

LE SECRET DE PÈRE BROWN, trad. de l'anglais par Mme FRANÇOIS MAURY 1

L'INCRÉDULITÉ DE PÈRE BROWN, trad. de l'anglais par Mme FRANÇOIS MAURY. 1

DICKENS, trad. de l'anglais par ACHILLE LAURENT et L. MARTIN-DUPONT (*Coll. " Vies des Hommes Illustres "*) 1

LA VIE DE COBBETT, trad. de l'anglais par MARCEL AGOBERT (*Coll. " Vies des Hommes Illustres "*). 1

LA VIE DE ROBERT BROWNING, trad. de l'anglais par LOUIS GUILLOUX (*Coll. " Vies des Hommes Illustres "*). 1
Sur alfa 1

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

nrf OEUVRES DE PAUL CLAUDEL

Œuvres de
PAUL CLAUDEL

Corona Benignitatis Anni Dei..	13.50
Cinq grandes Odes..	13.50
La Messe là-bas..	12 fr.
Poèmes de Guerre	12 fr.
Feuilles de Saints	15 fr.
La Cantate à trois Voix *suivie de* Sous le Rempart d'Athènes et de traductions diverses	15 fr.
L'Annonce faite à Marie	15 fr.
L'Otage	13.50
Le Pain dur..	13.50
L'Ours et la Lune	9 fr.
Le Père humilié..	13.50
Les Choéphores..	9 fr.
Les Euménides	9 fr.
Deux farces Lyriques (Protée — l'Ours et la Lune)	12 fr.
Le Soulier de satin (2 vol.)	27 fr.
Sur alfa	36 fr.
Morceaux choisis.	15 fr.
Positions et Propositions, I	12 fr.
L'Oiseau noir dans le Soleil levant	13.50
Le livre de Christophe Colomb (sur arches)..	100 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf ***POUR PARAITRE EN AVRIL***

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE





STENDHAL

ROMANS – TOME III

LUCIEN LEUWEN

Texte établi sur les manuscrits de Grenoble. Préface, notes, variantes, bibliographie, appendices (contenant des projets, plans, ébauches, notes de Stendhal) par

HENRI MARTINEAU

48 fr.

RAPPEL :

TOME I : **LE ROUGE ET LE NOIR – ARMANCE** 48

TOME II : **LA CHARTREUSE DE PARME – LAMIEL.** 48

Textes, variantes, notes et bibliographie établis par HENRI MARTINEAU

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire*..... *de* **LUCIEN LEUWEN**, dan collection " BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE ".

*Ci-joint la somme de** .... } *montant de ma souscri*
*Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de** ....

Nom .... A .... le ....

Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf ***SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAI***

nrf POUR PARAITRE EN 1934

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



Pour paraître en

1934



MUSSET

THÉATRE COMPLET

en un volume

Texte établi avec addition de scènes et passages inédits, variante, notes, bibliographie, par

MAURICE ALLEM

CERVANTÈS

DON QUICHOTTE

en un volume

Traduction de Oudin et Rosset revue, corrigée, annotée et préfacée par

JEAN CASSOU

CORNEILLE

THÉATRE COMPLET

en deux volumes

Texte, variantes, notes, bibliographie, établis par

PIERRE LIÈVRE

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

PIERRE MORHANGE

LA VIE EST UNIQUE

ANGOULÊME — LA POTERNE DES PEUPLIERS
CAHIERS NUMERO TANT — UN JOUR DE PLUS

POÈMES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12 fr**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Nous avons lu les poèmes de M. Louis Aragon sur la Révolution soviétiqu et les vaticinations disloquées de M. Pierre Morhange. Ni M. Aragon ni M. Mo rhange ne manquent de talent ou de tempérament : il a suffi que le faux le possède pour les rendre ridicules.

*** *Action Française*, 24-11-3

La Vie est Unique de M. Pierre Morhange est un recueil de poèmes plu nettement significatif que bien des manifestes... L'efficace de ces chants vie justement de ce qu'ils se situent avec une sorte de justesse infaillible au poi d'intersection d'un réel obsédant unanimement senti et d'une vie secrète enco mêlée au sang...

RENÉ TRINTZIUS, *L'Intransigeant*, 23-1-3

On peut attendre beaucoup d'un poète qui a prononcé sur son art, et sur nouvelle condition faite à son art, quelques paroles illuminantes.

JEAN DUVAL, *L'Europe*, 15-11-3

Morhange tourne délibérément le dos à toute lumière, à toute Grâce, mais le fait avec une telle franchise que nous en sommes conquis et que nous appla dissons devant un adversaire enfin sans masque, sans détour et sans ruse... C'e si simple, si clair que l'on écoute avec recueillement la parole qui tombe précis lente, ferme, pénétrante, parfois jusqu'à la moëlle... Un épouvantable témo gnage de nuit. Mais cela n'enlève rien à la grandeur du livre, à la franchise cet éclat de voix. En ce sens, il est d'une puissante secousse, et se tient dans lignée des grands, de Villon à Rimbaud.

MICHEL SEUPHOR, *Esprit*, Février 3

Ce que Morhange amène de nouveau dans la poésie de notre temps, c'est primauté du sentiment, du mouvement et de l'élan sur la forme et l'imag Ses courts poèmes surtout, qui se disent d'un souffle, sont d'une plénitude, d'u vigueur unie, bien différentes des papillottements de la poésie surréaliste, p exemple. Et, chose plus importante encore, il n'y a rien dans ces poèmes, sa leur technique, qui ne pût aller directement au cœur d'un homme du peuple.

JEAN PRÉVOST, *Notre Temps*, 2-11-3

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

PIERRE ABRAHAM

CRÉATURES
CHEZ BALZAC

Un volume in-16 double-couronne.. .. .. **18** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

M. Pierre Abraham vient une fois de plus de renouveler la critique.

Augustin Franque, *La Revue Française*, 19-7-31.

Le livre de Pierre Abraham s'applique à discerner dans l'œuvre de Balzac ce qui est singularité et ce qui est ressemblance. Il s'applique à sonder l'anatomie et la psychologie du texte. Une telle attitude de critique est très nouvelle.

Frédéric Lefèvre, *La République*, 18-8-31.

Créatures est un essai dans une voie qui mérite d'être suivie ; et chemin faisant, avec M. Pierre Abraham on apprend mille choses sur Balzac, qu'il connaît si bien.

J. J. Popinot, *Journal de l'Ouest*, 30-8-31.

Créatures offre donc une riche moisson d'observations ingénieusement groupées pour l'anthropologiste et le psychologue... Guidé par Abraham, on suit avec un intérêt passionné les rapports de l'imaginaire et du réel chez Balzac, la lutte entre l'automatisme et la création révolutionnaire.

René Lalou, *La Quinzaine Critique*, 25-9-31.

Il faut souligner l'importance d'un effort comme celui de Pierre Abraham qui introduit les méthodes de la psychologie appliquée dans le domaine de la critique littéraire... Ces méthodes sont capables de renouveler les sujets les plus battus...

Georges Friedmann, *Monde*, 7-11-31.

On a parfois la bonne fortune, quand on fait métier de lire ses contemporains, de tomber sur un ouvrage excitant. Tel est : *Créatures chez Balzac*. M. Pierre Abraham a découvert, un à un, tous les fils de la trame balzacienne. Il nous a rendu le grand service d'y voir plus clair dans un des problèmes les plus magnifiques de l'esprit humain. Quand nous donnera-t-il sur Racine, Shakespeare et Gœthe, l'équivalent de son Balzac ?

Pierre Chardon, *L'Action Française*, 17-12-31.

Créatures... Le livre si intelligent et si curieux de Pierre Abraham.

André Maurois, *Les Nouvelles Littéraires*, 12-2-32.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LLE

NÇAISE

E CRITIQUE — 22e Année

JES RIVIÈRE

en chef : JEAN PAULHAN

MOIS

ai :

É GIDE

ır JULIEN BENDA

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

---

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française,* à partir du 1er .... 19.......

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).				*Édition de luxe :*
	100 fr.	115 fr.	125 fr.	... UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	... UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	... SIX MOIS

...., le .... 193.....

Nom ....   SIGNATURE)

....

Adresse ....   **Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 3, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807

"Les Documents Bleus"

DEUXIÈME SÉRIE

L'Homme **numéro 1**

PIERRE ABRAHAM

FIGURES

Un VOL. IN-8° COURONNE sur alfa, avec 35 planches dépliantes hors texte .. .. **18 f**

EXTRAITS DE PRESSE

Ce livre éduque notre œil en même temps que notre intelligence. On n peut le lire sans se trouver singulièrement enrichi.

EMILE VUILLERMOZ, *Excelsior*, 22-1-3

Psychologue intuitif autant qu'ingénieux, M. Pierre Abraham nous donn dans ce livre copieux et curieusement illustré, le résultat de ses méditatio devant une trentaine de visages particulièrement typiques : de Bourdelle à Lénin de Gluck à Péguy. Ce livre d'un savant subtil et méditatif pose bien des problème

JACQUES CHABANNES, *Carnet de la Semaine*, 16-2-3

On y trouve des observations de la plus remarquable pénétration, notamme sur Michelet, sur Fromentin, sur Manet, sur Emile Girardin, etc... Ce livre de ceux qui devraient provoquer la plus vive curiosité

GABRIEL MARCEL, *La Quinzaine Critique*, 25-2-3

Vous est-il arrivé de feuilleter avec plaisir et curiosité les planches de l'albu de Lavater et de lire quelques pages de sa *Physiognomonie?* Ce plaisir, cette cur sité vous les retrouverez dans le volume de P. Abraham : *Figures*... L'aute amuse et instruit.

H. M., *Le Divan*, mars

Une sorte de miracle d'observation et d'intuition auquel nous fait assis M. Pierre Abraham, dans son livre *Figures*.

BENJAMIN CRÉMIEUX, *Candide*, 3-4-

Figures contiennent « ces recherches sur la création intellectuelle », auxque M. Pierre Abraham consacre des qualités de finesse et de pénétration qui paraissent de tout premier ordre.

DANIEL ROPS, *La République*, 16-4-

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf **NOUVEAUTÉS**

FRANZ HELLENS

FRAICHEUR DE LA MER

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15** fr

EXTRAITS DE PRESSE

Il y a une nouvelle très remarquable dans ce recueil. *Fella* forme une espèce de chef-d'œuvre... M. Hellens fait résonner des notes qu'on n'entend guère dans notre littérature. Il a un domaine à lui, des défauts ou des qualités en propre. C'est un auteur qui compte et dont l'histoire littéraire fera état.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 8-11-34.

Voilà un livre qui pourrait passer pour une sorte de résumé chématique de tout l'œuvre de Hellens : d'un accès difficile, peut-être, au gré du lecteur pressé mais fécond en belles découvertes pour qui en franchit le seuil et pénètre résolument plus avant. GEORGES RENCY, *L'Indépendance Belge*, 10-1-34

Sept récits de ton différent, mais colorés, composent ce livre. C'est bie construit, et la vie intérieure sous des aspects réalistes est révélée avec un ar incontestable. J. F. LOUIS MERLET, *Dernières Nouvelles de Strasbourg*, 7-1-34

Dans *Fraîcheur de la mer,* où le vrai se mêle curieusement à l'imaginair Franz Hellens affirme des dons d'écrivain de premier ordre.

JEAN VIGNAUD, *Le Petit Parisien*, 27-11-34

Fraîcheur de la mer contient quelques-uns des meilleurs morceaux sign par Franz Hellens. Il y a dans cet écrivain je ne sais quelle sobriété violent quel goût cruel de mêler les grands tons purs de la légende et du réel, u espèce de pouvoir de fantasmagorie discordant et dépouillé.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 4-11-3

L'auteur des *Filles du Désir* réunit ici quelques nouvelles d'une rude simp cité, d'un réalisme âpre et pourtant poétique. *Notre Temps*, 13-12-3

Hellens est un écrivain d'une extraordinaire lucidité. Dans ce milieu qu hante le rêve et que traverse la folie, il garde un surprenant sang-froid et c'e dans la plus nette et la plus châtiée des langues qu'il conte ses escapades sur manche à balai où il communie avec des hommes qui ne sont plus des homme mais des monstres ou des dieux ; des monstres ou des dieux qui font tourner monde autour d'eux. K., *Pourquoi Pas*, 24-11-3

Tous ces contes sont écrits d'une manière alerte, avec une concision q laisse place à l'analyse et un réalisme qui n'exclut pas la sensibilité.

LUCIEN PEYRIN, *L'Homme Libre*, 6-12-3

La sensibilité intelligente d'Hellens s'est exprimée ici mieux qu'ailleurs.

PIERRE HUBERMONT, *Le Peuple*, 10-12-3

Franz Hellens est incontestablement, à l'heure actuelle, le meilleur écriva belge d'expression française. *Fraîcheur de la mer* contient sept récits d'une juste rarement égalée et qui sont, chacun dans un genre différent, des petits che d'œuvre d'ambiance, de réalisme, de sensibilité, en même temps que de clarté.

GERMAINE SNEYERS, *Vers le Vrai*, 31-1-3

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

Pour paraître prochainement

LES AMIS INCONNUS

par

JULES SUPERVIELLE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

UNE FIGURE, DEUX VISAGES
(Suite)

Dans les premiers jours de février 1930, mon ami le professeur Paul Amann m'écrivait de Vienne une lettre où je trouvais ces quelques lignes :

« Quant à vos images, mon fils aîné me rappelle un certain truc photographique qui mettrait bien en évidence ce que vous exposez concernant les expressions différentes des deux moitiés du visage : à l'aide de miroirs on peut obtenir des visages qui se composent d'une seule moitié, normale et retournée. Deux moitiés droite, deux moitiés gauche, encadrant une face du vrai visage... quelle confirmation de vos dires ! »

Comment n'y avais-je pas pensé ! Dire en effet que nous observons telle ou telle expression sur une moitié de visage revient à dire que nous complétons mentalement cette moitié par une autre dont l'expression serait identique. C'est ce que nous avons fait, c'est ce que le lecteur aura fait de lui-même pour chacune des planches 14 à 24 qui précèdent [1].

Mais on ne peut exiger de chacun de nous, sans préparation et sans habitude, une imagination visuelle assez ductile pour s'adapter aussitôt à chaque nouvelle figure et pour la

1. Voir la *N. R. F.* du 1er mars 1934.

compléter sans erreur. Il appartient au « démonstrateur » dont, bon gré, mal gré, je tiens aujourd'hui l'emploi, d'offrir une documentation illustrée qui rende superflu d'en appeler à l'imagination.

Je me préoccupai donc de réaliser une série de ces doublages photographiques, dont la primeur en France fut donnée à la Sorbonne le 9 avril 1930, et qui furent ensuite présentés sous la forme d'un film, en septembre 1930, au Portugal, devant le IVe Congrès de l'*Institut International d'Anthropologie.*

Mais les photographes aux services desquels j'avais alors recours, pour si consciencieux ouvriers qu'ils fussent, et pour si habiles qu'ils devinssent aux mystères du découpage, n'en demeuraient pas moins fort éloignés des conditions professionnelles qu'imposent le maniement et l'interprétation de la figure humaine. D'ailleurs les documents que je leur confiais, documents en provenance du commerce, de l'anthropométrie ou de l'anthropologie, n'avaient été obtenus ni en vue du découpage, ni en vue de l'interprétation.

C'est que la figure humaine est une matière terriblement exigeante. D'abord en ce qui concerne la technique purement matérielle de la prise de vue à l'intention du découpage ; ensuite et surtout en ce qui concerne les principes, qu'on peut appeler moraux, du portrait photographique.

Pour avoir le droit de raisonner sur les découpages et sur les recompositions des deux moitiés d'un visage, il faut évidemment que le document initial présente ces deux moitiés à parité de valeur. Il faut que la photographie soit prise exactement de face et que les deux côtés soient éclairés de la même façon.

Supposons que sur la photographie, la ligne médiane d'un visage (la ligne racine du nez, sillon naso-labial et houppe du menton, dont nous avons parlé à plusieurs reprises) soit placée un millimètre à gauche de l'axe idéal de la photographie. Cette légère obliquité aura pour effet de créer entre la gauche et la droite du visage une différence de largeur qui sera de l'ordre de deux millimètres. Les doublages de la droite et de la gauche présenteront alors

une différence de largeur de quatre millimètres, c'est-à-dire que les reconstitutions seront, l'une en lame de couteau, l'autre en pleine lune. C'est ce qui arrive avec toutes les photographies de « célébrités » qu'on trouve dans le commerce et dont nous utiliserons néanmoins quelques-unes. Il en résulte — et nous aurons l'occasion d'y revenir — que l'on ne doit pas, dans ce cas, attacher trop d'importance aux contrastes factices que présenteront les largeurs des deux photographies composites.

La photographie anthropométrique supprime cet inconvénient. Le sujet, assis sur une sellette, a l'occiput appuyé sur l'extrémité d'une tringle de fer dont l'axe coïncide avec l'axe optique de l'appareil. S'il y a garantie pour la face absolue, il n'y a pas garantie pour l'éclairage, lequel n'est pas toujours égal des deux côtés. Et l'inégalité des ombres peut abusivement souligner ou estomper certaines mimiques. En outre, il serait regrettable de se borner ici à examiner les clients de l'anthropométrie...

Mais les principes moraux ne sont pas moins importants que les techniques matérielles dans la reproduction du visage humain. Ce sera plus tard un motif de stupéfaction qu'à une époque comme la nôtre, où la photographie est si répandue, où elle atteint souvent à la beauté, le portrait soit en général si honteusement traité par les commerçants de la chambre noire. Ils s'estimeraient déshonorés si, à la figure la plus expressive, ils ne rajoutaient pas des modifications de leur cru. Et je ne parle pas seulement des retouches qui abâtardissent tous les caractères, mais de ces poses savamment étudiées, de ces halos, de ces flous, de ces auréoles qui, prétendant transfigurer le visage, parviennent en effet à dépasser la figure pour confectionner une sorte d'insipide nougat.

Il en est de la photographie comme de n'importe quelle plastique. Le comble de l'art réside dans la simplicité. Cette simplicité, dans le cas de l'être humain, s'appelle le naturel. Rien de plus difficile pour le photographe comme pour le peintre, pour le sculpteur, ou, dans un autre domaine, pour l'acteur, que d'atteindre au naturel (ce qui ne veut pas forcément dire la ressemblance). Et l'on s'explique sans

peine que, par économie d'effort, les plus répandus de nos fabricants de portraits se tirent d'affaire en truquant leurs clients.

Pour être tout à fait équitable, je dirai des photographes ce que j'ai dit des devins : ils ne sont pas seuls responsables ; les plus coupables sont leurs modèles. S'il faut un certain courage pour accepter son caractère tel qu'il est, je crois, après de nombreuses expériences, qu'il faut de l'héroïsme pour accepter sa figure. La plupart des gens qui vont poser chez le photographe ne sont pas, évidemment, des spartiates, et le photographe, lui, n'est pas chargé d'ouvrir une école de stoïcisme. Ses confidences relatives aux échantillons d'humanité qui défilent devant son objectif ne sont pas, de ce point de vue, sans saveur. Et voilà pourquoi, de toutes les célébrités de notre époque, il restera somme toute si peu de bons documents.

Où sont aujourd'hui ces Memling, ces Holbein, ces Cranach, que produisait, comme en se jouant, l'objectif loyal des Carjat et des Nadar ? Et comme on voudrait pouvoir trouver sans effort de pareils documents pour ceux de nos contemporains dont nous aimons les œuvres !

Heureusement, il se lève une pléïade de jeunes photographes qui retrouvent le visage humain après un circuit par le paysage et la nature morte. Ceux-là comprennent que le rôle de l'objectif n'est pas de faire sortir d'un visage une « âme » factice, mais de rendre ce visage avec la plus grande fidélité, laissant à l' « âme » le soin d'en sortir toute seule. Traiter le visage comme une nature morte, y respecter le poids des muscles, la lourdeur de la chair, les mille accidents de l'épiderme, tel semble bien être le programme de ces jeunes portraitistes ; tel est le programme sur lequel nous nous sommes mis d'accord dès le premier entretien avec Yvonne Chevalier. J'avais enfin trouvé réunies, chez la même étonnante photographe, compréhension véritable de la figure et réalisation parfaite du portrait. On notera sans peine, dans les planches qui suivent, la différence de classe entre les documents.

***

Mais n'anticipons pas... Nous n'en sommes encore qu'à souligner, par découpage et recomposition, la dissymétrie latérale des figures. Pour cela, commençons par vérifier que cette dissymétrie est un phénomène général et qu'elle se rencontre aussi bien chez les blancs que chez les noirs, chez les criminels que chez les autres.

La planche 25 représente un Fullani sédentaire né dans le Nigeria du nord. Mon ami F. L. Glaser me disait la difficulté qu'il avait éprouvée à le faire poser et qu'il y était parvenu en lui racontant une histoire, origine du sourire qui fleurit sur ses lèvres. On pourrait croire que ce sourire sans arrière-pensée donne aux deux côtés du visage la même expression. Un simple coup d'œil jeté sur les planches 26 et 27 démentira cette opinion simpliste.

De même pour cet Afawa (pl. 28) originaire également du Nigeria du nord et plus civilisé. Le document, rigoureusement de face comme il est facile de s'en apercevoir à la disposition des oreilles, fournit (pl. 29 et 30) deux côtés bien dissemblables. On y remarquera en particulier la profonde différence dans la disposition des arcades sourcilières, dans la construction de la bouche et dans la façon dont la tête est emmanchée sur le cou.

Cependant ces documents ne sont pas exempts de critiques. Comme je l'ai dit, ils n'ont pas été obtenus dans le but de ce découpage et les visages, éclairés à la lumière naturelle, comportent des inégalités d'ombres qui contribuent à l'impression dissymétrique. Le lecteur pourra de lui-même pallier à cette objection en observant ce qui, dans ces visages, demeure dissymétrique indépendamment des ombres portées.

La planche 31 représente un récidiviste titulaire de vingt condamnations dont la plupart pour vol, filouterie, mendicité et vagabondage, dont quelques-unes pour coups et outrages. Document de l'anthropométrie, pris rigoureusement de face. Ce que nous avons appelé l'homme social, et qui s'exprime par la gauche du sujet, est recomposé sur la planche 32. Ce que nous avons appelé l'homme intérieur et qui s'exprime sur la droite du sujet, est recomposé sur la planche 33. Il est saisissant de noter le saut que nous

devons faire en passant de l'une à l'autre de ces deux dernières figures. La première (pl. 32) est, avant tout autre commentaire, le portrait d'un homme malheureux. L'impression nous en saisit à la gorge. Cette arcade sourcilière tombante, ces lèvres boudeuses, ce maxillaire fuyant, cette ride frontale tourmentée, donnent à l'ensemble l'aspect pitoyable de l'inadapté.

A droite au contraire (pl. 33) tout parle le langage de la violence, du coup de massue : le regard énergique sous les sourcils rectilignes, le nez aux narines franchement ouvertes, la bouche en coup de sabre, le maxillaire carré, le front volontaire, donnent une idée de ce qui doit surgir aussitôt que l'inadapté de gauche se trouve placé en face de circonstances qui obligent la brute de droite à intervenir. Il n'est pas jusqu'à la forme du cou et des épaules qui, dans l'un et l'autre cas, ne complète la signification de l'ensemble.

Il ne faudrait pas croire que la barbe masque les caractères dissymétriques. Ce gros père (pl. 34) a été condamné pour attentats à la pudeur sur quatre fillettes de douze ans. Je me hâte de dire que ce n'est pas pour cette raison que je le soumets au bienveillant examen du lecteur, non plus d'ailleurs que pour la confirmation qu'il donnerait aux arguments exposés ici. Simplement je l'ai choisi, lui et les autres, parce que leurs portraits étaient ceux qui, dans ma collection de criminels, se trouvaient le plus uniformément éclairés.

Sa face, à part une légère déviation du nez vers la droite, n'apparaît pas comme bien sensiblement dissymétrique. Et cependant, entre sa gauche (pl. 35) et sa droite (pl. 36) se lit tout l'intervalle qui sépare un homme correct, légèrement anxieux, et un organisme infiniment plus proche de l'animalité et de ses instincts. On pourrait même sans trop de complaisance découvrir chez l'homme correct de gauche une sorte d'épouvante devant les impulsions manifestées par l'homme de droite. L'honnête commerçant, consciencieux avec ses clients comme avec son personnel, était peut-être le premier effaré par ses propres actes. Sans doute prônait-il la vertu dans le quotidien de l'existence ; mais comment le taxer d'hypocrisie dès lors qu'en

regardant son côté gauche on constate que ce sont précisément les paroles qu'un tel homme peut prononcer ?

Voici deux femmes condamnées pour entôlage. De la première (pl. 37) nous donnons également le profil droit, si caractéristique. Un grand nombre d'hommes, consultés sur le côté qu'ils préfèrent — si l'on peut dire — chez cette femme qui fait commerce de ses charmes, se sont accordés à juger que la gauche (pl. 38) n'était après tout point trop repoussante, mais que la droite (pl. 39), le côté du profil, donnait une image qui faisait reculer. Peut-être certains lecteurs trouveront-ils néanmoins la gauche plus dangereuse que la droite ; dans ce cas je me bornerai à suggérer que la droite et la gauche, également bestiales, le sont cependant moins, dans cet exemple exceptionnel, que la figure complète.

L'autre entôleuse (pl. 40), aux yeux obliques et bridés, offre à gauche (pl. 41) un ensemble plus carré — sourcils horizontaux, front carré, maxillaire apparent — à droite (pl. 42) un ensemble plus crispé — sourcils obliques, regard aigu, bouche pincée, maxillaire invisible. S'il me fallait à toute force caractériser les deux côtés, je dirais que la gauche est plus hébétée, la droite plus rusée.

Peut-être cette discrimination sera-t-elle plus facile dans le cas de L., le célèbre tueur de femmes (pl. 43), car si nous procédons à notre habituelle dissection sur cette figure de face, nous obtenons à gauche (pl. 44) un individu que les femmes n'estimeraient peut-être pas dépourvu de toute séduction. Alors qu'à droite (pl. 45) nous trouvons un aspect nettement simiesque.

Faut-il en déduire que l'homme social, en lui, était chargé des conquêtes et l'homme privé des exécutions ? Que le Don Juan de gauche appâtait les victimes au profit du gorille de droite ? Je n'oserais tirer de ces faits évidents leurs dernières déductions, de crainte que certaines lectrices me trouvent bien naïf.

***

Au moment d'aborder l'examen de visages qui nous autoriseront à des analyses plus poussées, sans doute n'est-il

pas inutile de mentionner les causes possibles des dissymétries que nous relevons avec une telle régularité.

Les causes immédiates sont évidemment d'ordre anatomique : la disposition du squelette, les points d'insertion des muscles, les menues différences dans la disposition, dans la nutrition et dans la motilité de ces muscles, la chair qui les enveloppe, le réseau nerveux et le réseau sanguin, les réactions du derme et de l'épiderme aux agents externes, tout cela joue son rôle et s'organise dans une hiérarchie que ce n'est pas ici le lieu d'étudier.

Toutefois, ces dispositions anatomiques et la physiologie qu'elles commandent, si elles suffisent à rendre compte de la dissymétrie dans sa réalité, ne suffiraient pas à justifier les correspondances mentales que nous avons cru devoir leur attribuer. Nous voyons bien que l'anatomie, que la physiologie locale, expliquent la dissymétrie, nous ne voyons pas comment elles expliqueraient le rattachement de la partie gauche d'un visage à la notion d'un homme social, la partie droite à la notion d'un homme intérieur.

C'est le moment d'avancer d'un échelon vers une explication possible de ce phénomène. Dans quelle direction ? Pour la déterminer, faisons d'abord appel au raisonnement logique.

Qu'est-ce que l'expression d'un visage ? C'est un ensemble évidemment très complexe, mais où l'on peut distinguer d'une part des éléments provenant de la conformation — parmi lesquels nous venons de citer les plus marquants — d'autre part des éléments provenant de l'usage qui est fait de cette conformation.

Cet usage de la conformation, c'est la mimique, volontaire ou involontaire, consciente ou inconsciente, qui à la longue se grave sur le visage et finit par lui imprimer le double caractère que nous décelons. Cette mimique étant commandée par les différents réseaux nerveux qui s'irradient à l'intérieur des organes faciaux, nous sommes conduits de proche en proche à remonter jusqu'à l'origine commune à tous ces conducteurs, jusqu'au cerveau.

Si, au lieu de le poser pour le visage, nous posions le problème pour les bras ou pour les jambes, son étude — nous

25

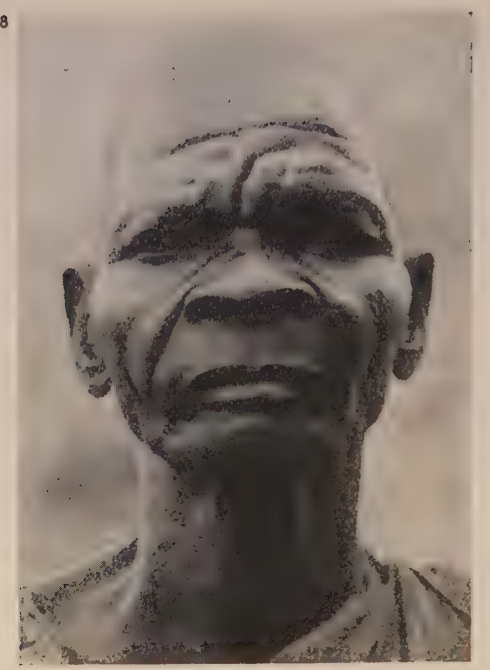


26





28





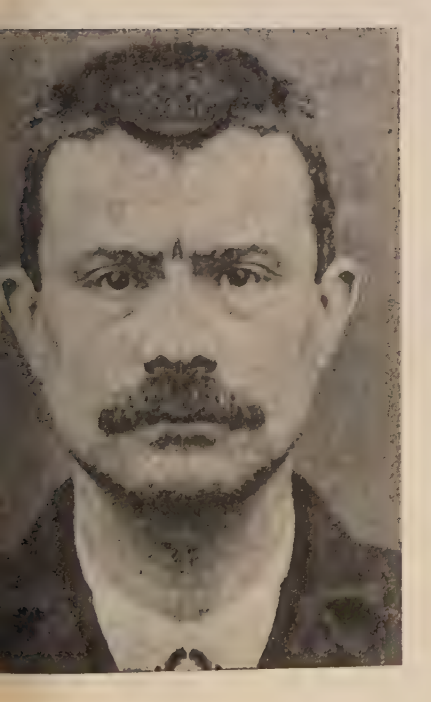




31



32





34

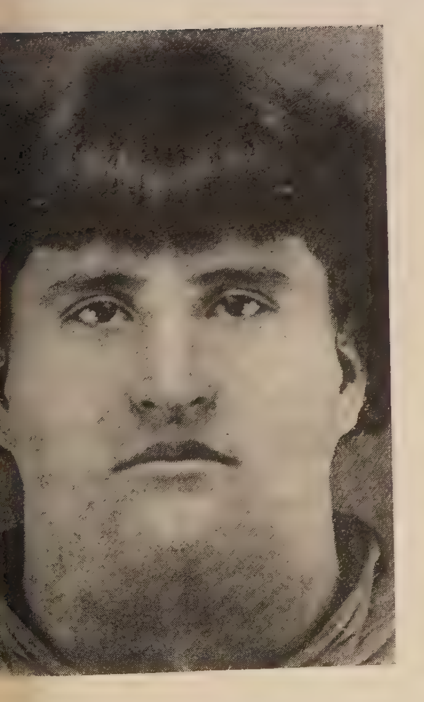






37

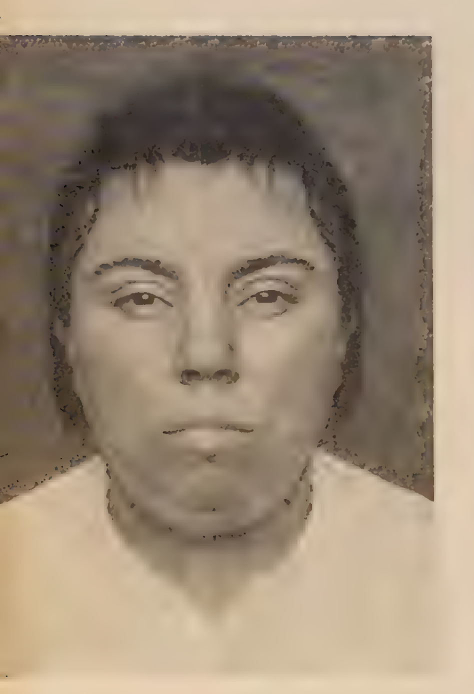
38

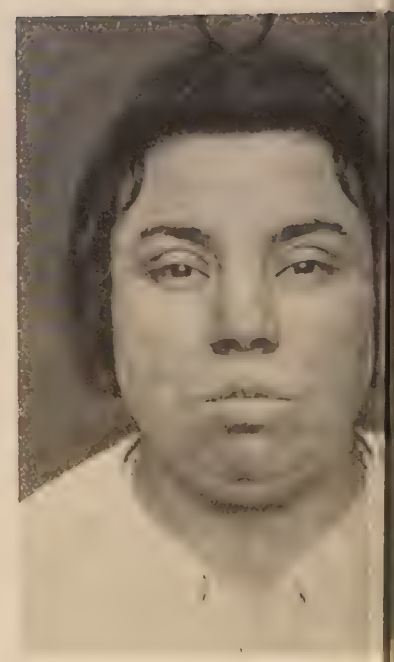




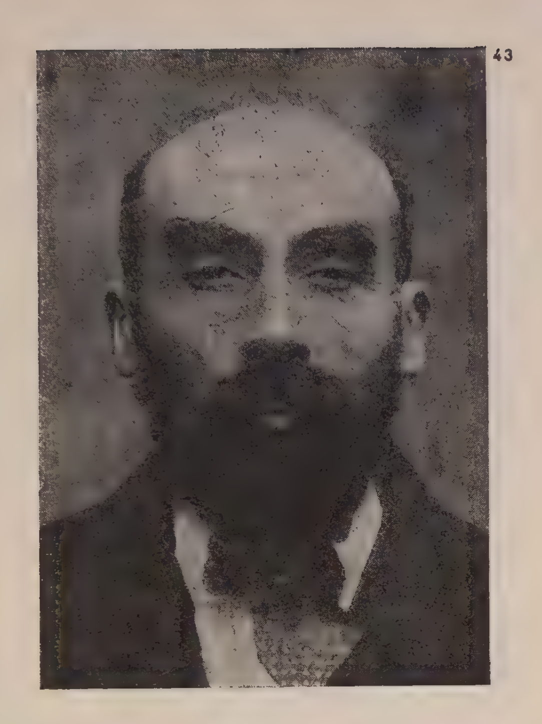
4C



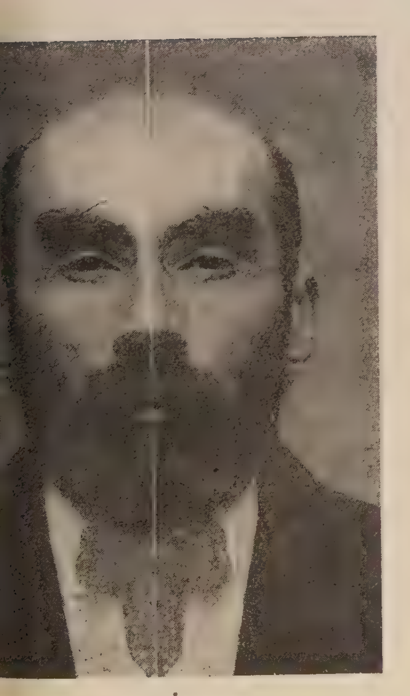




43

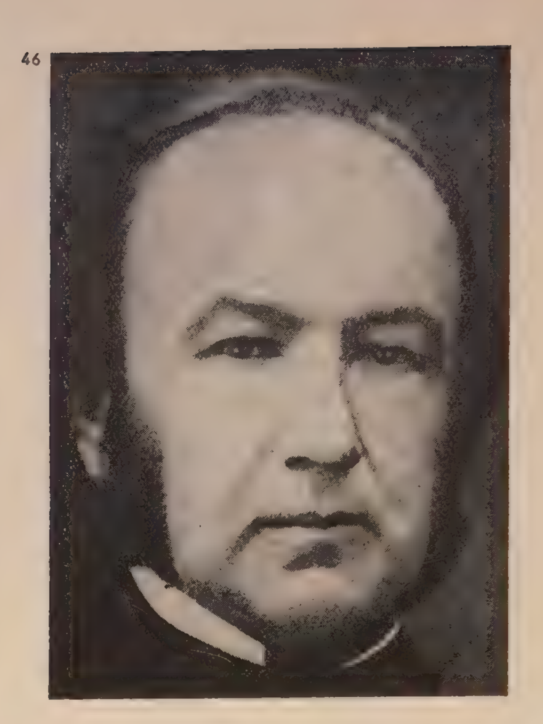


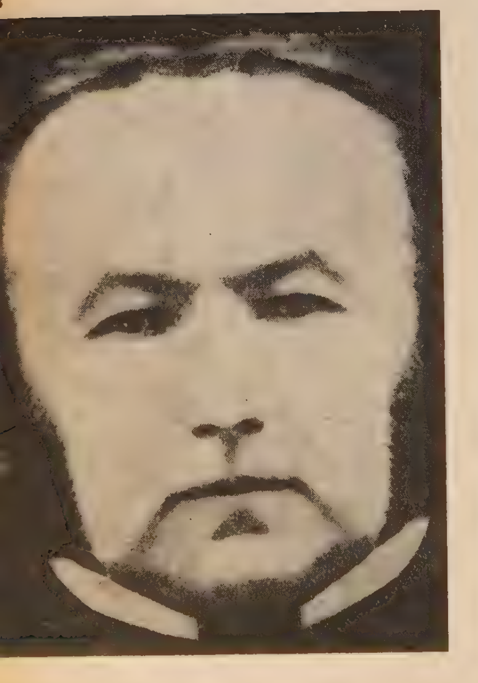
44

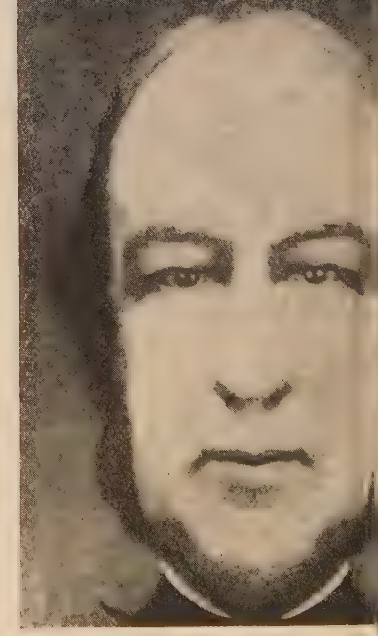




46







ne voulons pas dire sa solution — serait relativement simple. Les mouvements de la jambe gauche étant *grosso modo* commandés par l'hémisphère droit du cerveau, les mouvements de la jambe droite par l'hémisphère gauche, une différence régulière dans la signification de ces mouvements ne saurait avoir d'autre cause qu'une différence régulière dans le fonctionnement des deux hémisphères du cerveau.

Malheureusement — ou heureusement — les choses ne sont pas si simples pour le visage. La plupart des muscles sont effectivement commandés par des conduits nerveux venant d'un seul hémisphère après entrecroisement, comme cela se passe pour les jambes ou les bras. Mais certains sont commandés directement par l'hémisphère situé de leur côté. En outre quelques organes, parmi les plus importants, sont reliés à la fois aux deux hémisphères (c'est ce qui explique par exemple qu'en cas d'hémiplégie l'œil situé du côté atteint continue à voir et à se mouvoir). Enfin il ne faut pas oublier que l'expression d'un visage provient aussi bien du réseau sensitif que du réseau moteur proprement dit.

Dans ces conditions, il est hasardeux d'attribuer en bloc toutes les commandes de mimique par moitié à l'un ou à l'autre hémisphère. Néanmoins c'est naturellement l'hypothèse à élucider. Aussi ne me suis-je pas étonné que le professeur Sergio Sergi, de Rome, prenant la parole au Congrès du Portugal, ait déclaré que le premier devoir des anatomistes était dorénavant de rechercher s'il existait entre les deux hémisphères du cerveau des différences de fonctionnement, d'application et d'adaptation qui pussent — tout au moins au point de vue physiologique — expliquer ce faisceau de constatations positives.

Lors de conversations antérieures avec des physiologistes, — au cours desquelles je leur avais exposé les faits et leur avais demandé si les connaissances actuelles sur le fonctionnement du cerveau en permettaient une explication partielle — j'avais eu la surprise de m'entendre narrer des faits troublants. Il paraîtrait que dans certains cas où, sur des animaux ou même sur des hommes, à la suite de lésions ou d'accidents, on avait tenté l'ablation d'une partie du cerveau, celle-ci, lorsqu'elle était pratiquée à gauche,

avait toujours entraîné la mort du patient, alors qu'il n'en était pas forcément de même lorsqu'elle avait été pratiquée à droite.

Avec le croisement que nous avons rappelé, cela voudrait dire que l'on peut supprimer l'origine des mouvements caractéristiques de l'homme social sans craindre une issue à coup sûr fatale ; au contraire, on ne pourrait toucher à l'origine de la « mimique intérieure » sans tuer l'individu.

Voilà qui ferait rebondir la question dans le domaine de la métaphysique et de la sociologie. Rappelons d'ailleurs que les sociologues se sont depuis longtemps préoccupés de ce qu'ils ont parfois nommé la primauté de la main droite, et que Robert Hertz, par exemple, devait conclure ses recherches par l'hypothèse d'une légère mais inévitable différenciation dans le fonctionnement des deux lobes cérébraux. Quant à nous, il nous suffira d'avoir indiqué, dans le cadre d'un article où nous nous limitons volontairement à l'exposé documentaire, les brusques prolongements scientifiques et philosophiques de ces questions, pour avoir le droit d'en revenir sagement à la contemplation des figures.

***

J'ai dit qu'au début j'avais pris les documents tels que je les trouvais dans le commerce, les documents « tout venant ». Sans doute est-ce un tort, mais, lorsqu'il s'agit de personnages disparus, on ne saurait les rephotographier à sa convenance. Aussi n'hésité-je pas ici, en raison de l'intérêt qu'elles présentent, à commenter deux figures du passé.

Vous connaissez, n'est-ce pas, Claude Bernard (pl. 46) sous son double rôle de physiologiste et de philosophe. Il peut être piquant de les présenter séparément sous l'aspect du dissecteur en lame de scalpel (pl. 47) et du penseur (pl. 48). Mais attention : que l'amusement ne nous fasse pas oublier la critique des textes. La photographie originale étant de trois-quarts, il est naturel que les largeurs obtenues de chaque côté soient, elles aussi, disproportionnées. Ne faisons pas état de ces largeurs totales et constatons que,

la distance entre les yeux étant bien la même, la césure de la bouche ayant bien été faite au milieu, nous pouvons néanmoins accorder à ces reconstitutions une créance partielle.

Or, l'homme de gauche (pl. 47) ressort à la fois comme plus gai, plus libéré de soucis et de pensées, comme plus ardent à l'observation et à l'action. L'homme de droite (pl. 48), lui, utilise les données fournies par son voisin, il les enclôt dans sa machine à ruminer, les y malaxe longuement, et les en extrait lorsqu'il les a transmuées en principes ou en théories.

L'homme de gauche, l'homme tourné vers l'extérieur et qui va y chercher l'alimentation de son esprit, c'est l'observateur, c'est l'expérimentateur, à la gaieté parfois féroce. L'homme de droite, l'homme tourné vers l'intérieur, c'est celui qui réfléchit sur les résultats de l'observation, sur les résultats de l'expérimentation, avec le sérieux et la profondeur de la méditation solitaire.

Il serait imprudent de vouloir conduire ces indications au delà d'une esquisse, en raison de l'imperfection du document.

De même pour George Sand, dont le portrait, quoique de face, est inégalement éclairé et légèrement incliné sur la verticale (pl. 49). En passant de sa gauche (pl. 50) à sa droite (pl. 51) on éprouve d'abord la curieuse impression de passer de deux yeux convergents à deux yeux divergents. Cependant l'original paraît bien nous regarder, je veux dire regarder l'objectif du photographe. Alertés par cette impression, voilà qu'en observant attentivement chaque œil nous finissons par nous rendre compte que l'œil gauche seul nous regarde et que l'œil droit, si beau lui aussi, est rêveur, et comme perdu en quelque contemplation secrète. A vrai dire, nous aurions pu nous en apercevoir en manœuvrant les bandes de papier dont j'ai parlé naguère et en cachant alternativement l'œil droit et l'œil gauche. Plus exercés encore à l'examen de la figure humaine, nous aurions pu le remarquer au simple aspect de la photographie comme au simple aspect du visage si, contemporains du modèle, nous avions été en même temps dotés de cette faculté de

préhension immédiate qui caractérise les bons observateurs. Mais c'est à cela précisément que sert le procédé que nous décrivons ici : ce n'est pas un moyen de recherche, mais un moyen de présentation ; comme tout autre procédé de présentation, il permet de combler l'intervalle qui sépare le don inné de l'observation neutre et, en quelque sorte, de signaliser au conducteur moyen les incidents marquants de la route. Le découpage et la photographie composite servent ici d'abord à appeler notre attention sur la qualité de chacun des deux regards.

Ils nous servent aussi à souligner l'extraordinaire différence entre les deux expressions latérales. La vieille anglaise de boarding-house que nous offre la planche 50, en proie à une activité et à une imagination déréglées, est sans doute responsable de bien des avatars de l'existence comme de bien des péripéties échevelées des romans. Mais la puissante statue grecque de la planche 51, ou plutôt la fille de la Terre, cette Erda paisible qui veillait au fond d'elle-même, assumait la continuité profonde d'une vie troublée, assurait à l'œuvre son contingent d'expériences féminines et humaines.

On ne peut pas dire ici que les événements de l'existence s'offrent tous d'un côté, l'œuvre toute de l'autre. Ce sont là vues simplistes et fausses dans leur simplicité. Cette sorte de bavardage que nous trouvons sur la bouche et sur le maxillaire de la vieille anglaise, ce n'est pas dans la vie qu'il se manifestait : au dire de ses visiteurs, George Sand avait bien cette tête de Junon muette que nous trouvons à droite. C'est son œuvre qui hérite du double stigmate. L'irrépressible bavardage y noie, pour le lecteur trop pressé, les leçons du génie androgyne.

Mais, bien entendu, le regard préhensif de gauche, le regard rêveur de droite, jouent comme à l'accoutumée leurs rôles respectifs dans la capture du phénomène extérieur et dans la contemplation des formes imaginaires.

Et maintenant, nous en arrivons aux documents contemporains. Le premier contact avec le portrait de C. F. Ramuz (pl. 52) rappelle, par une vague ressemblance, un des visages

que nous avons déjà rencontrés ici. Il y a une lointaine parenté entre sa figure et celle de Paul Valéry : une parenté qui n'est pas seulement due à la mèche de cheveux et à la coupe de moustache. Voulons-nous pousser plus loin, nous nous apercevons, après découpage et recomposition, que c'est la partie gauche seule de Ramuz (pl. 53) qui se rapproche de Paul Valéry. Il me serait bien difficile d'expliquer pourquoi cette part de Ramuz qui est dévolue à sa vie de relation entretient des rapports de structure avec le visage et plus particulièrement avec cette part de Valéry qui est dévolue à sa vie intérieure. Je ne puis que signaler le fait aux deux intéressés, les laissant, si le cœur leur en dit, résoudre une question dont je ne possède pas les éléments.

Sitôt que nous passons à droite, à la vie intérieure chez Ramuz (pl. 54), les différences s'affirment au point qu'il ne peut plus être question d'aucune ressemblance. En analysant ce côté comparativement à l'autre, nous retrouvons les mêmes éternelles constatations et rencontrons sous notre plume les mêmes substantifs, les mêmes adjectifs pour nommer ces constatations. On ne saurait croire combien il est lassant de devoir répéter les mêmes mots à propos de visages si différents et dont chacun appellerait, si l'on consentait à élargir le champ d'observation, des inflexions personnelles, des langages individualisés. Mais cette lassitude — que le lecteur éprouve peut-être lui aussi — comporte en elle-même son enseignement. Car elle confirme — quelle que soit la variété des figures — que nous y rencontrons toujours le même phénomène, objet de notre recherche actuelle.

S'il me fallait analyser dans leur détail le visage de Valéry ou le visage de Ramuz, sans doute me suggéreraient-ils des modes d'élocution qui ne s'appliqueraient qu'à eux. Ce n'est pas ce que nous faisons ici. Comme le chimiste, penché sur le matras où se succèdent les corps rares, épie sur eux l'effet d'un réactif toujours le même, négligeant en cette minute les propriétés qui les individualisent, ainsi je me vois forcé de passer d'une figure à la suivante, déplorant de me borner à la seule définition élémentaire de leurs dissymétries. A ces moments du travail, on est partagé entre le

regret de ne pas voir la langue française plus riche en synonymes, et le regret de ne pouvoir traduire en formules la monotonie des observations. Ainsi en est-il pour ce genre d'études qui, si proche de l'homme, exigerait un langage infiniment nuancé, et qui, ne s'occupant que d'un caractère commun à tous les hommes, exigerait l'impersonnel abstrait de la formule mathématique.

Pour l'œil droit de Ramuz, nous sommes forcés de réemployer l'adjectif rêveur. Et de fait il s'agit de la même qualité de rêve que nous avons rencontrée dans l'œil droit de George Sand. Mais si, chez elle, l'impression de rêve était produite par un certain égarement latéral, on pourrait dire ici qu'elle est produite par un certain égarement vertical. Et si l'on ne comprend pas exactement ce terme, je demande que l'on veuille bien passer alternativement des yeux de Ramuz sur la planche 54 aux yeux de Ramuz sur la planche 53. Les uns et les autres nous regardent en face : mais tandis que ceux de gauche (pl. 53) nous décochent un regard direct et incisif, ceux de droite (pl. 54) avancent dans notre direction un regard indirect, tendant plutôt à notre sourcil qu'à notre prunelle. On pourrait incriminer ici le reflet lumineux de l'œil droit et porter à son compte le léger surhaussement du regard : j'ai essayé, — comme vous pourrez le faire — de masquer ce petit point blanc, cela ne change rien à la direction du regard et accuse simplement son velouté, sa profondeur.

D'ailleurs le reste du visage confirme cette observation liminaire. La gauche (pl. 53) est toute serrée autour de l'acte qui cueille l'événement extérieur. La bouche, à demi contractée, le nez aux narines bien ouvertes, goûtent et hument avec jouissance ce qui leur est donné par la nature. Le menton à carrure énergique se place là-dessous comme une assise de force et d'équilibre. Goût, odorat, vision, apportent à l'individu leur documentation loyale, toute modelée sur l'objet extérieur, et qui lui parvient directement, sans dérivation ni écluse.

Passant à la droite (pl. 54) nous sommes surpris comme par un brusque retrait de l'individu hors de la zone de contact. Tout le bas de la figure, avec ses organes sensuels,

s'efface et disparaît : la bouche tombante est sans expression au-dessus d'un menton ovale sans caractère ; le nez charnu masque ses narines ; pour plus de sécurité encore, un profond sillon horizontal vient couper à hauteur des yeux la montée des sensations olfactives. Il n'y a plus de vivant que le regard, malgré son rêve, et le front, malgré les cheveux qui le cachent.

Pour vous en rendre compte de manière plus frappante appliquez une bande de papier horizontalement sous les yeux de cette planche 54 de façon à masquer tout le bas du visage : vous verrez surgir avec toute leur puissance l'étage oculaire et l'étage crânien. Si par contre vous masquez le haut, ne laissant apparents que la pointe du nez, la bouche et le menton, ce que vous voyez est surtout pénible. Refaites la même tentative sur la planche 53 : le bas de la figure sortira avec sa pleine carrure et son plein relief alors que le haut, malgré la présence de deux yeux inquisiteurs et d'un front bien visible, ne vous paraîtra pas atteindre à la puissance de son voisin de droite.

Que venons-nous de faire avec nos manœuvres de caches ? De multiplier par deux le nombre de nos sections et d'analyser le visage par quarts. Il faudrait en effet bien de la candeur pour supposer que deux êtres seulement vivent en nous à la fois et qu'en observant la physionomie nous n'en découvrons pas d'autres. Sans doute notre division latérale entre la vie de relation et la vie intérieure paraîtra-t-elle bien vite insuffisante. Nous en sommes d'accord. Et ces recherches ne font que débuter.

Au cas où des lecteurs difficiles seraient tentés — comme je le leur ai tant de fois recommandé — d'inculper les ombres qui estompent la partie droite du visage que nous venons d'étudier et d'y chercher la cause du retrait qu'ils y ont constaté avec nous, je leur soumettrai tout aussitôt la figure plus également éclairée de Jules Supervielle (pl. 55). Nous allons pouvoir y noter un à un les éléments qui concourent à la dissymétrie.

Regardons attentivement la forme de la ligne suivant laquelle se joignent les lèvres. Elle est horizontale à droite,

marque un petit cran, redescend au milieu de la bouche, puis, de là, tombe régulièrement jusqu'à la commissure de gauche. Ceci nous donne sur la planche 56, qui représente la gauche de la figure, une bouche tombant des deux côtés et sur la planche 57, qui représente la droite, une bouche quasiment horizontale, à l'exception d'une sorte de créneau médian.

Les deux rides si marquées et si caractéristiques qui entourent de part et d'autre l'appareil buccal ont l'air à première vue symétriques sur la planche 55. Un meilleur examen montre qu'à gauche, là où la bouche est tombante, la ride se relève quelques millimètres plus haut qu'à droite, là où la bouche est horizontale. Ceci a pour résultat que l'intervalle entre la commissure des lèvres et la ride est légèrement plus grand à gauche qu'à droite.

Ces deux mimiques combinées, celle de la bouche et celle de la ride, ont déjà pour effet de donner à l'ensemble buccal de la planche 56 un caractère plus résolu, plus impérieux et plus décisif, comme on peut le vérifier en masquant le reste par un cache. Sur la planche 57, la bouche légèrement boudeuse est mieux construite pour l'élocution que pour l'action et la retombée des rides accentue la mélancolie de cette fraction de visage.

En mesurant attentivement les ailes du nez sur la photographie originale, on constate aussi que l'attache de la narine droite sur la lèvre est plus haute que celle de la narine gauche. Nous allons par suite avoir sur la planche 56 une base fermement horizontale, au lieu que sur la planche 57 les deux ailes vont s'infléchir obliquement de part et d'autre de la pointe du nez. D'où, à gauche, une impression d'arrêté, de délimité dans l'acte de recevoir la sensation olfactive, et à droite une impression de semi-indifférence et de passivité.

Impression encore accrue par l'ossature du nez qui, en raison de la narine plus haute à droite, y apparaît moins franchement qu'à gauche.

En remontant vers la racine, on trouve d'abord une attache avec l'arcade sourcilière plus nette à gauche qu'à droite ; mais surtout on se heurte à gauche à un profond sillon qui encadre non seulement l'arcade mais une partie du front.





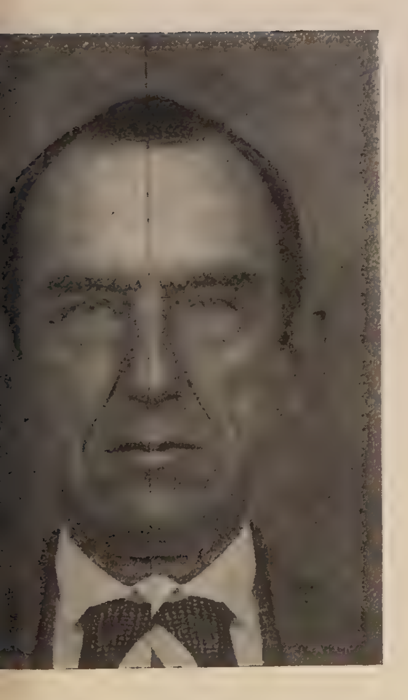


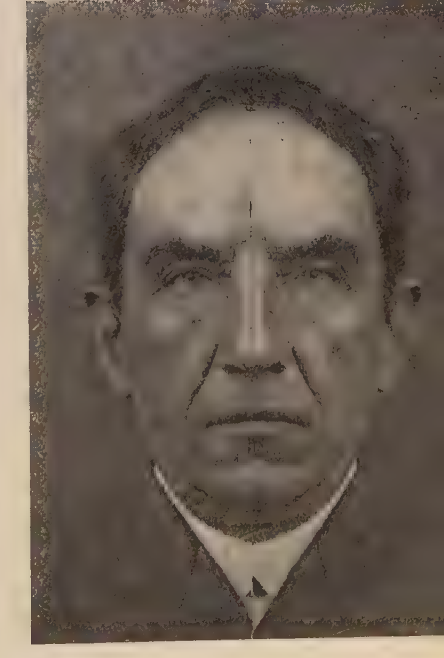




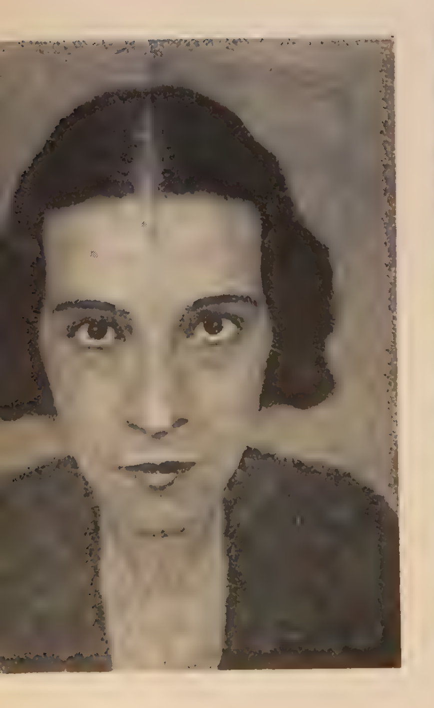


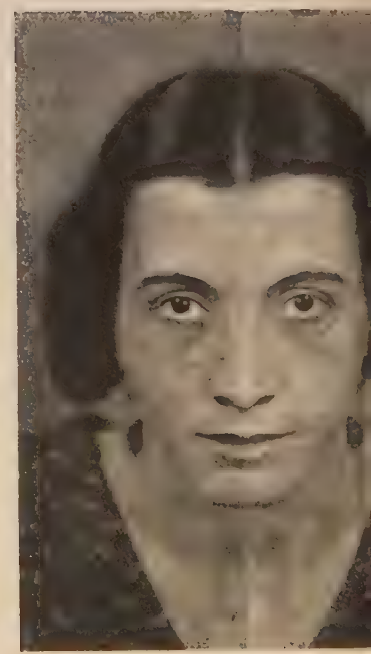












Il y a là une puissante mimique musculaire qui va, par redoublement, sur la planche 56, se traduire en un impressionnant froncement de sourcils.

Et nous allons devoir relier ce froncement permanent à la forme qu'affecte le sourcil gauche comparé au sourcil droit : leur différence de forme ne peut qu'être soupçonnée sur le document original ; elle est mise en valeur par la confrontation des deux documents composites. La racine du sourcil gauche s'abaisse fortement sur l'œil alors que la queue du sourcil demeure évasée. Sur la planche 56, les deux sourcils gauches figurent ainsi une accolade horizontale très prononcée, imprimant au regard un caractère d'énergie farouche.

Rien de tel à droite, où le bord de notre bande de papier nous confirme que la base des sourcils demeure aussi rectiligne qu'un horizon marin vu de quelque haute vigie. Seules deux rides verticales les séparent, marquant le léger effort d'attention qui accueille l'événement lointain.

Quant aux yeux et à leur entourage immédiat, leur dissemblance vaudrait à elle seule une longue notice dont nous ne pouvons ici qu'esquisser le départ. Une mensuration de contrôle nous permet de vérifier une impression immédiate : l'œil droit est plus fermé que l'œil gauche. Ceci provient à la fois de la paupière supérieure et de la paupière inférieure qui, au départ de la caroncule lacrymale, s'ouvrent plus rapidement à gauche qu'à droite. Il en résulte d'abord que les plis de la paupière supérieure sont plus accusés à gauche, donnant à l'œil un triple cadre dont le relief contribue à la dureté du regard. Il en résulte ensuite sur l'œil droit une sorte de voile et comme une tremblante buée de larmes.

Quand nous aurons noté la curieuse différence dans l'attache et dans la forme des pavillons des deux oreilles, quand nous aurons dit que, tout comme chez Ramuz, la droite est centrée sur le haut du visage et la gauche sur le bas, sur la carrure de cet ensemble osseux et musculaire qui va des pommettes au menton, nous aurons communiqué l'essentiel des observations physiques qu'autorisent nos documents.

Quant à leur interprétation, nous la laisserons faire

cette fois par le lecteur, nous bornant à lui rappeler que chacune des étapes de notre description peut se traduire grâce au double vocabulaire gauche-externe, droite-interne. Ainsi sentira-t-il se calmer l'émotion initiale qu'il a dû éprouver en voyant apparaître sur la planche 56 cette figure de conquistador espagnol, à la fois homme de la savane et pirate de la haute mer, le collecteur de sensations qui travaille chez Supervielle comme un nourricier, au profit de la tendresse élégiaque éparse sur son voisin de droite.

Il ne saurait être question, sur un visage féminin, de procéder avec un pareil détail aux constatations morphologiques. Même si l'on écarte les questions touchant l'âge ou l'embonpoint, la musculature ni la chair du facies féminin n'offrent les reliefs et les gravures si propres à l'étude physionomique. Les causes de cette différenciation générale entre les inscriptions sur le visage féminin et sur le visage masculin sont non seulement d'ordre physiologique, mais aussi d'ordre psychologique, comme nous avons eu l'occasion de l'exposer ailleurs [1].

Lors donc que nous prenons pour objet d'étude une photographie de femme, ne soyons pas surpris si, quelle qu'en soit la perfection technique, nous sommes tenus à demeurer dans les généralités. D'autant plus quand, avec Marguerite Jamois (pl. 58), nous nous adressons à un visage dont la fonction est d'exprimer devant le public une suite d'émotions appartenant chacune à un personnage différent.

Quiconque, dans la salle du Théâtre Montparnasse, a subi l'envoûtement de cette présence et de cette voix, en retrouvera l'origine, sans effort d'imagination, dans la sensibilité de ses traits lumineux. Il semble en vérité que le tumulte des sentiments batte, derrière cet épiderme tendu comme la peau du tambour, une charge dont les roulements communiquent jusqu'à nous leur sourde vibration.

Accoutumé maintenant à épier sur une figure les signes de la dissymétrie, le lecteur fera tout de suite la différence entre l'œil gauche avec sa paupière supérieure découverte,

1. *Adam et Eve*, Revue des Vivants, décembre 1933.

et l'œil droit avec sa paupière presque entièrement masquée. Il se dira que cette différence provient sans doute de la construction des orbites et remarquera, sur les sourcils qui la soulignent, une élévation plus grande à gauche qu'à droite. Il notera également la légère élévation de la bouche à la commissure gauche, par opposition à l'horizontalité de la commissure droite.

Mais, avec toute son imagination, arriverait-il jamais à se figurer la moitié gauche de ce visage sous l'aspect que va lui révéler la planche 59 ? L'apparition de cet être inconnu et imprévisible a causé chez ceux à qui je l'ai montré un saisissement qui, pour certains, est allé jusqu'aux larmes. Extraire *cela* de Marguerite Jamois peut passer pour une trahison. Je me contenterai de reconnaître qu'il y a effraction.

Le mélange de torpeur et de bestialité — ou plutôt, en combinant les deux éléments du mélange, la torpeur bestiale — est chose trop apparente ici pour qu'il soit besoin d'y insister. Mais c'est là, sous l'action de ce choc outrageant pour nos admirations, que peut — que doit — surgir l'interprétation.

Subissons le choc. Encaissons-le. Acceptons pour valable, pour réel, l'être qui nous est donné là. Ne chicanons pas sur les hasards de pose qui l'ont peut-être accusé un peu brutalement. Et réagissons au choc physique par le seul moyen de défense que nous possédions, par l'explication.

Comment se refuser à lire ici les voies dont Marguerite Jamois dispose pour ses contacts avec la nature ambiante ! Croit-on donc qu'une organisation d'artiste, dont le propre est de faire résonner à la fois tous les claviers, puisse résider enclose dans la pure intellectualité, dans la pure désincarnation ? Comme Rachel, sa sœur aînée, elle demeure ancrée sur les forces de la nature minérale, végétale et animale. Elle leur demande la continuité de sa nourriture. C'est appuyée sur elles comme sur un plancher vibrant qu'elle communique avec le substrat instinctif de ses publics.

Croit-on aussi que nos enthousiasmes dramatiques soient élans si éthérés qu'ils ne doivent prendre pour tremplin les sourdes communions animales ? Croit-on que chez le plus pur interprète, nous n'ayons pas besoin, pour que toutes

les parties de nous-mêmes reçoivent à la fois, de sentir par dessous la magie des mots ou des musiques, l'identité physique dans les besoins de l'espèce ?

C'est par les voies souterraines de notre commune animalité qu'interprètes et publics, pareillement aveugles, tâtonnent et se rejoignent au moment où, à l'autre bout d'eux-mêmes, s'infusent en pleine clarté le génie et la gratitude. Disons encore — modestement, prosaïquement — qu'un organisme féminin, plus frêle il est, plus il réclame, pour l'épuisant travail des répétitions et des représentations, un coadjuteur solide, voire un peu épais, qui demeure à l'abri des décharges nerveuses, et qui mène, par dessous tous les heurts, une existence placide de bovidé. Pour être perceptible à une salle, pour devenir élément du drame, l'influx nerveux doit sortir d'un organisme qui soit de taille à renouveler cette émission chaque soir de jeu, chaque après-midi de travail, sans perte trop grande de la substance qui le nourrit. L'animal robuste, docile et passif, première condition du travailleur intellectuel comme du travailleur manuel, est aussi la première condition de l'interprète. C'est lui qui fournit le combustible.

Mais la flamme, la voilà, pure, tremblante, étincelante, diaphane, sur la droite du portrait (pl. 60).

Et, une fois de plus, nous assistons à ce phénomène : personne ne consent à reconnaître le modèle dans la photographie composite de gauche ; chacun retrouve dans la photographie composite de droite non seulement le modèle, mais le souvenir affiné, épuré, transfiguré, qu'on en conserve une fois le rideau baissé. Combien de fois m'ont dit de la planche 60 des gens qui ne savaient pas comment elle avait été obtenue : « Elle est plus ressemblante que nature ». Il n'a jamais été donné jusqu'à présent de pouvoir matérialiser en image le rêve même qu'un spectateur emporte d'une actrice hors du théâtre. Le rêve, c'est-à-dire non pas la femme, non pas l'actrice, non pas le personnage, non pas quelques attitudes ou quelques paroles, mais une figure symbolique, inhumaine à la façon d'un ange et qui enrobe à la fois tous les composants scéniques de l'apparition.

C'est bien cette femme, ou plutôt cette émanation de

femme, cet ange, qui « sort » de l'autre au frottement de la scène et au contact de la salle. C'est elle, c'est lui, que nous voyons s'élever, se détacher, enjamber la rampe, et venir à notre rencontre dans nos fauteuils. S'il était possible de parler un instant le langage dualiste et de songer à une matérialisation séparée du « corps » et de l' « âme », nous ne pourrions pas mieux la fixer qu'en reconstituant la gauche et la droite de ce visage-là.

Reconnaître son « âme » et ne pas reconnaître son « corps » ; retrouver sur l' « âme » le souvenir et comme l'essence de nos émotions dramatiques ; ne rien soupçonner de tel à l'aspect du « corps » ; éprouver une gratitude pour le procédé qui permet de reconstituer l' « âme » et un ressentiment contre le procédé qui permet la reconstitution du « corps », cela comporte aussi une signification profonde touchant les moyens dramatiques de l'interprète.

S'il nous a fallu un tel effort pour valider et pour interpréter la figure de gauche, cela prouve entre autres que sa présence totalement ignorée des spectateurs et des témoins est peut-être aussi trop ignorée de celle qui la porte. Sans doute n'y fait-on, n'y fait-elle pas assez appel dans l'enfantement des personnages, dont la consistance de rêve s'obtient au détriment parfois de leur puissance humaine. L'angélisme risque de supplanter l'humanité. Sans doute l'intervalle est-il actuellement trop grand dans son organisme. Et l'on en vient à songer à quelque courant galvanique qui, dans le domaine de l'art ou plus probablement dans celui de la vie, viendrait brusquement souder en un seul ces deux êtres qui mènent côte à côte leur existence séparée.

Il est certain que cette fleur d'irréalité que nous admirons ne serait jamais éclose si elle n'avait existé en germe, et si le germe n'avait trouvé, pour y fructifier, le paisible terreau de son être végétal. Il est aussi probable qu'il aurait dépéri s'il n'avait été recueilli et cultivé par Gaston Baty dans l'ambiance de ses conceptions dramatiques. Le jardinier et la serre ont pris charge de la plante.

Le visage de Gaston Baty (pl. 61) est parmi les moins dissymétriques de notre collection. Cependant le lecteur

ne commettra pas l'erreur d'imputer à la légère inclinaison de tête, sur cette photographie de face, le sourcil gauche moins incurvé que le sourcil droit, l'œil gauche plus fermé, la bouche enfin plus tombante à gauche.

Et, pour le souligner, avant de procéder aux reconstitutions, nous allons regarder du même visage un portrait retourné, c'est-à-dire une photographie imprimée gélatine en avant, une photographie où sont interverties la gauche et la droite du modèle (pl. 62).

Nous retrouvons dans cette confrontation l'impression bizarre que nous produisent toujours les photographies retournées. Autant un portrait normal (comme celui de la planche 61) nous donne l'impression d'être charpenté et centré, autant un portrait retourné (comme celui de la planche 62) nous donne l'impression que les traits du visage s'en vont flotter à la dérive, sans lien entre eux, sans espoir de synthèse en une forme globale qui serait la personnalité. Montrez des photographies retournées à un enfant non prévenu. Comme il n'est pas encore habitué à la confiance logique que les grandes personnes manifestent pour les produits de l'industrie humaine, comme sa réaction n'est pas corrigée par le redressement que nous apprenons lentement à imprimer aux choses pour les adapter aux vues de notre esprit, il sentira tout de suite, lui, qu'il y a là quelque chose qui ne va pas. Il l'exprimera dans les limites de son vocabulaire, mais l'impossibilité de la vie pour un organisme de ce genre lui apparaîtra plus vite et plus impérieusement qu'à nous.

Voici quelques années, des appareils de photographie automatique avaient été installés en grand nombre : à cette époque, l'image, directement imprimée sur le papier, présentait la figure retournée. Le résultat était méconnaissable pour les amis de l'intéressé ; par contre lui-même s'y reconnaissait souvent et s'en montrait satisfait. L'explication est simple : nous nous voyons dans un miroir, c'est-à-dire par une image virtuelle inversée. De telle sorte que s'il n'existait ni dessin, ni peinture, ni sculpture, ni photographie, on peut dire qu'aucun de nous ne se connaîtrait qu'à l'envers. Je m'épargnerai les considérations infinies que l'on pourrait tirer de ce beau sujet.

Il n'en est pas autrement pour les portraits d'eux-mêmes que les peintres nous ont laissés, à supposer que, par une combinaison de miroirs, ils n'aient pas pris la précaution de restituer dans son véritable sens le modèle qu'ils peignaient. D'où, pour étudier la dissymétrie d'un visage de peintre, l'obligation de connaître les conditions dans lesquelles il s'est représenté. Vinci, qui peut-être n'ignorait rien de ce que nous disons ici, qui en tous cas avait tous les éléments pour le pressentir, s'est peint à travers deux miroirs.

Reprenons maintenant le portrait de Gaston Baty (pl. 61) et tirons-en les reconstitutions de gauche (pl. 63) et de droite (pl. 64). Avec la précaution d'opérer sur la face inclinée une césure oblique, on voit d'abord que les deux figures composites sont redressées. Et cependant les observations initiales, sur la pente des sourcils et sur celle de la bouche, subsistent. Preuve qu'elles s'appliquent bien au modèle, et non pas à son attitude.

Ces deux traits tombants communiquent à la figure de gauche un aspect de profonde tristesse, encore accusé par l'appesantissement de la paupière supérieure sur le regard. Si nous continuons à admettre que la gauche représente la personnalité de contact — et je pense que les pages précédentes l'ont suffisamment prouvé — il faudrait relier cette tristesse, presque ce découragement, aux expériences que le monde du théâtre lui a sans doute prodiguées. Ajoutons-y deux caractères en général distincts et qui se trouvent ici conjugués : la tendresse et le besoin de tendresse. Il est probable qu'ils ont contribué au découragement dont nous parlons.

La bouche, plus brève que de l'autre côté, peut passer pour boudeuse. Alliée à une certaine mollesse dans les contours de la joue et du menton, elle fait songer à une légère irrésolution dans les desseins, ou tout au moins à des variations dans la série des actes publics qui, aux yeux d'un étranger, risquent de sembler inexplicables.

Passons à droite (pl. 64). Nous pouvons y trouver le contrepied de tout ce que nous venons d'écrire. Le contour du maxillaire est aussi affirmé que sa constitution le lui permet. La bouche, plus longue et plus ferme, d'où le men-

ton descend en droite ligne, est volontaire jusqu'à l'entêtement. En remontant le long du visage que nous venons de descendre de l'autre côté, nous trouvons un regard clair, pur, et comme nettoyé de toutes les brumes : un regard d'enfant, dont la jeunesse serait antérieure à toute expérience comme à toute désillusion. Et, pour sommer tout cela, un sourcil bien arqué, bien frais, bien neuf.

De fait, la figure de droite, ses réserves d'ingénuité et ses trésors de confiance, est celle qu'on imaginerait pour un homme qui, à chacune de ses entreprises, devrait repartir avec le courage et la foi de la jeunesse. Ayant prononcé le mot de foi, je ne puis passer sous silence une hypothèse : rebuté par les complexités et les contradictions qui assombrissent le spectacle du monde et aboutissent à la tendre mélancolie que nous avons nommée à gauche, l'esprit de cet homme se réfugie, à la manière de l'enfant sous le toit familial, dans une citadelle d'où seraient bannies la plupart des craintes et des problèmes. Cette forteresse idéale, aux lignes simples, et qu'il accepte sans trop vouloir en éprouver les murs, c'est la religion telle qu'il la conçoit peut-être, telle que peut-être il l'habite sur cette image.

Je répéterai une fois de plus que si j'avais pour objet l'étude physionomique de Gaston Baty, je découvrirais sans doute dans les documents une mine d'observations qui fourniraient les correctifs et les nuances indispensables à l'équilibre du portrait. C'est une sensation proprement insupportable que de devoir s'en tenir à quelques grosses notations sur une matière à la fois si riche et si fluente. Mais notre propos est la dissymétrie. Je me bornerai donc à ajouter que, pour un grand nombre d'êtres, parmi lesquels se range Gaston Baty, les contacts qui se réduisent à effleurer l'homme par le côté même qui leur est dévolu sont voués à dégénérer tôt ou tard en mésintelligence. Il faut percer chez lui au delà des organismes de contact, atteindre les organismes profonds : c'est avec eux qu'à parité de foi, de désintéressement et de courage, le dialogue peut s'établir et durer.

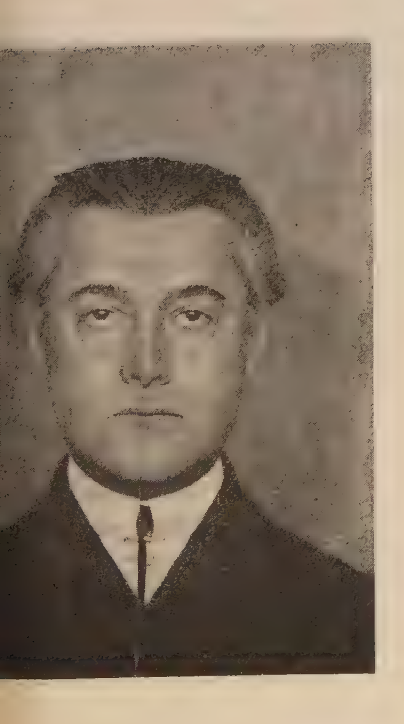
Étudier parallèlement un compositeur et une interprète peut passer pour d'autant plus instructif que, dans le cas



62



61



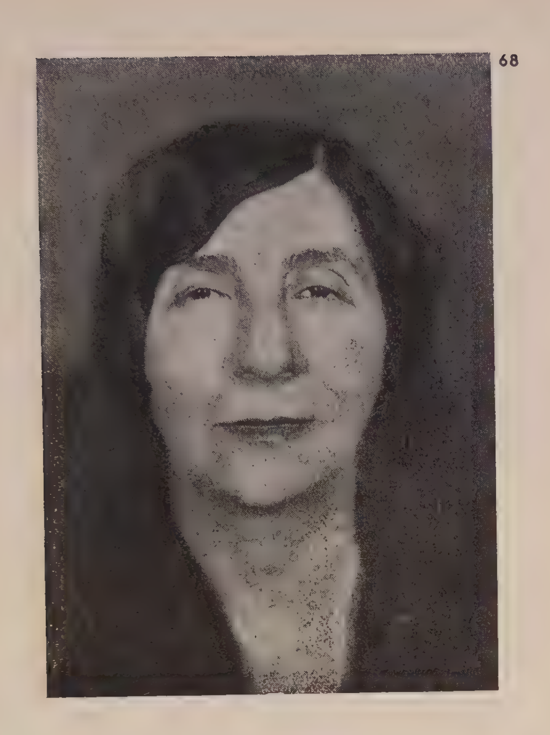


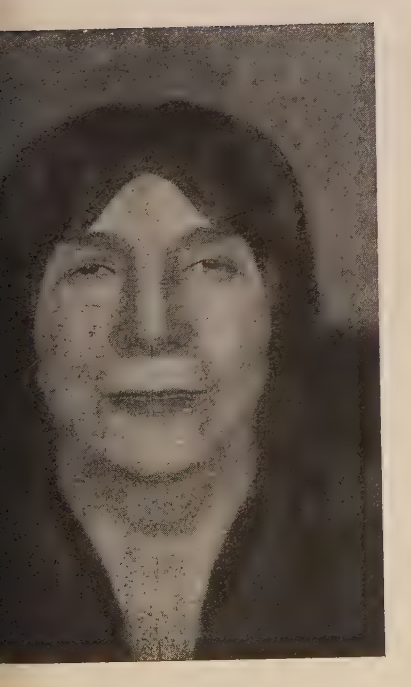

65













71



73





d'Arthur Honegger, musicien d'aujourd'hui, et de Wanda Landowska, géniale interprète des musiciens d'autrefois, il n'y a d'autre lien que des passions musicales d'égale grandeur.

Comme c'est par leur parenté que nous les connectons, nous allons en premier lieu nous adresser, contrairement à ce que nous avons fait jusqu'ici, à celles de leurs personnalités les plus intimement baignées dans le grand rêve sonore. Et nous examinerons ensuite sur leurs personnalités de contact si l'on peut déterminer des différences de nature entre la fonction publique du compositeur et celle de l'interprète.

Il ne s'agit pas de découvrir la musique dans tel ou tel signe sur la moitié droite d'Honegger (pl. 67) ou de Wanda Landowska (pl. 70). Il s'agit, connaissant l'existence de la musique et la soupçonnant reliée chez l'un comme chez l'autre à la vie la plus profonde de l'être, de suivre sa traduction extérieure dans le cas du compositeur et dans le cas de l'interprète.

On a dit bien souvent que le visage d'Honegger rappelait celui de Beethoven. Je demanderai que l'on compare sa photographie composite de droite (pl. 67) à celle de gauche (pl. 66) et que l'on constate à quel point la dernière, vidée de toute ressemblance beethovenienne, nous oblige à reporter entièrement cette ressemblance sur la figure de droite qui nous occupe présentement. Il arrive pour Honegger ce qui vient de nous arriver deux fois déjà. Ceux qui, en lui, s'intéressent surtout au musicien, alors même qu'ils ne l'auraient vu que de loin au pupitre, le reconnaîtront à droite alors que la gauche les laissera indécis.

Au contraire, un grand nombre de ceux qui ont vibré au clavecin de Wanda Landowska s'accordent — malgré les déformations que ce procédé inflige aux visages féminins d'autant plus qu'ils sont plus expressifs — à la reconnaître plus facilement sur son portrait de gauche (pl. 69) que sur son portrait de droite (pl. 70). Première et très précieuse indication sur les fractions d'eux-mêmes qui, chez les deux grands artistes, demeurent à notre contact. Ce que ressent un interprète, ses débats intérieurs avec les dieux du rythme, bref ce

qu'on pourrait appeler sa musicalité, ne nous concerne pas. Sans doute ne serait-il pas un interprète digne de ce nom si la musicalité, aussi grande, aussi profonde et aussi heurtée que celle du compositeur, lui manquait. Mais tandis que la tragédie du compositeur consiste à nous livrer sa musicalité à l'état pur, la tragédie de l'interprète consiste à la traiter par prétérition. L'interprète ne livre pas plus sa musicalité qu'une femme ne livre son amour. Ce n'est pas là pour elle objet d'échange ni de conversation, serait-ce par le truchement du piano ou du chant. Cette musicalité qui la nourrit, elle s'emploie à la traduire dans un langage communicable, accessible à autrui, avec le vocabulaire dont va disposer chez elle la personnalité de contact.

Et voilà qui nous change des points de vue qu'à propos d'une autre figure (pl. 58) nous avons rencontrés. Le choix de l'actrice et de la pianiste, — à la condition de les apparier en grandeur et en noblesse, — n'est pour rien dans ces différences, mais bien l'essence intime de l'interprétation dramatique comparée à l'interprétation musicale. La première utilise des mots, dont chacun possède un sens concret, réunis en phrases logiques ; à l'état brut, ces mots et ces phrases s'adressent à notre entendement. La seconde utilise des vibrations sonores destinées à éveiller en nous une série d'harmoniques ; à l'état brut ces accords et ces mélodies s'adressent à notre sensibilité. Le texte dramatique, envisagé dans ses constituants logiques, est parfaitement vide de puissance émotionnelle, de même que le texte musical, envisagé à l'étage des matériaux qui le composent, est parfaitement dénué de sens intelligible.

L'interprétation consistant à faire participer le public à la vie totale incluse dans un texte, l'interprète dramatique a pour tâche de rejoindre la puissance émotive dont l'auteur a chargé le discours par-dessous l'appareil logique. L'interprète musical a pour tâche de retrouver la construction, l'architecture rationnelle d'une œuvre où elle se trouve masquée par les somptuosités de l'appareil émotif.

Sans intelligence — et contrairement à une opinion commune — il n'y a pas de grands interprètes au théâtre. Mais l'intelligence doit aller de soi, ne pas se voir ni se faire

voir dans le jeu. L'acteur n'a pas à commenter son rôle mais à le faire vivre par l'intérieur, à l'*animer*. Le texte, les phrases logiques, s'étendent de la scène à la salle comme autant de passerelles. Ce qui circule sur les passerelles, ce qui arrive à nous, c'est la vie intérieure du personnage, c'est la vie intérieure de l'acteur qui l'anime.

Sans musicalité profonde, il n'y a bien entendu pas de vrais instrumentistes. Et par musicalité j'entends ici bien moins les qualités techniques que le rythme passionnel dont vibre l'être intérieur. Mais en écoutant la musique ce n'est pas l'épanchement d'âme de l'interprète que nous demandons. C'est qu'il nous rende l'œuvre en lui restituant l'architecture de ses proportions, que nos oreilles de profanes ne discernent pas toujours derrière les notes. J'ai trop de méfiance à l'égard du mot « intellectualiser » pour l'employer ici. Et je préfère dire de l'instrumentiste qu'il lui faut « remettre dans le siècle » l'œuvre qu'il interprète. Cette sécularisation du texte musical exige un outillage que l'interprète puisera dans son être cultivé, dans son être social.

Ainsi l'interprétation dramatique et l'interprétation musicale nous apparaissent comme orientées sur deux voies opposées. Nourrir le texte verbal au moyen des obscures richesses de la vie intérieure ; restituer le texte musical au moyen des ressources intelligibles fournies par la personnalité de contact. Cela suppose d'abord, nous l'avons dit, une vigoureuse personnalité de contact chez l'acteur, une profonde personnalité intérieure chez l'instrumentiste. Cela revient donc à dire que chacun des deux interprètes, mettant en réserve les dons qui le définissent, travaille à extérioriser la partie la plus ingrate de lui-même. C'est ici que l'interprétation rejoint la création : l'interprète, tout comme le créateur, oblige à travailler les parties de lui-même les plus éloignées de l'art qui fait sa raison de vivre.

Mais notre instinctive cruauté de spectateurs au théâtre, d'auditeurs au concert, ne se suffit pas du relais dramatique fourni par l'acteur ou du relais explicatif fourni par l'instrumentiste. Elle fouille au delà de l'interprète, au delà même de l'œuvre ; elle s'en va chercher pâture dans les plus secrètes intentions du compositeur. Et c'est ce qui fait que nous

sommes en communion plus étroite avec ce qui, chez Honegger, symbolise la rêverie intérieure.

Ce sont des considérations d'un autre ordre qu'en raison de la grande symétrie latérale de son visage nous offrent les deux reconstitutions de Darius Milhaud. Il ne saurait être question en effet, devant une similitude presque absolue, de choisir un des deux documents pour y reconnaître de préférence l'original. Tout au plus y relève-t-on une sévérité plus accusée à gauche (pl. 72), et par contre à droite (pl. 73) une sorte de fraîcheur naïve et comme enfantine où peut-être réside une des sources les plus fécondes de son inspiration musicale.

Le lecteur, accoutumé maintenant à analyser dans leur détail les deux documents, fera de lui-même les observations sur les paupières, les sourcils, les narines et la bouche. Il en tirera sans doute la conclusion que ces menues dissemblances importent beaucoup, puisqu'elles ont pour résultat, en partant de grandes similitudes, d'aboutir cependant à une différence frappante dans les expressions d'ensemble. Dans la mesure où l'on peut souhaiter que ces quelques images servent de point de départ à d'autres observations, il n'est pas indifférent d'en clore ici la série par un exemple « difficile ».

***

Au vu de tant de photographies composites, et quel que soit l'intérêt de leur étude, il est impossible d'échapper à l'impression qu'elles dégagent toutes. Nous retrouvons devant elles la gêne légère que nous éprouvons devant les plus sublimes visages de la statuaire antique : cette même gêne est à l'origine des questions que nous nous posons en présence des œuvres d'art, et que nous résolvons par l'admiration. Une fois l'admiration acquise, elle agit comme un voile et nous empêche de scruter la nature de notre inquiétude initiale. Ici où nous savons être en face de figures composites, ici où ne doit se poser aucune question esthétique, l'inquiétude et la gêne demeurent en nous comme éléments stables, isolables, propres à être nommés. Or elles

signifient qu'une figure parfaitement symétrique est, avant tout, inhumaine.

Cette impression, fugace devant les figures de criminels qui, nous l'avons vu, sont parfois aussi inhumaines à l'état naturel, s'accuse devant les images qui viennent ensuite. L'inhumanité de ces recompositions dextres ou sénestres, à les regarder longtemps, finit par nous serrer la gorge. Et c'est chaque fois un soulagement que de nous réfugier dans la figure originale comme dans une chaleur familière, au sortir des constructions monstrueuses et figées, produits de l'ingéniosité mécanicienne. La vie, c'est la dissymétrie.

Une fois de plus, mesurons le bien-être de ce retour à la vie en retrouvant les visages réels d'Arthur Honegger (pl. 65) de Wanda Landowska (pl. 68) et de Darius Milhaud (pl. 71).

Encore n'avons-nous considéré que des figures immobiles. Notre tâche — une de nos tâches — serait maintenant de nous reporter aux figures en mouvement et de vérifier sur des films de cinéma composites les constatations qui précèdent. Sans doute y retrouverions-nous l'impression d'inhumanité que, malgré le mouvement, nous vaudraient les recompositions artificielles de la figure. Sans doute y devrions-nous répéter que la vie, c'est la dissymétrie.

Pour justifier notre impression actuelle, il ne manque pas de motifs physiologiques. Avec le langage que nous parlons ici, contentons-nous de dire que l'inhumanité coïncide avec la réduction de l'être à sa personnalité exclusivement sociale ou à sa personnalité exclusivement intérieure. D'où il appert que la vie est liée à un dosage, à une fusion de ces deux personnalités. D'où il appert également que le saint intégral n'existe pas plus que le commis-voyageur intégral. L'image que nous nous créons de la sainteté — comme d'ailleurs l'image que nous nous créons du commis-voyageur — sont trop souvent d'abusives simplifications, que démentent les conditions mêmes de toute réalité vivante. Et parmi ces conditions, les plus délicates auxquelles nous avons à satisfaire touchent précisément au respect simultané ou alterné que nous avons à témoigner aux deux fractions d'individu, — celle chargée des contacts, celle chargée de

la reprise interne, — qui mènent en chacun de nous leur existence parallèle.

Deux seulement ? Quelle naïveté ! Nous avons déjà entrevu l'amorce de nouveaux fractionnements physiques comme de nouveaux fonctionnements mentaux. Il reste à trouver comment amener au jour et comment rendre visible à tous les yeux cette population que nous pressentons.

Mais la difficulté n'est pas là. On finit toujours par saisir un objet s'il existe réellement. La patience y suffit. Il n'est jamais bien difficile de rencontrer, par l'analyse, les constituants d'un organisme. Il est autrement difficile, connaissant les constituants, de gérer leur totalité. Le miracle n'est pas que nous soyons composés d'autant de parcelles distinctes : le miracle c'est qu'étant ainsi composés nous parvenions, au moins par instants, à former un être homogène, doté d'une résolution, d'une continuité, bref d'une conduite. C'est là que nous ramène la vie. C'est là que nous retrouvons l'homme.

Ces pages paraîtront vite à ce point évidentes que les notions de la personnalité de contact et de la personnalité profonde s'en iront rejoindre la masse des perceptions natives de l'humanité : je souhaite que, tout comme les chansons populaires, elles se perdent bientôt dans la longue liste des connaissances anonymes que l'homme s'imagine avoir possédées de toute antiquité. Encore fallait-il une fois prendre le temps de les isoler et de les décrire.

PIERRE ABRAHAM

Provenance des planches :

Pl. 25, 26, collection L. F. Glaser.
Pl. 31, 34, 37, 40, 43, collection anthropométrique.
Pl. 46, Pierre Petit.
Pl. 49, Nadar.
Pl. 52, 55, 58, 61, 65, 68. 71, Yvonne Chevalier.
Toutes les reconstitutions, sauf les pl. 29, 30, 47, 48, 50, 51, ont été faites par Yvonne Chevalier.

L'ALCHIMISTE

« Au commencement fut le Verbe ! » rappelait souvent Marcel Schwob. Mais puisque nous n'en sortons pas de surclasser le temps et les dimensions, nous sentons à notre façon qu'avant, après et derrière quelque chose, il y a toujours quelque chose, et que verbe, pensée, force, action jouent à cache-cache interminablement. Déjà le mot s'élaborait, il y était bien, dans le bruit terrible et nul, encore inentendu des oreilles de l'homme, que faisait l'Esprit discobole, en lançant, dans l'immense fleur optique décentrée de l'Infini, ces tribus de soleils qui ne devaient se revoir que pour se cligner de l'œil de très loin, sans savoir grand'chose l'un de l'autre, conserver leur ordre de marche jusqu'aux distances d'une bataille future, ne pas quitter de longtemps leur bord, ne se parler que dans la famille, et cacher leurs morts, devenus muets, dans leur propre ventre. Aussitôt, le mot devint l'écho de l'Univers et lui renvoya la balle chaque jour des siècles. Seulement, l'implacable élevage rationnel retourna sourdement la chose et fit des idées les parasites du verbe, car les idées sont des bruits, des mots, des spectacles, des gestes adultes, de santé variable, que la routine intellectuelle se laisse aller à ne pas nourrir, à ne pas soigner, à ne pas opérer, voudrait enfermer, voudrait endormir dans un moule à gaufres, dans un appareil frigorifique ou dans une machine pneumatique.

Il faut que les mots dont nous avons besoin, notre

verbe à nous, revivifié, soient les bons microbes, les phagocytes de ce microbe intellectuel.

L'insensé, il ne mange ni ne boit rien de terrestre.
Sa tête qui fermente le pousse au loin...

(Faust.)

James Joyce les groupe, les accouple pour les transfusions nécessaires, leur fait des greffes interstitielles, les travaille avec ses instruments à lui, les recolonise et les recuit dans le laboratoire singulier, dans l'enfer intime qu'il s'est allumé pour lui seul. Ce que Rabelais pétrissait avec des bulbes et des glands trempés dans du vin comme un gros biscuit, ce que les précieux roucoulaient avec des ronds de plume et de fauteuil, ce que les macaroniques tuyautaient avec leur latin de cuisine, soutenu, couvert par les disputes de la rue, ce que le père Hugo s'admirait de barrir en crachant à plein trombone ces larmes du ventre et cette bave de cheval de sabbat qui sentait parfois la semence et qui n'en était pas toujours, ce que Flaubert ruminait en s'époumonnant dans son verre de lampe, ce que Rimbaud touchait dans son immense corps à la poursuite du fantôme d'un Juif-Errant couvert de vitamines, ce que les symbolistes cherchaient en essayant tous les verres et tous les prismes de la syntaxe, ce que Mallarmé réussissait en faisant noblement tourner et sauter le huit-reflets de la divagation, chapeau météore et bilboquet de la politesse, James Joyce s'y applique d'un œil exact d'opticien et de lapidaire.

Il donne à l'objet, et à l'événement psychologique qui est le piège féminin du verbe, des coupes, un tour et des noms plus précis, plus nombreux, mieux articulés que ceux qu'ils portaient comme de vieilles chaussures. Pour parler un peu le jargon des linguistes, qui se croit la clef de Salomon, mais qui se fait de tant et

de si amusants néologismes, il a le génie polysynthétique. Maître et fondé en tout dans la matière littéraire, maître de l'unité de temps, de la morphologie, de l'étymologie, de l'activité dans l'analogie, de la phonétique, capable de renouveler entièrement l'arsenal grammatical d'un idiome, il est le médecin, il est le dentiste du lexique, de la sémantique, de la syntaxe. Et il pratique, quand il lui plaît, la plus magique des langues vertes.

Pouvez-vous encore lire ceci ? « Le ciel d'un bleu léger devint d'un noir d'encre. La nuit se fit opaque et lourde. La princesse Winter, retour de Saint-Moritz, contempla longuement la mare couverte de putiphars, hésita un instant, prit son parti et s'y précipita. On entendit un floc, puis plus rien. L'eau propagea ses ronds sinistres. Au matin, le moulin avait repris son joyeux tic-tac, et la nature indifférente, etc., etc. »

Est-ce que vous n'en avez pas soupé ? Vous dites qu'on n'écrit plus comme ça ? Moi je trouve que ça recommence. Et je trouve des merveilles plus belles encore dans les bouquins que je reçois, en dix volumes de cinq cents pages.

Et il y a aussi les auteurs-modistes qui vont au Monomotapa pour en rapporter des histoires qui pourraient se passer à Billancourt. Le Behulifruen est à l'intérieur, Raymond Roussel nous l'a démontré.

C'est curieux, disait Gourmont, quand la forme n'est pas nouvelle, le fond ne l'est pas non plus.

Et si les critiques ne sont pas contents, disait Odilon Redon, eh bien, nous referons le dictionnaire !

Pour ce qui est de l'homme Joyce, de son caractère, de son moral, nous y reviendrons.

LÉON-PAUL FARGUE

(Cette allocution a été prononcée à la Société des amis de 1914, à l'occasion de la réception de James Joyce.)

RENDEZ-VOUS

L'hiver traîna jusqu'à la fin d'avril, avec des neiges tardives et des gels. Brusquement, ce fut la débâcle. On vit, pendant une semaine, d'énormes nuages remonter vers le nord. Il soufflait un vent violent, mais tiède ; et la terre fondait, s'ouvrait, prenait un éclat humide. Une nuit, je m'éveillai, les tempes serrées ; une fine et profonde odeur avait envahi ma chambre. A l'aube, me penchant à la fenêtre, j'aperçus, au pied du mur, des touffes de violettes, écloses du soir. En quelques jours, les vergers devinrent roses et blancs. Parfois, du ciel déchiré, tombait une chaleur suffocante ; le ciel se fermait, on avait à peine le temps de courir du jardin à la maison : c'était une averse.

L'une de ces averses me surprit au pied du village, dans la vallée, près d'un moulin abandonné et presque en ruines. J'y étais souvent entré ; j'en connaissais les murs, charbonnés de dessins et d'inscriptions — la gazette des villages d'alentour. L'été, les roucoulements des ramiers et les coups de ciseaux des martinets s'y mêlaient jusqu'au soir au clapotis de la rivière. Et les femmes qui gardaient leurs vaches dans les prés voisins venaient parfois s'asseoir et tricoter sur la marche du seuil.

Ce jour-là, m'aidant du bras, je parvins au grenier. C'était une pièce immense et sombre, au plancher béant de place en place. Je me hasardai le long du mur et m'assis sur une botte de foin, près d'une lucarne à

demi bouchée par des rosiers sauvages. A quelques pas de moi, un large trou s'ouvrait sur la pièce d'en bas. Je pris un livre. La pluie frappait les tuiles, et, par les fissures du toit, tombait sur le grenier à gouttes précipitées. Il faisait bon ; l'averse pouvait à son gré se changer en déluge.

Un léger bruit me parvint de la pièce inférieure. Je me penchai vers le trou. Une femme venait d'entrer, guidant une bicyclette, qu'elle plaça contre un mur. Puis elle retourna jusqu'au seuil et, furtivement, regarda la campagne. Grande, mince, elle tendit le poignet et tint les yeux fixés sur sa montre. Une rafale la gifla ; et d'abord elle ne se détourna pas. Mais tressaillant soudain, elle prit dans son sac un miroir, se regarda longuement, lissa une boucle de cheveux. Puis elle hocha la tête, fit quelques pas à l'intérieur de la maison ; enfin, rejetant son manteau, elle l'étendit sur un tas de planches et s'assit, les coudes aux genoux, la tête entre les mains.

C'était un beau visage, doux et grave, nettement dessiné, de grands yeux sans audace, des lèvres longues et minces, le visage d'une femme ou d'une jeune fille de trente ans. Elle attendait, toute repliée sur elle-même, mais l'oreille tendue au moindre bruit ; et, parfois, je la voyais frémir et tourner vers le seuil un regard à la fois avide et confus de l'être. De nouveau, elle prit son miroir et le promena devant ses traits. Elle avait des gestes gauches ; il me sembla qu'elle devenait anxieuse et presque amère. Elle se recula dans la pénombre. On l'eût dite embarrassée de ses membres, trop longs peut-être, et de ce grand visage, aux paupières un peu fanées déjà. Des minutes passèrent ; elle restait immobile ; elle se tenait à présent tournée vers le fond de la pièce, comme si elle eût craint, en s'abandonnant à l'attente, d'attirer la déception.

— Parole ! elle dort !

Une voix sonore, hardie, un peu triviale... La femme s'était brusquement retournée. Elle sourit et secoua la tête. Un gendarme se tenait auprès d'elle, enlevait ses gants, se frottait les mains.

— Tu ne vas pas dire que tu ne dormais pas ? Tu es encore tout ensommeillée.

De fait, le regard attaché sur lui, elle ne semblait pouvoir remuer. Il se pencha :

— On n'embrasse pas ?

J'aperçus une main qui tremblait, un corps qui se raidit. Puis l'homme s'assit en face d'elle.

— Tu as dû croire que je ne viendrais pas, hein ? Que veux-tu ! Le service est le service. Au dernier moment, une tuile : une enquête sur un vol. Ma foi, j'ai bien cru que je ne pourrais te rejoindre. Cela t'aurait ennuyée ?

Elle sourit, tendit à demi la main, puis la ramena.

— Mais tu as la langue gelée aujourd'hui, ma petite Berthe. Enfin parle, dis quelque chose. Ou bien si tu n'es pas contente que je sois là ? Tu n'es pas contente ? Réponds, mais réponds donc.

Elle baissa la tête et murmura :

— Oh ! si.

— « Oh ! si ». Voyez-vous comme elle dit ça ! « Oh ! si ». Avec ses petits airs de sainte-n'y-touche. Allons, venez vous asseoir un peu près de moi, Mademoiselle. Non ? Oui ? c'est moi qui dois me déranger ? Eh bien, je suis bon garçon, je me dérange.

Il la rejoignit et l'entoura du bras. Mais comme la jeune fille inclinait la tête sur l'épaule de son compagnon :

— Ah ! non. Attention ! Costume numéro un, ma petite. Je connais ça : j'en aurais pour une heure à enlever la poudre.

— Mais je n'en ai pas.

— Ta, ta, ta ! Toutes les femmes ont de la poudre,

aujourd'hui. Est-ce que tu me prends pour un blanc-bec ?

De ses gants fauves, il frappait la place où la jeune fille avait posé sa joue.

— Notre uniforme est plus chic qu'autrefois, ça ne fait pas de doute. Mais aussi, c'est plus salissant. Et la tenue d'été, tu la connais, notre tenue d'été ? Tu sais, tout en drap clair, et fin, et léger. Moi, ce que je préfère, ce sont les leggins. Je dis qu'il n'y a rien de mieux que de beaux leggins, bien luisants. Tu ne trouves pas ? Tu sais, il y a des gens qui entrent dans la gendarmerie exprès à cause de l'uniforme.

— Et cela, demanda la jeune fille, comment l'appelez-vous ?

— Ça, c'est le baudrier. Ça fait très officier, hein ? Tu vois, ça s'attache au ceinturon, et puis ça rejoint derrière.

— Ce n'est pas gênant ?

— Gênant ? Tu veux rire. Pourquoi veux-tu que ce soit gênant ! Quelle drôle d'idée ! C'est comme si je te demandais si, toi, tu es gênée... Suffit, je me comprends.. Bon ! ce n'est pas la peine de piquer un fard. Voilà bien les femmes ; ça pose des questions ; et quand on leur répond, oh ! là, ma petite pudeur !

— Mais je n'ai rien dit, Charles.

— Je suis peut-être un imbécile ? Tu sais, je ne suis pas vieux ; mais on ne m'en apprend pas.

— Mais, Charles...

— Quoi : « Charles » ? Je suis bon garçon ; mais tout de même !... J'arrive, tu ne dis rien ; ou quand tu parles, c'est pour dire je ne sais quoi. Si tu veux que je parte ? D'ailleurs...

Il regarda sa montre.

— D'ailleurs, je ne peux pas beaucoup m'attarder. Allons ! bon, la voilà qui va pleurer. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux m'embrasser ? Eh bien, embrasse-moi. Non ?

Je vis la jeune fille serrer les mains.

— Oh ! Charles, gémit-elle. J'étais si heureuse de venir, de vous voir.

— Eh bien ! tu me vois. Mais tu n'en profites guère. Parole, c'est un peu décourageant. Allons ! faisons la paix. Embrasse-moi, là, et je t'en prie, attention à la poudre. Tu ris maintenant ! Diable de cervelle !... Alors, raconte-moi ; qu'est-ce que tu as fait, depuis l'autre fois. Attention, voilà une voiture !

Ils se rejetèrent dans l'ombre. Quand le bruit mouillé du roulement eut décru :

— C'est qu'il faut prendre garde, dit-il. Dans ma situation, je ne peux pas m'exposer aux racontars. Qu'est-ce que je disais ? Ah ! oui ; je te demandais ce que tu avais fait depuis... depuis l'autre jour, tu te rappelles, chez moi ? Tu ne veux pas me le dire ?

— J'ai pensé à vous.

— J'attendais ça. A moi, à moi seul ? Tu n'as pas pensé à l'autre ?

— Charles, vous m'aviez promis...

Sa voix était basse et suppliante.

— Bon, bon. Je me tais. Ne va pas croire que c'était par jalousie. D'abord : jaloux d'un mort, très peu pour moi.

— Et vous, Charles ?

— Moi ?

— Oui, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Oh ! tu sais, les tournées, les enquêtes, les rapports — le service, quoi ! Pas un moment de libre.

— Pas un moment pour penser un peu à moi ?

— Ah ! c'est là que tu voulais en venir. Mais bien sûr que si, ma petite Berthe, j'ai pensé à toi.

Elle parut hésiter, puis, sans lever les yeux, elle murmura :

— Et... est-ce que vous avez pu penser un peu à ce que vous m'aviez promis ?

— Qu'est-ce que je t'ai promis ?

Elle était devenue très rouge.

— Oh ! Charles, vous savez bien. Vous disiez qu'un jour ou l'autre, bientôt, vous parleriez à mon père.

— Mais je ne m'en dédis pas. Seulement, tu comprends, je n'ai pas eu une minute à moi. Et puis il faut me laisser choisir mon jour. Ce sont des affaires d'hommes, tu comprends ?

Elle hochait la tête :

— Mais oui, mais oui.

Il se leva, s'avança jusqu'au seuil de la pièce. La pluie tombait toujours.

— Saleté de temps.

— Il ne faut pas en dire du mal, fit la jeune fille. bientôt ce sera l'été, les gens dans les champs : nous ne pourrons plus nous retrouver ici.

— Eh ! tu vois loin... N'empêche que c'est un sale temps.

Il alluma une cigarette et revint auprès de la jeune fille.

— Dis-moi, ma petite Berthe : qu'est-ce que tu as pensé, le premier jour que tu m'as vu ?... Tu ne veux rien dire ? J'ai bien vu que tu me regardais d'un drôle d'air.

— Et vous, Charles ?

— Oh ! moi, dès que je t'ai vue, je me suis dit : « Une petite bonne femme qui s'ennuie. » Ce n'était pas vrai ? Tout de même, je ne pensais pas... On m'avait tellement répété que tu ne voyais personne, que tu ne te promenais pas, que tu avais la bouche cousue, Mlle Vertu, quoi ! Et puis cette histoire de fiançailles. Ne pas se marier, fuir tout le monde parce qu'on a été fiancée à un garçon qui est mort depuis douze ans ! Je me disais : « Ce n'est pas possible que ça dure. Elle doit en avoir assez. » Sérieusement, Berthe, tu ne l'aimais

plus, hein ? On ne peut pas aimer un mort. Enfin réponds-moi.

Il se pencha sur elle et lui prit la main.

— Mais réponds-moi ! On dirait...

La jeune fille détournait la tête.

— Mais je vous l'ai déjà dit, murmura-t-elle. Je m'étais juré de ne pas l'oublier.

— Tu t'étais juré : ça ne veut rien dire. Qu'est-ce que tu ne voulais pas oublier ? Parce qu'enfin vous étiez peut-être fiancés, mais vous n'aviez pas... tu me comprends. Tu me l'as dit toi-même, et puis je ne suis pas un novice. Alors quoi ? qu'est-ce qui te retenait ? »

D'une voix sourde, tremblante :

— Je vous en prie, Charles, je vous en prie, ne me dites plus rien.

— Ah ! non, tout de même, si nous devons nous marier, j'ai bien le droit de savoir. Qu'est-ce qui te retenait ? Vous vous étiez embrassés, ça va de soi ; et puis la romance au clair de lune, et tout le reste. Mais ça, n'importe qui... Il était beau garçon, hein ? Mieux que moi ? Voyons, réponds.

— Charles.

— Je te demande s'il était mieux que moi.

Je ne pus entendre la réponse ; mais l'homme, avec un rire :

— Parole, je commençais à avoir peur. Au fond, tout ça, c'étaient des simagrées de petite fille, hein ? Tu ne crois pas ? Oui ? Bien sûr !... Et aujourd'hui, est-ce que tu penses encore à lui ?

— Je ne veux plus y penser.

— Tu ne veux plus. Tu y penses donc ?

— Mais non.

— Tu as l'air de le dire sans conviction. Voyons : y penses-tu encore, oui ou non ?

— Vous savez bien que non.

— Enfin l'aimais-tu autant que moi ?

— Mais ce n'était pas la même chose.

Il se redressa, et je l'entendis quelques instants siffler entre ses dents. Craignait-elle de l'avoir blessé ? Elle se leva à son tour, puis, soudain, fondant en larmes et se blottissant contre la poitrine du jeune homme :

— Charles, Charles, tu es tout pour moi.

Gêné, il se mit à lui caresser les cheveux.

— Allons, ne fais pas l'enfant. Mais ne pleure donc pas, puisque je te le dis.

Mais elle, d'une voix étranglée :

— Ne me laisse pas, je t'en prie, ne me laisse pas.

J'entendais un souffle haletant. Je voyais trembler ce long corps de femme. Et l'homme, d'instant en instant, répétait :

— Voyons, voyons, sois raisonnable.

Elle s'apaisa enfin, détourna la tête, et, dans l'ombre, essuya ses larmes. L'homme, délivré, s'avança au dehors. La pluie avait cessé ; mais on entendait encore l'eau ruisseler dans les gouttières. Le ciel s'ouvrit ; un soleil chaud frappa la maison ; une odeur de menthe sauvage monta jusqu'à moi. Au loin, des vaches meuglaient.

— Il faut que je parte, dit le jeune homme.

Elle s'approcha, gauche dans ses mouvements ; et son souffle était encore mal assuré ; mais elle essayait de sourire. Elle lui prit la main et murmura :

— Je vous demande pardon.

— Ça va, dit-il. On n'y pense plus. Regarde-moi cette boue. Quel sale pays !

— Vous ne vous y plaisez pas ?

— Ah ! ça, non. Vivement mon changement. Si je pouvais être nommé à Besançon, ou à Grenoble. Voilà des pays, du pittoresque, du paysage. Et puis ce sont de vraies villes, une autre vie qu'ici, tu comprends. On n'a pas à trotter dans la boue ; tout est pavé, et

les tramways sont là. Et on n'a pas à faire à des sauvages comme ici.

— J'ai entendu parler de Grenoble, dit Berthe. Une de mes cousines y habite ; elle m'a dit que c'était très beau, les Alpes, et puis cette grande rivière, l'Isère, je crois. J'aimerais bien y vivre.

Il se mit à rire :

— Je te croyais plus casanière. Voilà que tu parles de voir des villes et des montagnes !

Elle baissa la tête.

— Pas seule.

Il rit encore. Et pendant quelques instants elle n'osa pas le regarder.

— Cette fois, je pars, ma petite Berthe. On s'embrasse ? Là. Eh bien, à l'un de ces jours.

— Quand ?

— Je te ferai signe, n'aie crainte.

Elle avait passé la main sous le baudrier et caressait lentement le sombre uniforme.

— Charles, vous n'oublierez pas...

— Mais quoi ?

— Vous savez bien. Mon père.

Il fit claquer les doigts.

— Enfin, as-tu confiance, oui ou non ? Ça commence à devenir agaçant !

Il s'éloignait. Elle courut à lui :

— Charles !

— Eh bien ?

— Vous penserez un peu à moi ?

— C'est promis. Et toi ?

Elle eut un grand sourire :

— Oh ! moi...

Longtemps elle le suivit du regard, les mains croisées sur le ventre. Et quand il eut disparu au détour de la route, elle sembla le voir et l'accompagner encore.

Puis elle rentra dans la pièce, fit quelques pas désem-

parés, s'assit à la place qu'elle avait quittée. Sur le mur, devant elle, s'étalait un dessin obscène ; elle l'aperçut, tressaillit, posa les mains sur son visage, et je crus entendre une plainte. Elle sortit enfin.

Par la lucarne, entre les branches de rosier, je la vis gagner la route. Au-dessus d'un ruisseau, la route faisait un dos d'âne, et quelques pierres formaient un parapet. La jeune fille s'en approcha, se pencha un peu, et soudain poussa un cri, tandis que son corps se rejetait en arrière. Je ne voyais pas son visage, mais ses mains s'étaient crispées. Lentement, elle se pencha de nouveau et resta quelque temps ainsi. Le soleil lui frappait le visage et semblait l'engourdir.

Un peu plus tard, quand elle se fut éloignée, je quittai la maison à mon tour et m'approchai du pont. Près de l'eau, sur une pierre, des vipères entrelacées se chauffaient, immobiles. Une odeur de musc se mêlait à l'humide odeur de l'herbe. Et des arbres, des prés, de la route même montait une vapeur légère.

MARCEL ARLAND

CONVERSION ?

> « Communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été, même en étant chrétien. Et c'est bien pourquoi j'eus du mal à séparer l'un de l'autre et plus encore à les opposer. Il a fallu gens et événements pour m'instruire. Ne parlez pas ici de « conversion » ; je n'ai pas changé de direction ; j'ai toujours marché droit devant moi ; je continue. »
>
> A. GIDE, *Pages de Journal.*

Un complot d'absurdités (l'*Action Française* faisant chorus avec *Europe* et avec certains surréalistes), s'efforce d'expliquer par une prétendue « conversion » les écrits récents d'André Gide.

Ceux qui, naguère, prêchaient précisément cette « Conversion à l'humain » cherchent querelle à « Monsieur Gide » et le renvoient à son passé bourgeois. N'est-il pas vrai, Jean Guéhenno ? D'autres, regrettant les « subtilités » de *Paludes*, raillent le style neuf du « néophyte » et ses arguments « éculés ». (On accepte à *Candide* la prose de M. de Fouquières et de René Richard... Mais qu'un écrivain tel que Gide professe un humanisme non sorbonnard, il devient aussitôt un détestable gribouilleur. Que ne s'occupe-t-il des mondanités niaises dont se soucient tant nos « élites » ?) M. Thierry Maulnier commente l'événement pour les lecteurs de la *Revue Universelle*. Etc...

Bref, la Conversion est à l'ordre du jour.

Comme il faut la justifier, — d'autant plus impérieusement qu'elle est plus mythique, — M. Ramon Fernandez, dont on loue la perspicacité, invente un Gide assez soucieux de ne pas se « désolidariser » des « jeunes gens d'aujourd'hui » pour jouer sottement les vieilles coquettes. Afin de donner le change sur son âge, il emprunterait aux jeunes leur enthousiasme destructeur.

Ces propos, et vingt autres de même farine, ne trahissent pas seulement une malveillance systématique. Ils accusent une telle incompréhension ou, à tout le moins, une telle ignorance de celui qu'ils accusent, qu'il me paraît charitable de rappeler à leurs auteurs que l'œuvre de Gide n'est pas close avec les *Nourritures Terrestres*, et qu'en particulier, la *N. R. F.* publiait le 1er octobre 1932 quelques pages d'un *Journal* dont les détracteurs de Gide devraient honnêtement tenir compte.

*

Messieurs de *Candide* et du Surréalisme, ne vous souvient-il plus d'un certain *Roi Candaule ?*

— Ah ! oui ; l'histoire d'un berger qui couche avec la femme d'un roi par la volonté du cocu...

— Bravo, Messieurs ! Votre mémoire est meilleure que je ne pensais, meilleure, en tout cas, que votre jugement. « L'histoire », comme vous dites, d'un pâtre amant d'une reine, voire d'une déesse, fournit à la rigueur une intrigue de vaudeville ou de mythe religieux. Ce ne fut jamais la manière de Gide. Et vous, Messieurs de *Candide*, auriez-vous négligé de relire Maurras qui, seul alors contre toute la critique, osait ainsi préciser la portée de « l'histoire » : « M. Gide a confié, non des symboles, mais des allusions politiques profondes à ce petit drame de philosophie naturelle. »

Messieurs de *Candide*, qui ne savez pas lire, permettez-moi d'extraire, à votre intention, ces quelques lignes d'une préface... « Ce drame est né, peut-être, de

la lecture d'Hérodote, peut être aussi pourtant de la lecture d'un article où, plaidant pour la « liberté morale », un auteur de talent en venait à blâmer les détenteurs de l'art, de la beauté, de la richesse, les « classes dirigeantes », en deux mots, de ne savoir tenter l'éducation du peuple, en instituant pour lui certaines exhibitions de beauté. L'auteur ne disait point et se gardait de dire, si le peuple aurait le droit de toucher. Je pense que, trop intelligent pour méconnaître que là seulement l'intérêt de la question commençait, il savait préférer l'éluder, en sentant trop graves les suites et craignant de ne pouvoir plus les montrer. De là naquit mon Candaule.

« Et donc, au bout de peu de temps, ce drame naissant grandit et s'évada. D'autres questions naissaient de la première, comme ses corollaires, exactement.

« Si Candaule, trop grand, trop généreux et se poussant lui-même à bout permet que l'ignorant Gygès voie d'abord, puis touche et partage ce qu'il apprend lentement et trop vite à goûter, jusqu'à quoi, jusqu'à qui pourra s'étendre ce communisme ? »

Communisme ! Ce mot horrible, signe d'horreurs pires, Gide a l'audace de l'employer, non pour le maudire, non pour le vouer à l'exécration des honnêtes gens, mais pour en définir l'importance et pour en supputer l'avenir. Ainsi, dès *le Roi Candaule*, André Gide se posait le problème communiste.

Mais, de toute vraisemblance, ils n'ont pas compris les réponses du drame, ceux qui n'ont rien compris aux questions de la préface.

*

Voici donc.

Les « classes dirigeantes » reconnaissent par la bouche de Candaule que les malheurs du peuple n'ont jamais troublé leur quiétude ; et pour cause : elles se bouchent les oreilles, elles ferment les yeux, elles veulent ignorer.

Et « d'abord », dit Candaule, « il n'y a pas de malheu-

reux dans mon royaume » ; affirmation d'autant plus regrettable que dans la même scène, pressé par Gygès le pauvre, le roi devra confesser son erreur :

Eh! quoi, sur cette même terre
Comment près d'un bonheur tel que le mien
Se pouvait une telle misère?

Or le roi n'est pas une brute ; ni égoïste, ni jouisseur effréné. Bien mieux, c'était « une donnante nature ». « Il ne s'en souvient plus », il est vrai, « parce qu'il est riche ». PARCE QU'il est riche. Vices, défauts et manies de Candaule, vices, défauts et manies de richard.

Voyez Boën, l'industriel archi-millionnaire ; incapable de jouir pour soi de ses richesses, il exige que chacun le sache riche. Ainsi Candaule. Candaule a le crâne chauve, la panse de M. Arquillière-Boën et les artères en tuyau de pipe : on ne songe chez lui qu'à manger et à boire. Si Gygès ne le saignait proprement, il crèverait de congestion à moins qu'un gâtisme précoce ne le promenât sur la chaise percée. Toutes les folles idées de Boën, toutes, jusqu'à ce souhait ridicule et vraisemblable d'un Bottin publiant le chiffre des fortunes, elles ont été roulées très souvent par Candaule. S'il traîne sa femme au banquet, sans considération pour les conventions ni pour la pudeur bourgeoises, c'est qu'il « souffre trop de la connaître seul ». Son bonheur, pareil à celui de nos nantis, « puise en autrui sa force et sa violence ». Pauvre Candaule qui ne possède que lorsqu'on le « sait posséder » !

Goujaterie, impuissance de blasé, voilà Candaule, voilà les « classes dirigeantes ». Qualités si peu reluisantes que le roi sent la nécessité de leur redonner du lustre en les déguisant d'altruisme ! Candaule, « trop grand, trop généreux »

croit voler à tous
le bien dont il reste seul à jouir.

Tu as raison, Candaule ; tu es un *voleur*. Cet argument, dont tu espérais soutenir ta thèse indéfendable, Rousseau, Proudhon, Lénine te le retournent en grief.

Et Gygès aura raison de te saigner pour te punir.

Il n'est pas méchant, pourtant, ce pauvre bougre. En vain chercherez-vous le couteau entre ses dents ; résigné à vivoter dans sa hutte avec sa femme et ses filets, il est de ceux qui respectent les riches parce qu'ils sont trop veules pour les haïr. Nulle cupidité, nulle jalousie dans son âme serve, tandis qu'à la porte des cuisines il attend que sa femme le rejoigne après avoir lavé « les assiettes du repas des riches ». Il pousse le scrupule de sa condition jusqu'à cette précaution, dont le sens ne devrait échapper à personne :

> *Puis*, sans regarder trop[1]
> .... *regagne*
> *la maison de Gygès le pêcheur*

Il fait tout pour conserver la conscience de son infériorité, comme s'il savait la valeur conservatrice de ce sentiment et qu'il est « la condition première de la paix sociale ». Ignoble Barrès, sois content ; voilà un brave homme, voilà un esclave content de son sort ! Il ne veut pas « regarder trop », car s'il commettait cette imprudence, il lui faudrait voir les orgies, les courtisanes emperlouzées. Il lui faudrait se révolter. Gygès le lâche accepte sa pauvreté comme il fait l'odeur du crottin et toutes les forces qui le vexent.

Or Gide a choisi pour bourreau ce mouton paresseux. Il faut toute la sottise de Candaule, toute cette insolente générosité pour que le pêcheur, devenu favori, découvre au fond de soi, petit à petit, les justes motifs d'amertume qu'il essayait de se dissimuler.

L'obstination du roi « se poussant lui-même à bout »

1. C'est moi qui souligne.

réussit enfin à pousser à bout Gygès lui-même : « Oui, Candaule, il y a sur tes terres plus d'un pauvre qui se couche plus d'un soir sans souper. » Toujours prête à capituler, la révolte de Gygès ne se soutient que grâce au roi qui, fort heureusement, dépasse la mesure : et puis, tu sais, je suis riche ; et puis, tu sais, je suis très riche ; et puis, tu sais, je suis immensément riche ; tu ne peux avoir aucune idée de mes richesses. « Imagines-tu ce qu'il y a d'or dans mes caves ? » Alors Gygès : « Presqu'autant qu'il en manque aux pauvres, je pense. » Par la force des choses, et comme à contre cœur, Gygès progresse rapidement ; il devient raisonneur ; quand les gens du peuple raisonnent, les couronnes vacillent sur les crânes des Candaules. Naguère encore personnage fabuleux et tabou, le roi n'est plus pour son favori qu'un individu dont les richesses équivalent exactement à la pauvreté des pêcheurs, des maçons et des terrassiers.

S'il était sage, Candaule mettrait un terme, au moins provisoire, à sa manie d'exhibitionnisme ; aussitôt son pouvoir mystérieux reprendrait force. Mais Candaule est fou : non content de faire participer Gygès à sa monstrueuse fortune, il se hasarde à lui révéler le plus précieux de ses trésors, la beauté de la reine, s'imaginant par cette ultime largesse réduire les réticences de celui dont il veut à tout prix obtenir l'amitié

De mon amitié, tu doutes encore

La réponse de Gygès est terrible [1].

1. Terrible, car en voici l'écho dans les *Feuillets* (*N. R. F.* du 1er mai 1933) :

« Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. » Parbleu. Et c'est bien là le plus abominable. Une des pires souffrances et dégradations de la misère, pour qui n'est pas incapable d'amour, c'est de devoir toujours recevoir, de ne pouvoir jamais donner.

« Même cette parole du Christ (rapportée par Paul : Actes XX) le capitalisme en profite, qui réserve aux seuls riches les belles

Tant que ce sera toi qui donneras toujours,
Oui............

Aussi, peu de temps après, Gygès le pauvre tue Candaule.

Qui pourrait éluder la leçon ?

Donc Gygès tue Candaule. Quel Candaule ? Le roi ou l'époux de Nyssia ?

Beaucoup voudront sans doute que ce soit le second. Ne serait-ce que pour ruiner cette argumentation. Nyssia deviendrait une Hermione (encore un méfait de la littérature !) ; elle ordonnerait le meurtre par amour et par amour, Gygès obéirait [1]. Eh bien, non ! Si Nyssia pousse Gygès à tuer, si elle en fait son amant, c'est qu'elle apprécie en lui l'homme du peuple ; n'en doutez pas ; écoutez-la plutôt après cette nuit qu'elle croit avoir passée dans les bras de son mari :

De cette nuit, Seigneur, je me sens presque lasse
Ah ! Seigneur, votre amour m'est plus beau que le jour.

Or le « Seigneur » a nom Gygès, hier encore pêcheur ; la reine vient de le sacrer roi, la reine en qui s'incarnent Science et Beauté. Elle vient d'avouer que la Science et la Beauté savent se complaire avec les gens du commun, les communistes, en quelque sorte. Et Gygès entend cette confession, cette déclaration d'amour non équivoque ; le « Seigneur » désigné refuserait l'offre qui lui est faite ? Il repousserait Nyssia ?

et nobles joies de la charité, et qui, de plus, leur vaudront le Paradis. »

1. Hermione aspire autant à la royauté qu'au sexe de Pyrrhus. Nyssia règne. S'il fallait à tout prix la rapprocher des héroïnes livresques, je la comparerais à Lady Chatterley ou à Belle de Jour : elle jouit par le peuple qu'elle ignorait. Gygès le mâle satisfait ses désirs de femme saine, écœurée des raffinements déliquescents auxquels Candaule l'a dressée.

On ne lui laisse pas le loisir de méditer ; on lui glisse un poignard dans la main. La science et la beauté valent bien un coup de couteau, puisqu'elles ont autorisé quelques balles de mitrailleuses.

Non, Gygès ne tue pas le mari de Nyssia. Qu'y gagnerait-il ? L'amant a toujours raison, surtout lorsqu'un anneau magique lui permet de berner l'époux (le conjoint) sans embarras et sans danger. Le mari assassine souvent son « rival » ; en supprimant le mari, l'amant se priverait du repoussoir indispensable à son prestige. Meurtrier passionnel, Gygès compromettrait son amour.

Ainsi ne peut-il tuer le mari de sa maîtresse. Il exécute un capitaliste dont il a entrevu l'existence criminelle. Ce « meurtre » d'un membre des « classes dirigeantes », je veux le considérer comme un symbole dramatique de la lutte de classes ; peut-être, aussi, comme un exemple.

*

Le « crime » de Gygès est donc politique. Toutefois, le désintéressement absolu sans lequel il n'est point d'exécution politique honorable ne saurait être exigé de ce pêcheur. Son éducation négligée (à qui la faute ?) lui serait une excuse suffisante. Certes il ne se contente pas de juger Candaule ; il prend sa place. Encore à sa décharge doit-on rappeler qu'il a été prié de régner. J'entends les bonnes âmes ironiser : « Vous voyez bien que dans tout prolétaire sommeille un apprenti bourgeois ; déjà lorsqu'il gagnait péniblement sa vie en vendant des poissons, Gygès consentait à posséder peu, pourvu qu'il possédât « seul » ; sa femme morte, il regrette les nuits où, lorsqu'il disait « Trydo » elle répondait « Maître » ; il nous paraissent donc très naturels et très justement observés, cet exclusivisme du nouveau roi et son désir de garder sa Nyssia pour soi. Mais, assurément, du dernier bourgeois ».

— Hé, dites-moi, ne faut-il pas que le pouvoir appartienne à quelqu'un. Gygès le donne aux travailleurs. (En face de Nyssia, incarnation des valeurs spirituelles, il personnifie la masse entiere du prolétariat.) Désormais, au lieu de se répartir entre quelques privilégiés, l'autorité dictatoriale est concentrée sur la tête de Gygès. Vous qui trouvez excellent que six cents capitalistes tyrannisent dix millions d'hommes, vous n'admettez pas que ces dix millions d'hommes traitent durement les six cents profiteurs d'hier.

— Ces classes dirigeantes constituaient une élite...

— Vous mentez, et Nyssia, en ordonnant à son amant de la débarrasser du roi, dénonce l'usurpation des classes soi-disant destinées à gouverner. J'accorde qu'au début de sa dictature, Gygès s'abandonne à divers excès, et qu'il force Nyssia à conserver son voile ; ne l'en accusez pas, mais vous plutôt, qui l'avez tenu dans l'ignorance.

Gide n'a donc pas éludé la question que « l'auteur de talent » avait trop habilement évitée. Par la faute de Candaule, Gygès le résigné finit par admettre que la révolte — que la révolution — est pour lui le seul moyen d'échapper à la sujétion à laquelle tout le condamne. Le mécénat, dont les classes dirigeantes essayent le pouvoir démoralisateur, va contre les intérêts du Mécène ; tout le monde, heureusement, ne cultive pas la lâcheté aussi attentivement que Virgile : la reconnaissance est le pire des vices, lorsque, sous prétexte de gratitude, l'obligé trahit ceux dont il a partagé le sort et dont il oublie les misères.

Par le meurtre de Candaule, Gide donne à Gygès le droit de « toucher » Nyssia. Tant mieux, puisque toutes les valeurs vraies s'en réjouissent et que la jouissance de la reine prouve le bien fondé des prétentions du prolétaire. Qu'elles ne se leurrent toutefois pas inconsidérément, cette Science, cette Politique, cette

Morale. Accoutumées à se prostituer dans leur milieu bourgeois, (voilà ce que signifie la présence de la reine au banquet) elles devront renoncer aux saturnales lorsque Gygès sera leur maître. Le premier mouvement d'enthousiasme passé, Nyssia la putain se repent de s'être donné un « seigneur » aussi intègre ; elle refuse de baisser son voile. Prends garde, Nyssia ! Gygès n'a point de vile complaisance. Tu l'as voulu quand tu n'écoutais que ton plaisir ; tu ne le rejetteras plus maintenant que, lasse déjà de joie et de propreté, tu désires à nouveau te salir : il saura bien t'en empêcher, par la violence s'il le faut. Votre bonheur à tous les deux exige cette dureté.

Nous savons, par conséquent, que lorsqu'ils lèvent leurs coupes au « bonheur de Gygès » les courtisans agissent en courtisans ; nous savons, nous, que Gygès n'est pas encore heureux ; nous savons aussi qu'il le sera.

*

> « L'amour d'un seul est une barbarie, car il s'exerce aux dépens de tous les autres. De même l'amour de Dieu. »
>
> F. NIETZSCHE, *Par delà le bien et le mal.*

Oui, mais Gygès n'a pas collaboré au plan quinquennal, il n'a pas même commenté Marx ; il n'appartient à aucune équipe de choc. *PAR CONSÉQUENT*, *le Roi Candaule* ne s'explique pas, ni le discours prononcé par Gide au meeting de l'A. E. A. R.

Pharisiens ! maniaques du rituel et de l'orthodoxie, qui excommuniez un fidèle coupable d'avoir posé le pied droit au lieu du gauche sur la première marche du temple ! Ne vous suffit-il pas qu'animé d'intentions pures il arrive au début de l'office ? Et quand la cérémonie eût commencé sans lui, la belle affaire !

En vérité, aucun ouvrage antérieur à *Candaule* ne traite de la loi d'airain ou des contradictions inhérentes au régime capitaliste. Toute la virtuosité d'un scolastique ne réussira point à transmuter la *Tentative Amoureuse* en *Essai sur la nationalisation des instruments de production.* Que m'importe, et que Gygès, lorsqu'il exécute Candaule, n'obéisse pas aux directives des Commissaires du Peuple. Il tue Candaule ; c'est l'*essentiel*[1].

Le style du *Traité du Narcisse* n'évoque pas fatalement celui des tracts antimilitaristes ; et pourtant, dès son premier livre, André Gide préparait son discours de Bullier. Aussi loin que les documents nous permettent de remonter, « chaque acte » de sa vie est « en quelque sorte une préface ou une annonce de ceux qui vont suivre ». Chaque geste, chaque ligne le rapprochent de l'homme, et d' « Œdipe ». Il renouvelle la tradition interrompue en France depuis Diderot.

Que désire l'humanisme, sinon peupler la terre d'individus fiers de leur nature d'hommes, conscients de leurs responsabilités humaines, et décidés à résoudre par des moyens humains tous les problèmes posés à leur réflexion aussi bien qu'à leur activité. L'humanisme ainsi conçu, ainsi vécu, en quoi diffère-t-il *essentiellement* du communisme ?

— Il s'en sépare au moins par la méthode, direz-vous ; « Économique d'abord » et « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », voilà les mots d'ordre du communisme ; « Impérialisme » « agression contre l'U. R. S. S. » « Social fascisme », ses mots de passe ;

1. Dans l'article compréhensif qu'il a consacré à « André Gide et l'U. R. S. S. » (*Mercure de France* du 15 août 1933), M. Lucien Duran note en particulier :

« Pour parler des variations d'André Gide, il faut vraiment n'avoir pas le goût de l'essentiel. »

Il me plaît d'y trouver la même affirmation et le même grief.

par la lutte de classes il poursuit son miragineux idéal de puritanisme athée compliqué d'égalitarisme, qui...

— Soit. Je vous laisse la responsabilité d'un aussi carnavalesque portrait du communisme, pour en venir au fait capital : il est certain que telle n'est pas la voie des humanistes et qu'ils se distinguent surtout par une particulière attitude *morale*. Tous, Montaigne ou Diderot, Gide ou Gœthe, sont préoccupés de moralisme. Même lorsqu'ils s'intéressent à l'outil de l'homme, l'outil les intéresse moins que l'homme. Mais l'intérêt qu'ils portent à la conscience leur interdit de négliger l'outil ; car l'outil qui prolonge la main et la machine qui remplace cette main façonnent en retour le cerveau qui les a conçus. L'animal œconomicon est familier de l'humaniste.

Il faut bien confesser que Gide confère au problème moral une importance que l'idéologie marxiste se refuse à lui attribuer. « Question sociale ? — Certes ; mais la question morale est antécédente » ; hérésie abominable, professée en 1897. Vingt-cinq ans plus tard, André Gide persévère : la précellence appartient toujours à la morale, le second rang à la « question sociale » [1]. Vient enfin la politique.

Que cet aveu d'hérésie ne vous réjouisse donc pas, Messieurs de *Candide* et du *Surréalisme au service* (?) *de la Révolution*. Par ce refus d'accorder une importance primordiale aux débats de pure politique, Gide vous échappe, bourgeois de toutes pantoufles et de tous uniformes ! Maçons, papistes ou gallicans, votre unique souci concerne la forme du gouvernement. Disciples inavoués et parfois inconscients de Maurras, vous vous

1. Le fait que la question sociale soit classée après la question morale ne prouve pas que Gide n'y prête qu'une attention relâchée. Car, la politique elle-même, qu'il rejette en troisième lieu :

« ... la politique, Monsieur. Eh ! comment ne s'y intéresser point. Elle nous guette de toutes parts, et nous presse. Déjà, sans le vouloir et sans le savoir, on en fait. »

L'Ermitage (janvier 1905).

hypnotisez sur la trinité républicaine ou sur le baptême du Dauphin : vous vous réduisez au rôle de *citoyens* ou à la condition de *sujets :*

> VIVE LE CANTON DE LANDERNEAU !
> VIVE LA RÉPUBLIQUE !
> ... *et vive le roi, à bas la république*
> *et vive le roi, la gueuse on la pendra !*

Cependant, les chômeurs attendent l'embauche et les prostituées le client.

Gide, lui, n'a pas commis cette faute contre l'homme. Avant donc de se déclarer *pour* le prolétariat, il s'était désolidarisé de la bourgeoisie. Quiconque la combat lutte déjà *au profit* du prolétariat.

Quand ce serait sous l'étendard de la *morale*, quand ce serait au nom d'une morale « individualiste ».

*

« N'est-ce pas une morale individualiste qui poussa Barrès au racisme et à l'*Echo de Paris ?*

— En êtes-vous à confondre un homme avec un pantin ? Lorsqu'il paraît s'aduler avec la complaisance la plus complice, ou se dissoudre en sensations tarabiscotées, Gide s'éprouve et se juge. « Les souples muscles de mon corps, les voluptueux détails de mes sens me sont plus délicieux à activer que les ressorts, pourtant subtils, de mon esprit » (1900). Mais également « cette analyse perpétuelle de mes pensées, cette absence d'action sont la chose du monde la plus assommante » (1893). L'amour que se voue Barrès est sans réserves ; à la fois veau d'or et adorateur du veau d'or. A l'individualisme gidien, à cette culture du moi, l'égotisme barrésien s'oppose comme un culte du moi.

Barrès professe le catholicisme : imagerie d'Épinal, saints, bergères, bienheureux et gardes-champêtres. Cette religion compose facilement avec l'autolâtrie,

pourvu que celle-ci s'abstienne de discuter : qu'est-ce qu'une idole de plus à la droite du Père ? Quelle sincérité au delà de la confession, quelle charité plus intime et plus efficace que l'aumône ?

Le protestantisme, du moins, répugne aux bondieuseries saint-sulpiciennes, il n'écrase pas le fidèle sous une obéissance irréfléchie. Exaltant l'effort de critique personnelle, il devient ce que Fouillée pressentait qu'il deviendrait, « une religion illimitée, donc indéfinie, donc indéfinissable, qui ne saurait pas, le jour où le libre examen lui apporterait l'athéisme, si l'athéisme fait partie de lui-même ou non ». En 1897, André Gide recopie un fragment de cet « excellent article » ; s'il l'estime « excellent », n'est-ce pas qu'il en a vérifié la justesse ?

On ne peut donc opposer le cas Barrès. La nature de Gide, beaucoup plus généreuse que celle de « l'homme qui se croyait libre » a trouvé dans le protestantisme un obstacle à cet « égotisme » dont les champions du Lorrain (?) jugent décent de masquer son égoïsme.

Gide n'a rien tant méprisé ni détesté que ce vice, si respectablement spécieux qu'en puissent être les mobiles : « Songer à son salut ; égoïsme.

« Le héros ne doit même pas songer à son salut. Il s'est, volontairement et fatalement, dévoué jusqu'à la damnation pour les autres ». (*Journal*, Février 1890). Ce texte est antérieur à la publication des *Cahiers d'André Walter*. En voici un autre, contemporain des *Nourritures*. « L'égoïsme est haïssable de toute façon. Je m'intéresse de moins en moins à moi-même ». Et voici enfin, l'explication de ce détachement : « Si *je* suis moins, c'est aussi que je m'intéresse plus aux autres » (21 octobre 1897).

Qui donc, maintenant, se conférera le droit de révoquer en doute la sincérité du huitième livre des *Nourritures?* « AUTRUI... importance de sa vie. Lui parler... »

Qui donc osera encore considérer cette formule comme un caprice de dilettante blasé cherchant par égoïsme à élargir un moi qu'il finit par sentir étriqué ? Les *Nourritures*, où le lecteur superficiel découvre un bréviaire d'hédonisme, prêchent au contraire une « forme nouvelle de dévouement » (*Lettre à A. R.*, 31 oct. 1897).

Il vous plairait que Gide s'abominât afin de mieux aimer les autres. Pourquoi une doctrine d'amour appellerait-elle de la haine ? « Le moi est haïssable, dites-vous. Pas le mien... Si j'aime mon moi, ne croyez pas que j'en aime moins le vôtre » (1897). Bien mieux, c'est dans la perfection de l'amour de soi que Gide a découvert l'amour d'autrui ; je ne crois pas qu'il faille, avec M. Léon Pierre Quint, expliquer le passage d'un « individualisme égocentrique » à la « morale évangélique du don de soi ». Ni égocentrique, ni évangélique, la morale de Gide, est celle d'un humaniste « les caractères individuels sont plus généraux, (j'entends plus humains) que les caractères ethniques. Il faut comprendre : l'homme, en tant qu'individu, tente d'échapper à la race. Et sitôt qu'il ne représente plus la race, il représente l'homme ». Est-ce là l'égocentrisme ?

Ce ne fut point non plus la charité évangélique qui pencha André Gide sur les malheurs des pauvres. Le vrai protestant, comme le vrai catholique, doit envier aux miséreux leurs loques et leurs ulceres (d'autant qu'il s'offre par cette occasion un prétexte pour ne pas soulager leurs infortunes. L'aumône et l'amour, arrachant ces bienheureux à leur sainte détresse, leur ôteraient le bénéfice de leur pauvreté). La charité consiste, j'imagine, à torturer le prochain ici-bas pour lui donner un titre à l'éternelle félicité. Gide, ce mauvais chrétien, n'envie pas la misère. Ayant appelé l'éternité sur la terre pour la concentrer dans l'instant, il sait trop que les gueux n'ont pas sujet de se réjouir de leur destinée terrestre et cependant il ne peut les leurrer

d'une mensongère promesse de béatitude posthume. Parce qu'il affirme l'identité de l'éternel et de l'éphémère, il affirme que le pauvre bougre, misérable à chaque instant, est misérable dans l'éternité : il ne le jalouse pas ; il se contente de le plaindre : « Mon cœur tressaille de pitié, oh ! d'une pitié infinie à toutes les tristesses que je rencontre. Si j'eusse été seul, je l'aurais embrassée, cette petite servante qui sanglotait près de moi » (1890). Il s'excite au travail en contemplant le « labeur des pauvres », mais il n'aspire pas à la situation de clochard. Ce goût malsain de la pauvreté, que les morales religieuses tâchent d'entretenir dans les foules pour le salut des puissances dominatrices, empêche naturellement ceux qui en sont affligés d'accorder au problème du chômage et à celui des salaires en Chine toute l'importance qu'ils méritent. Pour servir les pauvres il faut absolument avoir horreur de la pauvreté-vertu-cardinale [1], et traiter l'évangélique bobard du mauvais riche comme une invite à la résignation, comme une duperie dont la victime est en définitive le malheureux Lazare. Grâce à Gide, le chômeur sait désormais ce qu'il doit répondre à l'éternel voleur des énergies : « Tu me proposes un fauteuil capitonné, du caviar, et le spectacle de ta face rayonnante ; donne-moi plutôt du charbon ou du pain *pour l'éternité, c'est-à-dire aujourd'hui même.* »

Cette « charité »-là, c'est la justice. Gide relègue au grenier des vieilleries bourgeoises l'ersatz d'amour avec un bandeau sur les yeux et du coton dans les narines que les bien pensants appellent « charité ». Il réclame l'avènement de la justice selon Nietzsche, le règne de

1. « Je hais la pauvreté à l'égard de la douleur », écrit Montaigne, cet autre humaniste qu'on veut à toute force maquiller en chrétien. Mais on peut chercher à supprimer l'indigence sans respecter la richesse. Gide « s'excuse » de sa fortune, et n'estime que la « permission » qu'elle lui donne d'un travail « libre » et « forcené ».

« l'amour avec des yeux qui voient », des yeux qui voient les taudis de la zone.

Convenez que l'individu Barrès était inachevé ; ses investigations n'ont pas dépassé les couches provinciale et nationale de son moi ; elles n'ont pas atteint l'homme. L'individualisme de Gide, plus radical, coïncide pour cette raison avec l'humanisme.

*

Soit, dira-t-on, faute de pouvoir contredire. Mais cette assimilation de l'humanisme au communisme, ce passez-muscade essentiel, nous ne saurions l'accepter. L'accord paradoxal de deux doctrines malgré tout antinomiques dissimule mal un « moyen d'agitation individualiste ». Sous couvert de socialisme, l'individualisme se sert de la société à ses propres fins ; elle représente pour lui « l'unique façon de rendre possibles beaucoup d'individus ». Et Nietzsche ne se trompe pas qui, dans la *Volonté de puissance*, accuse cette doctrine de mettre « un sermon altruiste au service de l'égoïsme individuel ».

Or, il semble que la *lettre à Angèle* du 10 décembre 1890 (deux ans seulement avant *le Roi Candaule*) fasse le procès du socialisme au nom des droits de l'individu exceptionnel. « Une théorie qui chercherait à produire le plus grand nombre possible d'individus diminuerait chacun pour tous et tendrait à se rapprocher du socialisme. Tous individus, plus d'individus ! Ah ! pour l'amour de moi, pas d'individualisme ! » Il semble, mais quiconque relit la lettre s'aperçoit que Gide y condamne l'individualisme systématique, les champions du grand homme à tout prix, les partisans du héros en série [1]. L'humanité ne doit pas se composer de quelques héros écrasant une multitude amorphe, veule et bestiale. La contrefaçon d'humanisme à laquelle

1. Voir aussi l'article sur *les Déracinés* (1897).

nous nous sommes accoutumés achoppe nécessairement à cette question des élites. Diderot témoigna parfois une fâcheuse indulgence pour les incartades du prétendu ou soi disant génie. Qui m'empêchera de me décerner le titre de héros, afin de m'autoriser à profiter des prérogatives que j'ai attribuées à cette qualité ? Au moment où le juge d'instruction oppose cet argument aux rêveries de Raskolnikov, je suis sans contredit avec le magistrat.

Gide ne pouvait pas ne pas se poser le problème des élites. Lorsqu'il lisait Carlyle, aux environs de 1890, il « s'irritait » et se « passionnait » à la fois. Comment n'être point touché de cette « braverie morale » encore qu'un peu « hargneuse ». Il s'irrite cependant : le culte du héros ne le satisfait pas. Méditant alors la prière de Pascal sur le bon usage des maladies, il note que les fondateurs de religions et beaucoup de pasteurs de peuples ont puisé dans leur névrose ou leur débilité le plus vif de leur force ou le plus secret de leur don. Voilà pourquoi « Sparte n'eut pas de grands hommes. La perfection de la race empêcha l'exaltation de l'individu ». Peu de temps après *Candaule,* Gide commente dans son Journal, une fois de plus, cette « fameuse question spartiate ». « Si la Grèce, parmi ses artistes, ne compte aucun Lacédémonien, n'est-ce point parce que Sparte précipitait aux oubliettes ses enfants chétifs ? On voit en effet, que les plantes les moins robustes donnent souvent les plus belles fleurs. Oui, mais cette santé parfaite obtenue par une éducation frugale a permis aux Lacédémoniens de créer « le canon masculin et l'ordre dorique ».

Vingt mille beaux éphèbes valent-ils un seul Phidias, un seul Périclès, un seul Platon ? Gide ne se prononce pas, mais il ne dissimule point son admiration pour l'ordre dorique... Son humanisme, qu'on taxe souvent d'anarchique (MM. Massis et R. Fernandez) a très rapi-

dement conçu la nécessité de l'Etat, et l'obligation de servir l'Etat. En 1897, il écrit à propos des *Déracinés :* « faute d'être appelées par de l'étrange, les plus rares vertus pourront rester latentes, irrévélées pour l'être même qui les possède, ou n'être pour lui que cause de vague inquiétude, germe d'anarchie ».

Puisque, d'autre part, « ce n'est pas en se banalisant, mais en s'individualisant, que l'individu sert l'état » (1909), un million d'hommes bien formés valent mieux qu'un million de brutes délibérément abruties par une « élite » profiteuse.

« N'encouragez jamais les grands hommes et pour les autres, découragez, découragez ! ». Afin que ceux-ci, au lieu de gaspiller leurs forces à des tentatives démesurées, consentent à devenir enfin ce qu'ils sont, des hommes, tout simplement. Des individus utiles à la collectivité, capables d'agir et de s'enthousiasmer. Saül, qui se croit « étonnant parce que compliqué », qui se vautre dans son indécision, qui ne sort de son apathie que pour se lancer à tête et à couronne perdues dans des impulsions « immotivées », Gide l'a condamné à mort. Lanciné par son désir vague, fantoche désorienté qui « s'agite dans les ténèbres », Saül, tétanisé par l'arrivée de David, abandonne la partie avant que les jeux soient faits. La leçon d'énergie après celle de justice.

Tel est le miracle gidien : pas de délectation morose, pas de pessimisme, ce fils taré des individualistes. La mauvaise foi fielleuse de M. Massis n'aura jamais raison des textes : « Horreur du pessimisme — Mais le dilettantisme, qui sait ? — Fi donc ! » (*Dialogue avec l'interviewer* 1905). Ni pessimisme, ni dilettantisme.

Qu'en 1905 André Gide ait refusé de « s'asseoir » ; qu'en 1925, en revenant du Congo, il ait pris soin de séparer son point de vue de celui d'un « certain parti politique anticapitaliste », qu'importe dans le présent débat ? Nous n'avons pas prétendu démontrer que Gide

fût membre du Parti Communiste lorsqu'il écrivit son *Roi Candaule*. Mais que, « de cœur et d'esprit » il fut toujours un communiste.

*

« Du passé, faisons table rase. »
(air connu)
« Table rase, j'ai tout balayé. »
A. GIDE

Nous aurions pu interroger l'œuvre entier de Gide et dresser un bilan détaillé de sa pensée. M. Léon Pierre-Quint l'a fait dans un livre que ces Messieurs de *Candide* auraient profit à méditer. Nous aurions pu montrer que lorsqu'il critique la famille, Gide ne se borne pas à en révéler les petites ou grandes saletés, et qu'il la repousse en bloc *a priori*. Nous aurions pu citer ses opinions sur l'affaire Dreyfus, et les textes de *Philoctète*. Sur la patrie et le nationalisme ; sur la colonisation et sur Dieu, nous aurions pu réunir vingt pages de réquisitoire prises dans les articles de l'*Ermitage*, dans *Œdipe* ou dans le *Voyage au Congo*.

Mais il se trouverait toujours quelqu'un pour objecter qu'il s'agit là d'un « détour fort peu orthodoxe », fort peu marxiste, que Moscou n'est pour Gide qu'un « recours », le seul « efficace » contre l'église romaine et qu'en somme, « il sent moins en communiste qu'en protestant français ».

C'est pourquoi nous avons préféré, afin qu'une fois pour toutes la querelle fût vidée, consulter les premiers documents sur la pensée gidienne et particulièrement le *Journal*, les *Feuillets* et les *Réflexions* qui enrichissent les premiers volumes de l'édition complète que la *N. R. F.* commence à publier. La sincérité de ces notes brutes ne risque pas d'être altérée par les nécessités

de la mise en forme dramatique ou par le dynamisme autonome d'un caractère imaginé. Il en ressort que la « ligne générale » de Gide n'a jamais dévié. Cette apparente « gratuité » de l'œuvre et l'aisance avec laquelle on y saute de l'effusion lyrique aux raisons mallarméennes, de la chronique badine au drame biblique, ne peuvent tromper que les sots. La feuille du marronnier a cinq lobes inégaux : personne ne l'accuse d'inconséquence ni de palinodie, pas même M. Massis. Le *Voyage d'Urien* n'a pas plus d'importance, je suppose, que l'*Immoraliste, les Faux-Monnayeurs*, l'*Ecole des Femmes* et le *Journal*.

« Ne parlez pas ici de conversion ! », ni de « détour ». Parlez à la rigueur de grâce suffisante non encore efficace.

Mais n'oubliez pas qu'à l'époque des *Cahiers d'André Walter*, les dés étaient déjà jetés. Gide avait misé sur l'homme. Tantôt diffuse et implicite, tantôt (le plus souvent) précise et explicite, sa pensée, acharnée à sauver l'humain, s'acheminait vers la seule doctrine politique obstinée au salut de l'homme. Elle ne s'est pas égarée en « détour peu orthodoxe » : elle a suivi une route dangereuse que peu ont le courage de suivre jusqu'au bout. « Droit devant soi », sans défaillance, Gide a marché. Si bien qu'il a rejoint ceux qui étaient partis par la voie la plus courte.

L'avenue Victor-Hugo et l'avenue de la Grande Armée se confondent place de l'Étoile sans que l'une ou l'autre se soit détournée de sa ligne ; sans que l'avenue Victor-Hugo se soit convertie en avenue de la Grande Armée, ou celle-ci en celle-là.

JEAN LOUVERNÉ

ADRESSE AU POÈTE

Fais silence, les mots, reste calme, les gestes
Engendrent un rayon recourbé vers tes os
Qui râcle sur la piste en cendres du cosmos
Des diamants maudits pleins de nombres funestes.

Ce fil qui les assemble en couronne, retient
Sur ton front la douceur de lumières pourries
Qui d'astres éclatés propagent les furies,
Comme un regard issu d'un œil qui n'est plus rien.

Dans l'automne céleste encombré de pétales
Tu marches, remuant les lèvres, mais sans voir
Un dragon de vapeur déplié dans l'air noir
Qui s'élance à l'assaut de tes maisons natales.

Ton verbe le génère, et ton sang le nourrit.
Empereur d'un néant qu'instaure ton délire
Tu soumets les brasiers de l'espace à l'empire
D'un serviteur aveugle échappé de ta nuit.

Les trous dans l'absolu creusés par tes planètes
Sont comblés par les bonds que lui dicte ta voix.
Tout son mufle se fend pour de vastes abois
Vers le Zodiaque noir dont essaiment les bêtes.

Seul enfin dans ton ciel, le Maître de tes pleurs,
Il scelle les ressacs de ta vie à son nombre,
Comme un arbre de fête arrosé de vin sombre
Qui brasse son ivresse en vomissant des fleurs.

Elles tombent sur toi plus rouges que les pierres
Où stagne encor le sang durci des lapidés,
Plus sèches sur ta peau qu'un dernier coup de dés
Jeté sur un tambour quand flambent les frontières.

Fleur rousse pour l'amour, sans couleur pour la mort,
Une rose d'éclairs, et la Trinité blanche
D'un lys naissent au ciel sur la funeste branche
Que tend l'Astre-Dragon enraciné dans l'or.

La constellation que ton verbe compose
Par la griffe et le dard, le rameau d'ossements,
Fait grandir dans l'horreur ta moisson de tourments :
Le triangle du lys, le cercle de la rose.

Les pointes d'eau gelée et la couronne en feu
Que la Bête abreuvée au pressoir des planètes
Laisse choir comme un arbre, en secouant ses crêtes,
Percent ton front, tes mains, et t'érigent en dieu.

Désormais ton regard réduit le monde en poudre.
Sous ton pas le rocher vibre et s'évanouit.
Tout ce que ta voix nomme est saisi par la nuit.
Ta main sur les forêts blanchit comme la foudre.

Mais avant qu'en tous lieux tu ne portes l'hiver
Les vagues de ton sang se dressent sous leur voûte,

Car ce soir pour venger tes astres en déroute
La lune d'un visage a fait monter la mer.

Cependant ton esprit qu'encensent les fumées
Des soleils où s'accuse une tache de lait,
Penché sur les couloirs de leur feu morcelé,
Traque une Vierge d'Ombre aux paupières fermées.

C'est la reine, la Nuit, vers laquelle tu tends.
Les mondes abîmés n'engendrent plus l'espace.
Elle gagne, elle fait de sa bouche de glace
S'évaporer la mer, cette larme du temps.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

COMBAT AVEC L'ANGE[1]

CHAPITRE HUITIÈME

Que le visage du monde change pour ceux qui sont en voie de sacrifice ! Mais pas du tout dans le sens où ils l'attendraient : c'est le monde qui embellit, et le sacrifié volontaire qui enlaidit. Les colonnes du monde s'élèvent. Les parois s'en élargissent. Celui qui se sacrifie est soudain perdu dans un univers auquel le renoncement de ce nain donne une grandeur inusitée, peut-être sa grandeur. Entre des arbres, charmes ou ombous, qui devenaient pour elle des géants, devant une place de la Concorde décuplée, une Tour Eiffel dont le drapeau se perdait dans les nuages. Malena était déçue de se sentir, non pas grandie, mais rapetissée par son sacrifice. Quelque chose avait dû changer depuis son enfance, le monde, ou le sacrifice. Au lieu de cette effusion des objets et des êtres que lui valait autrefois la générosité, elle n'en obtenait plus, aujourd'hui qu'elle sacrifiait son amant, que l'indifférence, sinon la dureté. L'univers l'avait eue, comme on dit. Il l'avait eue comme l'État, pendant la guerre, avait eu ceux qui lui avaient donné leur or. Il avait imploré avec bassesse le sacrifice de Malena pour l'enfouir dans une cave, pour gager par de l'or pur cette générosité de

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er janvier, 1er février et 1er mars.

papier qu'est l'égoïsme universel. Il avait le lingot, et inutile maintenant de feindre avec elle. Il la rejetait avec la même haine que l'État vous rejetait, votre porte-monnaie vidé, vers la ruine ou vers le front. Combien de soldats sont morts blessés au ventre, de balles qu'aurait amorties ou déviées leur ceinture à or maintenant molle. Toutes les compensations auxquelles peut prétendre un immolé volontaire étaient refusées à Malena. Aucune des nouvelles robes n'allait. L'escalier était glissant, et elle tombait, et comme elle était sommairement vêtue, un locataire roux voyait ce qu'il est interdit de voir. Voilà les conséquences de l'immolation : être dévoilée à un locataire roux. Elle sortait du sacrifice couverte de bleus et de honte. Les gens aussi s'en mêlaient. Une sorte de géant l'écarta brutalement du taxi où elle montait, et partit à sa place. — Elle a sacrifié son amant à rien du tout, avait-il dû penser, elle peut bien sacrifier son taxi à un géant... Et le raisonnement était correct... Une nuit où elle avait voulu revenir seule et à pied de chez Florence, deux femmes qui racolaient en auto, deux femmes qui n'avaient jamais sacrifié, la suivirent en l'insultant. Il était trois heures, aucune voiture, aucun passant. Tous les trois cents mètres seul un agent veillait. Malena n'osait avoir recours à lui : faire intervenir la police pour protéger le sacrifice, c'était en avouer la faillite. Elle ne s'attardait même pas dans cette clairière de pureté dont le sergent de ville, adossé au réverbère, était la colonne centrale. Mais, la ligne d'ombre une fois franchie, les femmes la rejoignaient, collaient à elle en rasant le trottoir de leurs roues et recommençaient, du cabriolet décapotable, à déverser sur elle les ordures. Elles sentaient qu'elles l'avaient bien choisie, qu'elles avaient là une occasion unique de vengeance. Avec celle-là, c'était vraiment la revanche. Son manque de réaction prouvait que tout portait. On allait pleurer,

dans le lit où elle couchait... Dans un cantique que les apparitions successives de sergents de ville et de réverbères coupaient en versets par de courts et profonds silences, chaque geste, chaque trait, chaque membre de Malena fut lié à une opération infecte ou infâme. A la Concorde un taxi la sauva. — Vos amies ne sont pas gentilles, lui dit en prenant son pourboire le chauffeur qui avait entendu les vociférations d'adieu... Non... Le chauffeur avait raison... Pas très gentilles.

Si bien qu'un matin elle fut révoltée par cette ingratitude du monde. Ce n'était pas habile de sa part. Il aurait pu au moins attendre qu'elle se fût vraiment sacrifiée, et elle n'en avait pour le moment que l'intention. Les femmes dans le cabriolet s'étaient trompées. Les lettres qu'elles avaient lues sur le front de Malena : sacrifice, pureté, et cetera, y avaient été tracées un peu à l'avance. C'était le fard du sacrifice, pas son vrai visage. Peut-être y avait-il lieu, devant tant de maladresse et d'ingratitude, de soumettre toute l'affaire à une révision. Le principe du sacrifice était l'indignité de l'amante, la perfection de l'amant. Qu'un nouvel examen me révélât imparfait, et elle n'avait plus de raison de s'effacer devant Gladys. Quelle chance, si par bonheur, j'étais comme les autres hommes, sans la moindre divination, sans trop de goût, ambitieux et vain ! Désormais elle attendait mes visites avec plus d'impatience, résolue à m'observer en ennemie. Qu'elle me regarde avec des yeux désillés, j'aurais même allure que les autres, alors elle me garderait. Qu'elle m'écoute avec des oreilles ouvertes, qu'elle me goûte avec des lèvres intactes, j'aurais même voix mensongère, même saveur banale ; alors elle me reprendrait. Et comme les défauts des hommes ne s'améliorent pas avec l'âge, elle me reprendrait ainsi pour toujours... Elle disposait donc sur sa vraie tendresse une fausse tendresse qui allait peut-être me pousser à des confidences, à des

confessions. J'étais plus bavard quand je passais une nuit complète avec elle. Elle m'accordait toutes ses nuits avec l'espoir qu'à l'aube, dans un demi-réveil, une confusion de ma voix et de ma pensée me ferait avouer un mensonge, un vol, qui sait, mais là-dessus il ne fallait pas trop compter, peut-être un crime. Puisque le couple ne pouvait s'égaler par le haut, il s'égalerait par le bas... Mais pourquoi fallait-il chaque fois que je fusse particulièrement inattaquable ! Le soir, la journée passée avec Brossard mourant me conférait une gravité sur laquelle mouraient les assauts. Tous les pièges qu'elle me tendait pour que je mentisse, on ne peut même pas dire que je les évitais, je ne les voyais pas, je ne disais même pas ces demi-mensonges qu'impose la politesse ou la conversation. Le matin, j'apportais vraiment la vérité, la vie. Tout ce que je touchais des doigts ou de la parole dans cet appartement où les objets périssaient depuis quelques jours de dénuement reprenait vie. Je parlais du Boudin, qui n'avait plus pour elle de couleurs, je le touchais du pouce, je le frottais comme le thaumaturge frotte les paupières d'aveugle, et il étincelait à nouveau, et Malena, par un miracle inversé, cessait d'être aveugle pour le Boudin. Elle attendait désespérément le mot vulgaire ou hypocrite qui allait me sauver pour elle. Je la prenais dans mes bras, touché de sa détresse. L'espérance lui revenait. On allait voir ! J'allais ne pas deviner qu'elle souffrait. J'allais me conduire avidement, brutalement... Hélas, j'étais la divination même, la discrétion même... J'étais Tristan. J'étais Parsifal... j'étais perdu.

Il ne restait donc plus qu'un unique recours : apprendre que je la trompais. Ce n'était pas un espoir impossible. Cette douceur, cette retenue qui étaient ma règle avec elle pouvaient s'expliquer autrement que par ma perfection : par mon hypocrisie. Mon infidélité signifiait la ruine entre nous de l'estime, de la confiance, du

bonheur, mais du moins, à ce prix, Malena pouvait me garder sans scrupule. Elle n'avait pas à donner ce qui se donnait déjà. Elle passait la nuit à épier les confidences d'un corps plus bavard que son maître et au terme de l'insomnie, une logique implacable, qui avait éliminé toutes les femmes du monde moins deux, l'amenait à la conviction que je la trompais avec Annie, mon ancienne maîtresse, ou avec Mademoiselle Gaby, la manucure. Tous les couples qu'elle avait voulu former de moi et de cent autres femmes connues ou inconnues s'étaient dérobés, à cause d'un détail qui les dissociait au moment même où ils semblaient consacrés, comme le non répondu soudain au maire par l'un des fiancés..., excepté le couple Annie, et le couple Gaby. Elle se leva, s'habilla. Ce n'était plus un vœu, une hypothèse, c'était une certitude. Tout concordait maintenant à l'en convaincre, et, par exemple, les frères Karamazov. Oui, l'évidence en éclatait : si je m'entêtais à ne pas lui apporter les frères Karamazov, après les avoir annoncés, c'est que je les avais donnés à une autre. Jamais d'habitude je n'étais en retard d'un jour pour apporter le livre promis. Il y avait d'autres preuves, mais elles cédaient toutes devant cette preuve des frères Karamazov. Il y avait la preuve de mes ongles ; ils étaient beaucoup moins brillants depuis quelques semaines, c'est qu'évidemment Gaby ne voulait plus les faire. Elle faisait les ongles du premier venu, des ongles sales, des ongles de doigts spatulés, des ongles en voie de renaissance sur un ancien mal blanc, mais plus ceux de son amant. C'est ce que les manucures appellent l'amour. Il y avait la preuve de ses propres ongles : Mademoiselle Gaby passait sur eux des heures, ne les abandonnait que dans leur perfection, prenait sa joie à orner et torturer une main inutile, une main vide, une main à laquelle elle avait tout pris. Nos ongles apportaient ainsi à Malena autant d'indications qu'à des policiers nos empreintes.

Mais il lui fallait malgré tout une preuve plus haute, plus digne de moi, et, cette preuve, les frères Karamazov la détenaient. Si chez Annie ou chez Gaby, quatre volumes neufs des frères Karamazov s'étalaient en ce moment sur les commodes ou les tables, c'est que j'étais venu, que j'avais trahi, que j'étais un de ces amants pour lesquels on n'a point à se sacrifier, c'est qu'elle me gardait. Elle descendit à la hâte, courut chez mon libraire. Si les frères Karamazov étaient épuisés, tout le système s'écroulait. Mais le libraire la prit pour un courtier en librairie et la rassura... Les Karamazov ? Combien lui en fallait-il d'exemplaires ? Il n'en avait que trois cents en magasin, mais tout ce qu'elle voulait à la réserve. Il n'avait d'épuisé en ce moment que le *Train de huit heures quarante-sept* ; c'était d'ailleurs aussi fâcheux : on ne saurait croire combien les acheteurs qui veulent le *Train de huit heures quarante-sept* sont exclusifs. Impossible de leur passer, comme aux clients habituels, un autre livre, par exemple les *Frères Karamazov*... Si un jeune homme avec lunettes les avait achetés hier ou avant-hier ? Il les avait en effet vendus hier, mais à qui, il ne pouvait le dire au juste. Comme il portait lui-même lunettes, il ne remarquait plus les lunettes sur le visage des autres. A moins cependant que ce ne fussent des femmes. Puisqu'il ne se rappelait pas, le client était donc une femme sans lunettes ou un homme avec lunettes. — Les avait-on fait envoyer ? — Oh ! jamais. Les acheteurs des *Frères Karamazov* diffèrent des acheteurs du *Train de huit heures quarante-sept* en ce qu'ils ne se font jamais envoyer le livre, mais qu'ils l'emportent avec eux. Ils trépignent, pendant qu'on fait le paquet, précaution pourtant bien utile : un fou ne l'avait-il pas réveillé par téléphone à son domicile personnel, l'autre nuit, en le suppliant de lui donner immédiatement le volume trois, qu'il avait égaré dans le métro. Ils donnent l'impression qu'ils vont se préci-

piter sur le livre, le manger. Jamais il n'avait eu le sentiment d'être une espèce de boucher, de charcutier comme en vendant les *Frères Karamazov.* Il en était gêné, humilié ; tandis que pour les autres auteurs, pour l'*Abbé Constantin,* pour *l'Art de la Porcelaine dans le Thibet oriental,* les clients les achètent placidement, comme s'ils en étaient déjà gavés, comme s'ils les achetaient justement parce qu'ils les avaient déjà lus, parce qu'ils n'avaient plus à les lire. On avait avec eux l'impression que les livres sont des satisfecits, des récompenses pour ceux qui ne lisent pas, et non du pain, et non de la viande. Mais pour les *Frères Karamazov,* on dirait qu'ils vont les porter à des affamés, à des malades... Comment ? Un plan de Paris ? En quoi un plan de Paris est-il nécessaire pour lire les *Karamazov,* se demandait-il en voyant sa cliente chercher une rue. C'était pourtant la seule façon qu'eût Malena de les lire. Elle chercha la rue où habitait Annie, une rue toute proche, et, la porte de la maison étant ouverte, elle monta.

Elle monta par un escalier qui lui donna confiance. C'était l'escalier-type pour apporter les *Frères Karamazov* à la femme qu'on aime. Le tapis en était moelleux, les degrés peu élevés, et, sur chaque palier, une fenêtre donnait sur la Seine. On pouvait à volonté les monter d'une traite à l'étage d'Annie, ou au contraire s'arrêter devant chaque fenêtre pour les ouvrir au hasard et lire entre les pages non coupées. L'entrée chez Annie fut aussi pleine de promesses. Malena se dit organisatrice d'une vente de charité, et fut priée d'attendre dans un salon où elle resta seule. Mais là elle fut déçue. Elle s'attendait à trouver du premier coup d'œil sur la table près du divan quatre volumes se chevauchant, seuls dans la pièce ; et elle voyait au contraire un foisonnement de livres épars sur les meubles, assemblés dans des vitrines. On sentait que les *Frères Karamazov*

étaient là, ils ne pouvaient pas ne pas y être, mais on sentait aussi une conjuration de tous les livres pour les dissimuler. Dans les étagères, sur les tables, à mesure que Malena les soulevait, tous jouaient à ne pas être les *Karamazov*, à être les *Rougon-Maquart*, les *Barnabooth*, les *Bubu*. Les héroïnes femmes aussi étaient du complot. Les *Karamazov* se dissimulaient au milieu d'elles comme Achille au milieu des filles grecques. Dès que Malena enlevait la couverture mobile de la librairie sur un livre neuf ou qu'elle ouvrait un livre déjà lu, les *Karamazov* disparaissaient, et *Isabelle*, et *la jeune Fille Violaine*, et *Alissa*, toute une série de sœurs Karamazov venaient cruellement lui dire que je ne la trompais pas. Les *Frères Karamazov* étaient absents de tout papier, de toute reliure, à ce point que Malena se surprenait à chercher derrière les rideaux, dans un placard entr'ouvert, à les chercher, à chercher des êtres vivants. Si bien qu'en passant devant une glace, elle provoqua un reflet dont elle eut peur, un frère Karamazov avait passé. Absents en tant que livres, les voilà qui devenaient présents en tant que personnages. Elle se laissa aller dans un fauteuil, ferma les yeux. Ses oreilles tintaient : c'étaient les frères Karamazov, — combien étaient-ils, cent, mille ? — qui sussuraient, qui clamaient qu'ils n'étaient pas là, que j'étais fidèle, que je n'étais plus à Malena. Elle les voyait s'approcher, pour lui prouver qu'ils n'étaient pas là. Elle manqua crier, car l'un d'eux l'abordait, la touchait... C'était Annie, intriguée par cette visite d'inconnue, et qui s'excusait : elle faisait de la lecture dans sa chambre et n'avait pas entendu entrer. Malena à ce mot de lecture se levait, souriait : l'espoir surgissait à nouveau. — Il y a pourtant bien peu de livres maintenant qui absorbent à ce point, dit-elle en souriant. — C'est vrai ! répondait Annie. — Il n'y a guère que les romans étrangers ? — C'est vrai, disait Annie, les romans anglais. — Ou

russes, reprenait Malena... Je ne vois pas celui qui lit les *Frères Karamazov* suivre les allées et venues de la maison... — J'allais le dire, reprenait Annie. — Ah ! vous les lisez ? — Je lisais quoi ? — Vous lisez les *Frères Karamazov ?* — Non, je lisais Jouhandeau, disait Annie, dont la voix s'altérait soudain, car il lui venait à l'esprit qu'elle lisait là le dernier des livres apportés par moi avant notre rupture. Elle avait hésité jusqu'à ce matin à défaire le paquet, dont le cartonnage était encore par terre, avec son nom écrit de ma main. Après celui-là, elle allait se trouver devant l'incertitude, le vide. Après Jouhandeau, les livres allaient se proposer eux-mêmes, se vendre eux-mêmes !... Que voulait cette jeune femme, montée évidemment sous un prétexte, à rechercher les *Frères Karamazov,* comme si elle devait retrouver entre les pages le testament qui la rendrait milliardaire, ou la preuve que son amant lui était fidèle ! — Vous aimez particulièrement les *Frères Karamazov ?* demandait-elle. — Oh oui ! répondait Malena, angoissée à l'idée qu'elle ne connaissait les frères Karamazov que de vue, et depuis si peu de temps, et qu'Annie allait la questionner sur ces gens qu'elle ne connaissait pas. — Et vous préférez lequel des trois frères ? continuait Annie. — L'aîné, disait Malena. Comment déjà s'appelle-t-il ? — J'ai oublié aussi son nom, disait Annie. Mais il est facile de contrôler. J'ai là un vieil exemplaire qui nous renseignera... Et du fond d'un tiroir, elle retirait un volume en lambeaux, lu et relu cent fois, sur la page de gauche duquel Malena lisait à distance la date lointaine où je l'avais offert. — Vous trouverez vous-même le nom, disait Annie, je vais vous chercher mon offrande à votre œuvre... Mais quand elle revenait, son billet à la main, il n'y avait plus personne dans la pièce. La jolie visiteuse avait disparu. Elle avait disparu seule. Aucun des bibelots ne manquait... Il ne manquait toujours que

moi, que moi à nouveau. Pourquoi chaque visiteur, chaque visiteuse emportait-il d'ici un amant qui n'y était plus depuis l'hiver !..

Quand Malena rentrait chez elle, Amparo lui remettait un paquet que l'on venait d'apporter de ma part. C'était les *Frères Karamazov* et elle s'effondrait dans les bras d'Amparo en sanglotant.

— Il ne me trompe pas, Amparo. Il ne me trompe pas !

— Mais si, mais si, disait Amparo.

On console comme on peut.



Vers cette époque, survint un événement qui aurait dû rehausser Malena à ses propres yeux : elle sauva un enfant.

C'était au cours d'une de ces promenades tant redoutées d'Amparo dans le mauvais Paris. Un enfant courait le long du canal. Un enfant assez bien tenu, mais malingre ; il courait sans aucun doute pour qu'on ne vît pas qu'il était boiteux, ses jambes inégales s'accordant pour courir, beaucoup moins pour marcher. Il allait en commission, sa bouteille de lait vide à la main, et Malena s'amusa, si l'on peut dire, à le suivre. Il devait souffrir de quelque otite, car il ne semblait entendre ni les autos, ni le tramway. A chaque instant, les voitures le rasaient, et la peur ou le déplacement d'air déportaient l'enfant jusqu'au bord du canal, où il n'évitait de tomber que par l'aide d'un passant ou d'un bec de gaz. Malena avait l'impression d'un enfant qui va droit à un accident mortel, d'une lutte engagée entre cette minuscule parcelle vivante, exemple de toute faiblesse, et les camions, et les éléments, et le déchaînement d'une ville. C'était le plein de la bataille. Il avait plu. L'enfant glissait, tombait, trouvait dans sa chute la force d'élever au-dessus de lui la bouteille intacte et de donner, le dos dans

la boue, ce coup d'encensoir à la providence. Malena se demandait quel itinéraire de misère devaient être ses promenades habituelles, car, en deux cents mètres, elle eut à le brosser, à débarbouiller son visage maculé, à lui donner vingt sous à la place des vingt sous qu'il avait lâchés et perdus en tombant. C'était vraiment le minimum de l'escorte nécessaire pour le protéger dans la vie : une jeune femme milliardaire. Il y avait vraiment impossibilité à ce qu'il rapportât chez lui sa bouteille pleine, à moins d'un miracle, et Malena était stupéfaite de penser que le miracle avait dû se produire chaque jour, puisque l'enfant vivait. A la hauteur de la laiterie, il traversa le quai en fonçant droit devant lui, sans souci des voitures, Malena eut même l'impression qu'il fermait les yeux, et en effet, quand il ressortit de la boutique, et qu'il se lança à nouveau sur la chaussée, elle dut bien en convenir : il fermait les yeux. C'était le moyen qu'il avait découvert pour traverser les rues sans courir de danger : les traverser en fermant les yeux. Avec ses cheveux paille, ses jambes divaguantes, ses arrêts brusques devant quelque pêcheur à la ligne ou quelque affiche, il avait l'apparence et la conduite d'un être éphémère, d'une libellule en étoffe grossière. S'il devait finir ce soir, finir son séjour ici-bas ce soir, tout était compréhensible et dans une certaine mesure raisonnable. Sinon, c'était vraiment une expérience bien cruelle de la Providence. La Providence serait prise en défaut à sa première distraction, et Malena souffrait d'avoir à imaginer la vie d'une année de cette faiblesse parmi les hommes. Parmi les chevaux aussi : malgré leur nombre décroissant, l'enfant évita de justesse une ruade de cheval. Parmi les chiens ; l'enfant contournait à distance chaque chien-loup accroupi, et il avait raison ; on voyait que le chien-loup n'attendait qu'une invite pour attaquer cette pauvreté et cette chair sans défense à la fois en tant que chien et en tant que loup. Un dogue,

que le maître retenait par une ficelle attachée au collier, le prit en haine, aboya vers lui. L'enfant s'arrêta pour le regarder, souriant, sans se douter que les ficelles minces sur lesquelles tirent les dogues géants ont une tendance particulière à se rompre. Puis il se remit en marche à reculons : tout était si facile dans la vie avec la marche à reculons. C'était l'équivalent, près des rivières, de la marche les yeux fermés sur les chaussées. Malena s'était précipitée, mais trop tard. Il était déjà dans le canal. Elle plongea, le soutint. Un batelier s'empressait, avec canot et gaffe. Elle lui passa l'enfant et remonta par l'escalier.

Elle était triste. Ce qu'elle éprouvait était la honte. Certes elle avait sauvé l'enfant, mais sauvé de quoi, et d'ailleurs de toute manière il eût été sauvé. Il était tombé entre deux pêcheurs à la ligne et une péniche dont l'équipage était certes plus prêt qu'elle à plonger. Malena avait le sentiment d'être une intruse dans ce quartier, dans ce milieu, jusque dans cette eau immonde. L'incident appartenait à ces pauvres gens, à de pauvres gens, non à elle. Elle les avait frustrés d'un acte d'héroïsme et le batelier d'une médaille. Elle n'était pas qualifiée pour cette boue et cette grandeur. C'était un travail de cinématographie de luxe qu'elle venait d'accomplir, avec cette robe souillée, ce chapeau de feuilles roses couvertes d'immondices, sa robe et son chapeau préférés, et cet imbécile de José qui enlevait, pour le lui passer, son manteau blanc maculé sur lequel s'épanouissaient bientôt de l'intérieur, des fleurs d'immondices. Aucune sainteté ne sortait du bain de boue, au contraire. On le voyait au manteau de José. Sa saleté éclosait d'elle. Le devoir qu'elle aurait dû avoir envers ses vêtements lui paraissait en ce moment d'essence plus haute que le devoir envers les enfants pauvres. La soie, le velours, l'organdi avaient été avilis et reniés par elle devant le peuple, par vanité de

sauvetage. Bref elle avait accompli un acte de lâcheté. Elle n'avait même pas l'amère satisfaction, réservée pourtant à tout sauveteur, de trouver son gilet et son veston dégarnis de la montre et du portefeuille, puisqu'elle avait plongé sans arracher même ses gants. Comme elle s'en repentait ! Elle n'aurait pas eu à les enlever maintenant et à montrer à tous ces gens autour d'elle ses ongles rouges soudain bordés de noir. Ce noyé étendu, autour duquel on s'empresse et qui détourne du sauveteur l'attention de l'assistance, n'était même pas là. Aussitôt posé sur la terre ferme, l'enfant était reparti, aussi vite que le cheval de picador après qu'on l'a recousu, par terreur de cette femme plongeuse qui était cause de tout le mal, et laissant là, comme si c'était l'enjeu de la bataille, la bouteille où le lait et la boue du canal mélangés composaient vraiment le breuvage de circonstance. La femme l'avait gagnée, elle pouvait la prendre. Elle pouvait la boire. Laissant sur le macadam les traces d'une mouche sauvée de l'encre, vers la mort par écrasement, la chute dans l'escalier, à coup plus sûr encore vers la typhoïde, il courait à perdre haleine, poursuivi par le sergent de ville qui voulait savoir son adresse. Il ne croyait pas que ce fût un méfait aussi sévèrement interdit, de tomber dans le canal. Toute la curiosité des gens assemblés se portait donc sur Malena, c'était elle que le petit garçon venait de ramener de l'eau pour leur amusement. Ils avaient vu bien des objets retirés du canal, jamais un semblable, jamais une femme semblable, jamais la naïade du canal Saint-Martin n'avait été pêchée sous cette forme, ou alors elle y avait séjourné plus longtemps, elle était morte. Ce sauvetage devenait un suicide manqué ! — Mon Dieu, pensait Malena, rien à faire ! Quelle gloire, quel brillant ne retomberait pas au contraire sur Gladys, si c'était elle l'héroïne. Encore un pareil acte d'éclat et je suis ternie pour toujours !...

Quelqu'un du moins vola la bouteille. Elle vit une main ridée se glisser entre les jambes du sergent de ville, et la voler... Ce fut son seul allègement.

Le bain d'Amparo la remit. Elle plongea dans cette eau pure, ce fut aussi un sauvetage, elle en retira une Malena calmée, intacte. Mais le sommeil qui suivit fut pénible. De son cauchemar, Gladys surgissait, et la scène du canal se répétait exactement. Il semblait que ce fût elle, et c'était cependant le contraire, car il ne s'agissait plus d'un sauvetage mais du contraire d'un sauvetage. De l'extrémité nord du quai de Valmy, Gladys débouchait sur sa voiture. De l'extrémité sud, l'enfant, les yeux fermés, courait à sa rencontre. Malena espérait encore qu'il n'y aurait pas de collision, car l'auto de Gladys avait la particularité de passer au-dessus des camions au lieu de les contourner, de voler au-dessus des obstacles, quelque marque américaine toute récente, et l'enfant de son côté enjambait les baraques, les voitures à bras, les danois. C'était un grand progrès sur l'après-midi, elle en était presque rassurée. Toute la question était de savoir lequel allait enjamber l'autre. Il devait y avoir une priorité du piéton ou de l'auto pour voler au-dessus de l'obstacle, dans les rencontres de ce genre. Pourvu qu'ils fussent au courant du code ! Mais il se trouva au contraire que l'auto et l'enfant, à mesure qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre, s'alourdissaient, réussissaient avec peine leurs derniers sauts au-dessus de simples ornières, et tous deux étaient redevenus rampants quand ils se rencontrèrent. Et Gladys écrasa l'enfant. Et elle descendit. Et l'auto, quand Gladys fut descendue, s'éleva de vingt centimètres et resta là, immobile dans les airs, pour laisser voir l'enfant écrasé ! Il y avait du sang ; Malnea comprit ce qui avait manqué à la noblesse de son sauvetage : le sang. C'était là la morale de la journée. On n'obtient jamais avec la boue ce qu'on obtient

avec le sang. Gladys prit l'enfant, et elle était sanglante à toutes les places où Malena était seulement souillée de boue. Aussi les agents s'inclinaient devant elle, les femmes du peuple l'acclamaient, lui tendaient des enfants à écraser, et le délire devint général quand, le petit corps installé près de Gladys, l'auto repartit, soudain allégée, volante à nouveau. Telle était la formule : un enfant tué par Gladys égalait — et au-delà — un enfant sauvé par Malena... Il restait maintenant à construire, sur cette vérité ! Le rêve se poursuivait, dans sa justice. Il y avait maintenant une cérémonie à l'Hôtel de Ville pour remettre une médaille de sauvetage à Gladys pour cet enfant qu'elle avait écrasé. Elle montait l'escalier d'honneur, entre les gardes municipaux, l'enfant écrasé à la main, souriant dans son auréole sanglante, tandis que Malena restait dans la foule murmurante, l'enfant qu'elle avait sauvé étendu mort près d'elle.

Elle s'éveillait. C'était l'aube. Les boueux enlevaient les poubelles dont résonnaient les couvercles. Ils enlevaient le chapeau rose, les bas et le linge souillés, à grand accompagnement de cymbales. Puis venait une journée de martyre, car José avait tout dit à Amparo, qui avait téléphoné aux amies. Elles défilèrent auprès du lit jusqu'au soir, comme auprès d'une jeune accouchée... Il n'y avait pas d'enfant... On ne savait même pas le prénom de cet enfant qui n'existait pas...

***

— Regardez-les...

— Qui dois-je regarder ? demandait Amparo.

— Va-t'en.

— Regardez-les, Seigneur, disait Malena quand Amparo eut quitté la chambre. Ne croyez-vous pas qu'il est temps ? Ne croyez-vous pas que leur couple

est maintenant formé ? Il y a sur eux deux, lui en bleu, elle en rouge, cette teinte du couple, qui n'a jamais été sur Jacques et moi habillés de même couleur. Il est un peu plus grand, mais il y a en eux deux cette élasticité du couple, qui met dans les corps les moins assortis, les rétractant et les distendant à la fois, les yeux toujours à hauteur des yeux, la bouche de la bouche, les hanches des hanches. Je me haussais vers lui. Il s'inclinait vers moi. Eux deux se heurtent. Vos archanges prennent à un millimètre près la taille de ceux qu'ils combattent, pour que le combat soit non une lutte, mais un heurt. Quand je les ai laissés seuls et que je les retrouve, je vois qu'ils ont pris cette taille-là. L'heure de mon départ est venu, n'est-ce pas ? Mais pourquoi me retiennent-ils encore ? Pourquoi me réclament-ils toujours entre eux ? Répondez-moi. C'est une question que je pose !

Grand silence.

— Parce que tu es le sucre qui donne un goût à ce qu'il approche, ce doux sel qu'on appelle sucre. Parce que tu es le miel qui assaisonne le dessert, ce doux vinaigre qu'on appelle miel, aurait répondu un dieu persan. Mais celui de Malena n'employait pas la métaphore... Grand silence.

— Je me demande où ils en sont. A leur premier baiser, je pars. Au premier pli suspect dans leur costume, à la première trace sur leurs visages, au premier murmure derrière une porte, je pars. Je les épie, je les scrute, je les touche, je les respire. Tous mes sens ne sont plus qu'une meute à leur poursuite. Mais ils paraissent toujours devant moi avec des faces merveilleusement claires, des vêtements de saints. Quand je l'embrasse le plus légèrement que je peux, quand je l'effleure avec le plus de précaution, il en reste sur Jacques pour tout le jour toute mon empreinte. Mais entre eux ils ont inventé l'amour qui ne froisse pas,

qui ne défarde pas, qui ne marque pas. Où en sont-ils, dites-le-moi, où en sont-ils ?

Grand silence.

— Les voilà... Ce sont eux qui reviennent... J'entends l'auto. Comme ils sont habiles ! Comme ils s'ingénient à ne pas m'inquiéter ! Comme leur horaire d'une descente d'auto est merveilleusement établi... Il descend... Elle descend.. Il a déjà sonné,. pour que je ne croie pas qu'il l'ait retenue et touchée entre l'auto et la porte... Ils entrent la porte aussitôt ouverte. Ils allument dès qu'ils sont arrivés au bouton d'allumage à l'allure d'un pas pressé... S'ils s'embrassent, s'ils s'étreignent, s'ils se caressent, c'est en courant. L'ascenseur part aussi rapidement que pour une course de relais... Et là sur le palier, ils parlent avec des phrases qui ne se touchent pas, ils marchent de pas qui sont séparés. Je vous en supplie. Qu'un signe me vienne d'eux ! Qu'un signe me vienne de vous. Que tout à l'heure derrière la porte éclate un cri, le cri de Gladys ! Oui, je préfère. Que Gladys pousse enfin ce cri qui m'avertira, ou Jacques, ou vous-même !

Grand... immense silence.

Chapitre Neuvième.

Il y eut menace de guerre.

On vit dans les métros les vieilles dames refuser la place que leur offraient de vigoureux jeunes gens, et les obliger à se rasseoir. On vit les femmes avec des visages ternes, la face des hommes éclairée, mais d'une lumière qui ne venait pas d'eux-mêmes. Nos ministres n'osaient se regarder en face... C'est ce qu'on appelle menace de guerre.

Le quatorze Juillet approchait. Il faisait très chaud. On décommanda la revue : elle pouvait provoquer

deux insolations, comme l'année dernière, deux morts. Était-ce pour réserver les tués par le soleil à une autre mort ? Il n'est pas de petites économies quand on doit envisager, pour un proche avenir, la prodigalité... Non, la France pouvait être tranquille ! On n'exposerait pas son armée à deux morts inutiles !... Mais on se demandait si on allait arriver à décommander la guerre.

Il y avait des minutes où l'on voyait les fils de dix-sept ans pousser à vue d'œil. Ils partaient enfants pour la classe et revenaient avec du duvet sur les lèvres. A l'école communale, les fillettes essayaient les masques. Baba revint avec le sien ; l'institutrice avait fait son cours sur la guerre de cent ans devant les fillettes masquées. Plusieurs, qui ne pouvaient supporter cette contrainte, s'entraînaient pendant les récréations à ne pas respirer. Elles arrivaient à se passer de souffle un long moment, pas cent ans évidemment, mais jusqu'à une minute entière. A deux, elles se prenaient mutuellement le nez et la bouche, résistaient, puis se débattaient. On voyait dans la rue des hommes indécis, nerveux. Ils se demandaient vers quelle pente de leur caractère ils allaient enfin se laisser aller, maintenant qu'il n'y avait plus à se contenir : s'ils allaient faire une guerre douce, ou une guerre indifférente, ou une guerre cruelle. Malheur aux chiens qui se prenaient dans les pieds de ceux qui choisissaient la dernière. Il y eut naturellement des couchers de soleil pourpres autour de l'Arc de Triomphe. José expliquait à Baba que c'était tout le sang de la guerre déjà amassé là. Baba constatait en effet que c'était du sang : il n'y avait pas à en douter, elle distinguait le frais et le caillé ; mais elle comprenait mal que du sang non encore versé fut déjà recueilli et rassemblé. — Tu en verras bien d'autres, disait José ! Regarde ces soldats qui passent. La plupart sont déjà morts... Baba essayait de distinguer les morts des vivants et découvrait enfin que les morts

ont un œil plus triste que l'autre. Il pouvait y avoir un œil tout gai, mais l'autre était tout triste. Elle les comptait. C'était les plus nombreux. José lui recommandait aussi de ne pas se mettre au-dessous des avions qui n'ont pas de cocarde tricolore.

Tous les muscles du pays en guerre apparaissaient sous la paix chaque jour amincie. Certaines boutiques semblaient soudain sortir du rang des autres, celles de deuil, celles d'alimentation. Le crêpe et le pain étaient maintenant sur la France en haut relief. Dans les bijouteries l'or scintillait comme une arme. Les alliances au doigt, les dents d'or attiraient soudain votre regard comme les os de la guerre. Les chiens pressentaient le danger, n'étaient pas fiers, sachant que seuls des animaux ils allaient être entraînés moralement dans cette aventure. Il y eut un grand vent d'est. C'eût été dans quelques jours le vent qui eût poussé vers nous les gaz. Puis un grand vent d'ouest. C'eût été le tour des autres. Là-bas, sur les côtes, les eaux territoriales encerclaient de plus en plus durement le territoire. Puis vint une nuit où tout au-dessus de Paris il y eut un remue-ménage dans les airs. On ne sut jamais ce qui s'y était passé. Les avions de Nuremberg, les dirigeables de Londres s'y étaient donné rendez-vous dans une chasse de fantômes. Au réveil le ciel était bleu et sec et insensible... et impartial... Le premier neutre s'était déclaré.

Malena maigrissait, rongée par le remords. Jamais elle ne se pardonnerait d'avoir été quelques heures complice de la guerre, de l'être encore parfois. Car le destin lui apportait son seul recours, ce qui était maintenant le seul moyen de me garder à elle : une confusion du monde, la perte du monde, les fléaux. Il n'y avait plus, pour justifier l'union de deux êtres aussi dissemblables, que le déluge, ou la peste, ou justement la guerre. Il n'y avait plus, pour nous ressouder l'un à

l'autre, que mon départ. Du fait de la guerre, le sacrifice se décommandait de lui-même ; le sacrifice consistait à ne pas donner à Gladys un ami éphémère, que la loi des nombres condamnait à la blessure ou à la mort ; un combattant n'a pas besoin d'égales, mais de servantes. Par un raisonnement où la générosité et l'égoïsme pour une fois étaient frères, elle voyait l'occasion de garder pour elle le désespoir de la séparation, de l'absence, l'angoisse que donnent les gares, les facteurs, les défilés, peut-être le veuvage. En somme elle gardait mon corps, seulement mon corps, puisque dans quelques jours, dès qu'aurait sonné ce tocsin de Notre-Dame qui ne sonne que pour l'incendie de Notre-Dame ou l'incendie de la France toute entière, je ne serais plus qu'un soldat, qu'un corps... N'importe quelle femme a le droit de retirer des bras d'une autre un homme qui n'est qu'un corps. C'est ainsi qu'elle avait cru reculer le sacrifice jusqu'au jour de l'armistice, du retour. Mais il fallait déchanter : la guerre justement n'acceptait pas cette collusion d'intérêts avec Malena. La guerre lui faisait cruellement sentir que les deux causes étaient totalement distinctes, et se dérobait à l'abus que Malena tentait d'en faire. En effet, si dans mes bras, dans mon lit, Malena affectait de parler de la guerre comme si la guerre la concernait autant que moi, dès que nous nous retrouvions dans la rue, elle ne se sentait plus qu'une neutre et jamais notre couple n'avait été davantage un couple faux. J'avais une chair exposée aux balles, aux bombes, aux poisons, et la sienne ne courait aucun risque. J'avais un corps voué au froid, à la faim, à la maladie, et le sien continuait sa vie privilégiée. Au contraire, quand arrivait Gladys, dont les frères préparaient leurs uniformes, leurs décorations du Nicham et leurs revolvers, on sentait que Gladys et moi étions liés par la même insensibilité et la même vulnérabilité. Nous étions liés comme

deux archanges, comme deux lépreux. Si une bombe tombait sur Malena, ce n'était qu'une injustice, qu'une maladresse du sort envers un pauvre être innocent et imbécile. Pour un neutre, dans un pays en guerre, une blessure n'a pas plus de sainteté qu'un accident dans une poudrière qui explose. Il est stupide de se trouver dans des poudrières qui explosent. Mais Gladys au contraire était en ce moment sœur des obus, cousine des mitrailleuses, jumelle de tout cadavre, son corps magnifique n'était plus qu'un carton cible, une blessure sur elle serait une adresse de Dieu. Malena avait espéré que son pays prendrait part au conflit ; déjà de tous les bords de l'Amérique du Sud des aviateurs venaient s'engager chez nous, tout un essaim de grosses abeilles volait par-dessus Andes et Brésil, par-dessus fleurs des neiges éternelles et forêts d'orchidées, vers la vraie fleur, vers la guerre. Elle comptait aussi sur Paris. Elle espérait que cette ville, qu'elle avait si longtemps habitée et aimée, n'allait tout de même pas la reléguer au rang d'étrangère. Mais elle se trompait. La naturalisation qu'elle cherchait dans ses promenades à travers Paris lui était à chaque minute refusée. Paris se dégageait de son affection et de son intimité. Tout ce qui était style, statuaire, architecture déclinait soudain toute parenté avec elle, et Notre-Dame elle-même, et Saint-Eustache, et Saint-Étienne n'étaient plus que des refus ou des dénégations. Elle n'était pas plus comprise dans cette guerre que dans les jugements derniers ou les triomphes du gothique français. Des noms sur des devantures, des noms dont jadis elle riait, Dupont, Durand, Bernard, l'évinçaient soudain moralement de maisons dont elle était la plus fidèle cliente. Les monuments superbes pour étrangers : Tour Eiffel, Sacré-Cœur, préféraient retomber tout entiers dans une laideur française. Toute la flore aussi du pays menacé, toute la faune étaient disjointes des autres flores et faunes. Si

Malena s'évadait de Paris, les chênes et les blés des environs lui semblaient avoir passé un uniforme national de chênes et de blés. Il y avait des chats français, des mouches françaises. Le langage des passants, l'acoustique des rues avait été poussé par la menace de guerre à ce point exact de leur perfection que toute parole, toute pensée, tout pas d'un étranger y avait un accent. Jusqu'au réverbère devant sa porte, quand elle rentrait à minuit, avec son énorme corps noir et son œil flamboyant, affreux comme un brun, qui par je ne sais quelle disposition nouvelle de sa fonte et de son électricité, lui déniait toute participation à l'aventure promise depuis quelques jours aux réverbères parisiens, Alors elle se décida.



Nous avions formé le projet d'aller passer tous trois un dernier week-end à Versailles. A la dernière minute, Malena me prévint par un mot qu'elle était retenue, qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'elle nous rejoindrait le lendemain matin. Elle ajoutait qu'elle avait retenu les chambres. Je partis sans méfiance avec Gladys. A mi-chemin de Versailles il me sembla voir dans un taxi une femme qui lui ressemblait. Mais comme je crus aussi reconnaître dans la voiture suivante Cléo de Mérode à vingt ans et dans une autre l'Impératrice Eugénie, je ne m'entêtai pas à croire que nous venions de croiser Malena.

La nuit tombait, quand Gladys et moi montâmes à nos chambres. Malena les avait retenues l'une à côté de l'autre, ce qui n'avait rien d'étonnant. Mais, une fois entré dans la mienne, je ressentis ce choc qui avertit les détectives, dans les romans policiers, qu'un piège est tendu dans leur appartement. Qui avait posé le piège ? Où était-il ? Avait-il rapport à la guerre, ou

à quelque détail sans importance ? Je me heurtais à une présence indéfinissable, celle sans doute de la personne qui avait placé le piège. Mais rien sous le lit, ni dans les armoires, ni dans la cheminée. Il ne s'agissait pas d'un voleur. Ni d'un piège des éléments non plus, l'hôtel était neuf, surveillé, ni l'écroulement ni l'incendie n'étaient à craindre. J'ouvris la fenêtre : de ce côté-là aussi tout était sûr. Elle était au quatrième. Mais l'impression subsistait si vive que je continuais ma ronde, inspectant tout, me regardant même au passage dans la glace. Rien de suspect sur moi, rien à craindre de moi. A travers la cloison, j'entendais Gladys elle aussi se promener, elle aussi ouvrir la fenêtre. Y avait-il aussi un piège dans sa chambre ? Soudain, comme la vigie repère entre les vagues le périscope, j'aperçus ce que tout maître d'hôtel, toute femme de chambre, tout spécialiste eût remarqué d'abord, ce qui modifiait du tout au tout ma chambre, en faisait le contraire d'une chambre unique, solitaire, la transformait de chambre de fidélité en chambre de tromperie et de stupre. J'aperçus le piège : le verrou de la porte qui me séparait de Gladys avait été tiré !

C'est alors que le premier soupçon du drame m'effleura. Il était hors de doute que c'était Malena qui avait tiré le verrou, il n'était pas besoin de prendre ses empreintes ; et elle l'avait tiré aussi de l'autre côté. Il me suffit de pousser la porte pour m'en assurer. Et il n'y avait pas à dire que ce geste de Malena et ce verrou ouvert ne signifiaient rien. Du fait que la porte s'ouvrait, que Gladys, me voyant l'ouvrir, se borna à me sourire et continua à vider sa valise, il était clair que le plain-pied était établi entre nos chambres, nos sommeils, nos veilles, nos corps. Peu importait que les lits fussent dédoublés, les armoires, les lampes, il n'y avait plus qu'une chambre, qu'un couple. Et pour me prouver que j'avais raison d'attri-

buer le piège à Malena, je vis soudain dans ma mémoire son visage changer. A la place de cette tête que je m'étais obstiné à voir heureuse, pleine, qu'une minute auparavant je considérais comme la tête du bonheur, je vis une face angoissée, des yeux pleins de larmes. On eût dit que je voyais dans ces miroirs d'enchanteurs qui vous montrent la réalité des êtres et leur squelette. Le squelette de Malena, il me fut tout à coup évident que c'était le désespoir, le sacrifice. Comme le père distrait et optimiste d'un enfant malade qui un jour enfin le voit d'yeux dessillés, et alors le voit mieux dans son épuisement que le médecin même, habitué à le voir, je vis Malena avec son front terni, ses lèvres lasses. Je n'eus pas le temps d'en être affligé. C'était au contraire un aliment pour ma joie que la pensée d'avoir dès demain à la rassurer, à combler ses joues et ses tempes creuses avec la seule paraffine qui ne déçoit pas, la joie, et l'attaque de tendresse qui m'envahit fut si vif que je ne pus le supporter seul, que la présence d'une femme me fut soudain nécessaire, et que j'entrai sans frapper chez Gladys. Elle était déjà demi-nue, mais j'étais sûr de ne pas tromper Malena dans un accès d'amour pour elle, et Gladys d'ailleurs ne s'y prêtait pas. Embrassant Gladys, caressant Gladys, ce fut à une démonstration de fidélité pour Malena que je me livrai et je regagnai ma chambre, tout disposé à me croire heureux du bonheur que demain je ramènerais à mon amie.

Mais, une fois étendu dans mon fauteuil, mes journaux du soir à la main, je dus déchanter. La même menace était autour de moi, ou en moi. Bientôt il n'y eut plus à me le cacher, j'étais inquiet. Un rouage en moi se refusait à participer à mon allégresse. Je me levai, le danger se leva avec moi. J'allai à la fenêtre, il y vint. La lune était pleine, les astres au complet, toute la paix du monde assiégeait la petite planète

rétive ; je m'accoudai au balcon : je me laissai aller dans ce révélateur, je me donnai à cette perfection pour voir quelle part de moi me serait désignée vulnérable par elle. Qui pouvait m'indiquer plus sûrement que la confrontation avec une pareille nuit la nature de cette menace, si elle était une appréhension au sujet de la guerre, ou une prévision de ma future mort, de la mort de quelque ami ? Chacune de ses lueurs, de ses voix allait m'atteindre et me sonder. Je les essayai sur moi l'une après l'autre. Des avions passaient en patrouille. J'essayai les avions... En vain... Non. Ce n'était pas de leur côté que j'avais à chercher, ce n'était pas la guerre qui m'alertait ainsi : puisque l'Europe voulait sa perte, tant pis pour l'Europe. Le murmure montant des avions me prouvait au contraire que tout était prêt en moi en ce qui concerne les adieux dans les gares, les bombardements des écoles, le tocsin à la campagne. Rien à craindre du côté de la guerre ; le murmure descendant des avions m'assurait que j'étais muni de mes deux vraies armes de guerre, une dureté extrême, une sensibilité sans bornes, que j'étais un guerrier modèle, que j'allais tuer et aimer mes ennemis comme personne. Alors quoi ? La mort ? Ma mort ? Une bande de chouettes arrivait à point pour me fixer au sujet de ma mort. Elles étaient une douzaine à voleter d'arbre en arbre, s'appelant, se rejoignant. J'étais ému d'assister aux essais d'une nichée de jeunes chouettes ; elles s'égaraient malgré les cris de la mère ; ignorantes des hommes, elles venaient vers l'hôtel, elles détachèrent l'une d'elles, pour se poser sur le balcon voisin du mien, à quelques mètres, pour me contempler. On ne peut dire qu'elle ne me voyait pas, c'était la nuit, soleil des chouettes ; son plumage neuf n'était pas absolument silencieux, mais on peut pardonner cela à une chouette à son premier voyage et elle était le silence, comme toutes les chouettes,

mais avec un bruit d'oiseau. Sagesse à son enfance, symbole à son extrême, elle s'approchait de moi sur sa barre de fonte par une marche latérale, curieuse de ces yeux ovales qui étaient les premiers yeux qu'elle vit et par qui elle fût regardée, et je laissais inspecter par cette tête veloutée tout ce qui était en moi du domaine des ombres... Mais toutes mes ombres étaient parfaites et calmes. Pas un bouton ne manquait ce soir aux guêtres de mes ombres. La perspective de ma mort, de la mort de mes amis n'éveillait en moi aucun souci, aucune angoisse ; et quand la chouette s'envola, — non pour me fuir, mais après avoir voleté autour de ma tête d'un vol qui m'engageait à la suivre (rien de plus simple que voler, elle ne volait que depuis dix minutes, mais elle serait mon professeur de vol), et n'attribuant mon refus qu'à l'absence d'une amitié qu'elle avait osé espérer, et déçue que je ne sois pas cet homme qui une fois dans la vie d'une chouette la prend dans sa main, — je savais que la mort, qu'aucune mort n'avait rien à voir avec mon inquiétude. Ma jeunesse alors, le regret de ma jeunesse ? Je fus rassuré aussitôt à ce sujet. Des cris s'étaient élevés de la grille du parc ; un jeune homme et une jeune fille enfermés par mégarde appelaient le concierge. Prisonniers dans la nature, dans la nuit, dans les châteaux et les bassins, ils voulaient s'évader, et j'entendis leurs rires de joie quand le concierge réveillé, ils retrouvèrent enfin la rue pavée, l'autobus, le gaz, la famille ; je pouvais être rassuré aussi du côté de ma jeunesse : rien de douloureux par là aujourd'hui : qu'elle fût disparue, qu'elle ne dût pas revenir, qu'il n'y eût plus que la jeunesse des autres, tout cela me laissait serein, pacifique : ces jeunes gens ne me retiraient rien en me retirant la jeunesse. Ils me donnaient au contraire ce que ce soir j'estimais davantage, une maturité. C'est ainsi, un long moment, que je contrôlai par la nuit, par

son éclat, par ses éclatements, tout mon être sensible, que je l'appuyai contre chacun de mes organes pour voir lequel était défaillant et appelait à l'aide. Ainsi furent éprouvées sans résultat, avec le coup de feu d'un braconnier, avec l'entrée dans la chambre d'une abeille de nuit, diverses de mes enveloppes sensibles. Et le ciel fut éliminé, avec mon ambition, et le murmure des jets d'eau, avec mes souvenirs. Mon inquiétude ne concernait ni mes désirs ni mon passé ! Tout ce que je pouvais avoir de regrets et de remords étaient en parfait état, bien résolus à rester ce qu'ils étaient ces braves regrets et ces braves remords dont toute vie personnelle a besoin comme de sa chicorée. Si bien que peu à peu, je dus bien reconnaître, tous les autres bruits essayés en vain, tous les autres éliminés, le seul bruit qui n'agît pas à vide sur moi, le seul auquel je ne pouvais opposer un équivalent vigoureux, qui me trouvait sans réaction et sans réponse. C'était, il n'y avait plus à en douter, le chant qui montait de la pelouse au-dessous de moi, le chant d'un crapaud. D'un fossé voisin, montait aussi un coassement de grenouille, mais ce n'était qu'une tentative pour me dérouter. C'était bien du chant de crapaud, de cette voyelle entre toutes les voyelles prononcées par des êtres, que me venait cette angoisse et en même temps cette douceur. Il heurtait la nuit comme le doigt heurte la vitre, pour appeler l'humain, pour faire vibrer le verre. Inlassablement, sans hâte, il m'attaquait, d'un rythme doucement obstiné, qui n'était plus déjà que le rythme de mon inquiétude. Je fis la contre-preuve ; je me bouchai les oreilles à la seconde où il devait revenir : plus rien n'était alors atteint en moi, une pulsation manquait au rythme de mon inquiétude. J'avais trouvé. Je tenais là le signe que me faisait la nuit. Il suffisait maintenant de le traduire. Si je découvrais à quoi correspondait ce cri doux et tendre,

et pourquoi la nature ce soir me saluait d'un O plus pur et plus net encore que celui par lequel les habitués de Chantilly accueillaient le bel O'Connor, j'avais la solution. Gladys ? Il ne s'agissait pas de Gladys. J'essayai Gladys sur le chant du crapaud, mais la pensée que j'avais de Gladys, au moment où le crapaud chantait, ne s'adoucissait pas, ne s'envenimait pas. Il ne s'agissait pas non plus de quelque rareté dans l'ordre des sentiments, je sentais que le nom dont j'avais la traduction harmonieuse et lancinante, était connu, familier. D'une femme, sans aucun doute. D'une femme qui courait quelque danger. Il y avait même à se hâter, à courir. Le cri résonnait avec l'entêtement de l'avertisseur, pendant qu'on tue et qu'on pille, avec la différence que cet avertisseur-là avait la tendresse des crapauds, de ce crapaud, des milliards de crapauds épars dans l'univers. Car ce n'était plus seulement un crapaud solitaire qui m'appelait. Déjà, dans la campagne, sous leur pierre sèche, soucieux de m'alerter avant de se rendre à la mare la plus proche et de prendre à leurs femelles tous les futurs petits crapauds dont ils allaient gonfler leur bouche et leur cuirasse, d'autres crapauds m'appelaient. Tout le chant des crapauds sur la terre entière était pour moi. Alors, devant tant d'insistance, je leur soumis ce que je m'étais défendu de soumettre à aucune autre voix du crépuscule ; à défaut de tristesse que je ne pouvais vraiment trouver en moi, je leur soumis mon bonheur, ce que je m'obstinais à croire mon bien inaliénable et ma sécurité, je leur soumis Malena.

J'avais trouvé ! Soudain tout me fut clair. De cette santé et de ce bonheur que je soumis au chant du crapaud, il ne me resta plus, dès qu'il eut chanté, qu'un pauvre corps secoué de sanglots. Tout en Malena était atteint par chacune des voyelles veloutées comme par une balle. Son front était atteint et devenait exsangue.

Ses mains étaient atteintes, et s'affaissaient. Ses yeux l'étaient, le tir faisait mouche sur ses yeux, et ils devenaient aveugles. Il n'allait bientôt plus rien rester d'elle sous ce viseur implacable ; j'en étais arrivé à souhaiter que le crapaud se tût ; je toussai, je m'agitai sur le balcon, je lâchai un journal qui dût tomber non loin de lui, mais il continuait, impassible. J'ai vu, depuis, ce crapaud. Un soir, quelques semaines plus tard, au même hôtel, je suis descendu dans le jardin, et, avec ma lampe électrique, je l'ai découvert presque au-dessous de ma fenêtre, entre deux géraniums. La tige d'une des fleurs se balançait devant sa bouche et la barrait mais peu lui importait, il chantait encore. Comme un signal qui continue à résonner une fois qu'on l'a déclanché, il continuait, et tous les crapauds de la prairie et du parc avec lui, et tous ceux des Réservoirs, et tous ceux des Trianons, à appeler à l'aide pour Malena. Peu me servait de lui dire que Malena était depuis longtemps sauvée ou perdue, rien n'agissait plus sur lui et sur ses frères, rien n'agira plus jamais. Jusqu'à la fin du monde, jusqu'à celle des crapauds, beaucoup plus lointaine, le signal déclanché pour Malena continuera à sonner dans la nuit. Dans le bonheur ou le malheur, en Engadine, au Transvaal, leur bouche barrée par la fleur des neiges ou le jasmin, leurs doigts bien écartés et soudés par leurs ventouses au gré ou au sable diamantifère je les entendrai m'appeler, négligeant pour me prévenir malgré leur faim la jeune limace qui passe à leur portée dans le clair de lune, et ils ne comprendraient pas si je descendais du chariot ou du sleeping pour aller doucement de mes mains bâillonner leurs lèvres molles. Mais ce soir-là, je ne pensais même pas à ce remède. Il n'y avait pas à hésiter. On sentait un malheur proche, un dénouement proche. Il y avait en effet une énigme inconcevable dans la façon dont Malena était venue, avait ouvert le verrou, avait laissé

dans ma chambre et non dans celle de Gladys une gerbe de ces roses qu'on dépose dans les cabines de ceux qu'un paquebot emporte de notre hémisphère. Je téléphonai chez Malena.

— Oh ! Monsieur Jacques, quelle chance ! Depuis un quart d'heure je vous appelle partout.

C'était Amparo.

— Vous êtes seule, Amparo ?

— Toute seule.

C'était une façon de parler. Un combat se livrait près d'elle. Baba, pour être à la hauteur de l'appareil, grimpait à sa mère ou la forçait de s'accroupir. Bientôt j'entendis deux souffles haleter sur le parleur.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il se passe je ne sais quoi pour Madame.

— Si vous l'aimez, venez vite, criait Baba.

— Laisse-nous tranquille, disait Amparo à sa fille.

— Il se passe qu'il faut savoir si vous l'aimez ! criait Baba.

— Voyons, Amparo, où est Madame ?

— Elle vient de sortir.

— Seule ?

— Je ne sais pas.

— Tu le sais parfaitement, criait l'enfant, elle est partie avec M. Carlos Pio. Laissez Madame Gladys, venez vite.

— Amparo, je vous en prie, racontez-moi tout.

— Madame pleurait, et voulait absolument sortir avec M. Carlos Pio.

— Il l'embrassait ! criait Baba.

— M. Carlos Pio voulait l'emmener chez lui. Elle refusait. Elle disait qu'elle connaissait un autre endroit, qu'elle irait là, ou nulle part.

— C'est du côté de la rue Saint-Honoré, criait Baba. Je les ai suivis sans qu'ils me voient dans l'escalier. Je les ai entendus dire au chauffeur de suivre cette rue.

— C'est José qui la conduit ?

— Non, monsieur Jacques, disait une troisième voix, je suis là aussi au téléphone.

Car toute la famille était devant le téléphone, assemblée au complet selon son habitude autour de tout ce qui était Malena ou de ce qui la représentait. J'ai su depuis que tous trois avaient lutté jusqu'au bout. José avait déclaré sa voiture inutilisable. Amparo avait découvert sur le manteau de sa maîtresse des taches et des coutures lâchées. Baba avait combattu directement, se mettant devant la porte et pleurant. Son désespoir avait arrêté Carlos Pio, mais Malena l'avait jetée à terre. L'enfant avait pu ramper jusqu'au seuil, où Carlos Pio l'avait enjambée avec précaution, Malena avec rage. Elle avait égratigné l'un des deux. Elle rechercherait plus tard lequel, pour donner la forme qu'il convenait à son remords ou à sa vengeance. Pour le moment, elle se donnait à sa première révolte contre la vie ; elle la haïssait, elle en voyait la fausseté. Aucune de ses imaginations ne venait à son secours dans ce malheur dont elle ne comprenait rien, mais dont elle ressentait tout. Avec quel mépris elle recevrait, ce soir, au moment de la revue, dans son lit, éléphant, tigres et cobras, qui l'avaient ainsi trahie ! Ils avaient beau être de l'air et du vent, ils n'étaient pas meilleurs que ceux de chair et de venin. Tout le malheur est là. Il n'y a que de vrais éléphants, de vrais colibris. Tout en ce monde est viande ou plume.

— Je crois que vous avez le temps encore, monsieur Jacques, reprenait-elle. Partez vite. Laissez-nous. Nous nous tirerons d'affaire tout seuls. Dans une demi-heure il sera trop tard. M. Carlos Pio aime discuter, mais il ne discutera pas une demi-heure.

A distance, entre les bégaiements et les souffles de ses parents, la voix de Baba dans sa netteté, avait l'air d'un ordre venu de beaucoup plus haut, avait l'air

d'une voix... Dans son infaillibilité aussi : l'enfant qui ne savait rien, qui ne soupçonnait rien, qui parlait au hasard, disait ce qu'eût dit seulement quelqu'un qui eût tout su de nous et de la vie. La conscience universelle seule, avec Baba, eût pu me dire ces paroles dont chacune était une alerte et un renseignement, mais la conscience universelle savait l'histoire du verrou, et celle de Gladys, et se rendait un compte exact du centième de seconde qu'il faut à une femme désespérée pour saccager sa vie, et de l'autre centième qu'il faut à un homme pour l'y aider.

Je partis aussitôt. Dans les bois des Fausses-Reposes, dans ceux de Saint-Cloud, à travers le bruit du moteur, parfois un cri de flûte me parvenait encore. J'allais droit vers le point du monde où je pensais trouver Malena et Carlos Pio. Si ce n'était pas là, il n'y avait plus de logique dans la passion, le désespoir, le sacrifice, et l'art du roman policier n'existait plus. Peut-être aurais-je encore augmenté ma vitesse, si j'avais su que la pauvre Baba avait fait le vœu de garder la bouche grande ouverte jusqu'au retour de Madame, et qu'elle attendait ainsi béante dans son lit, tendant plus hargneusement et douloureusement les mâchoires à mesure que ses yeux se fermaient. Vers dix heures, Amparo vint éteindre. L'enfant dormait toujours avec ce gouffre dans son visage. Amparo y mit doucement une pastille.

— Moi, dit Carlos Pio, qui commençait généralement ses phrases par moi, et qui trouvait, enfant, le moyen de commencer ainsi ses prières, moi j'aimerais mieux attendre demain.

— Ce sera aujourd'hui, dit Malena.

— Demain, continua Carlos Pio, ou la guerre sera conjurée, ou elle sera déclarée. Si elle est conjurée, je t'emmène à Compiègne. Si elle est déclarée, à Fontaine-

bleau. J'ai l'idée de t'aimer au centre d'une grande forêt. Pour cela il faut un hôtel sérieux.

— Ce sera à Paris, dit Malena.

— Après un tel bonheur, je ne veux pas te quitter au moins deux jours de suite. Or ce soir je devrais partir à minuit, puisque je suis de service à l'Ambassade, et qui me dit quand je pourrai te rejoindre. Plus notre ambassadeur est ému, plus il entasse dans ses télégrammes les citations latines. Celui qu'il rédige depuis six heures va être le diable à chiffrer. Le premier paragraphe commençait par *Morituri te salutant* et finissait par *alea jacta est.*

— Tu me quitteras et tu ne me rejoindras pas.

— Tu sais que je t'adore, Malena. Depuis cinq ans, j'attends ce jour. Mon cadeau de noces est prêt. Tous les bijoux qui te plaisaient depuis cinq ans dans les devantures et chez des marchands, et que tu ne retrouvais jamais le lendemain, à croire que tu avais une ennemie au courant de toutes tes pensées acharnée à te les prendre, ton diamant jonquille, ta perle bleue, ton rubis géant, j'en ai fait la rafle, je les ai. Mais toi es-tu sûre de m'aimer ? J'ai l'impression que tu agis par coup de tête. Tu es du genre fidèle, mais ce sont les femmes fidèles qui ont le plus de coups de tête. Ma première femme Pilar, qui était si fidèle, en a eu vingt.

— Je ne suis pas du genre fidèle. Ce sera ce soir. Que fais-tu là, Amparo ?

— Un point à ta fourrure.

— File.

Mais le tutoiement d'Amparo laissait prévoir qu'elle se sentait au cœur d'un tragique épisode et qu'on ne l'écarterait pas facilement. Elle s'approchait, agressive.

— Madame a bien mauvaise mine.

— De quoi te mêles-tu ? disait Carlos Pio. Elle est plus jolie que jamais.

— Par rapport à ce qu'elle était ce matin, elle est

laide. M. Carlos Pio aussi doit être malade. C'est cette guerre. Il n'est même pas rasé.

— Comment, pas rasé ! s'exclamait Carlos Pio, dont le seul tourment dans la vie était sur ses joues ce glacis bleu qui se reformait sous le rasoir même.

— Va-t'en, Amparo !

— Je suis parfaitement rasé, disait Carlos Pio, quand Amparo était sortie.... Touche.

Alors Malena touchait la joue de son nouvel amour. Carlos Pio tendait vers elle sa tête comme les vierges tendent leur joue pour le baiser, ou les chats leur tête pour la caresse, et elle passait sa main sur une peau, mate aux tempes, mais si rugueuse au menton qu'elle croyait frotter sur du papier de verre. Ce n'était pas désagréable, mais Amparo avait raison. Ce n'était pas ce qu'on appelle rasé !... Hélas, ras ou non ras, c'était trop tard !

— C'est doux, n'est-ce pas ? disait Carlos Pio en tournant en rond la tête sous les doigts de Malena... Malena avait l'impression de les passer sur une meule.

— Que cherches-tu, José ?

Car c'était maintenant l'assaut de José, manœuvré par Amparo. Assaillant peu redoutable, sa convalescence le laissait pâle, bégayant, mais Amparo comptait sur cet aspect même pour émouvoir Madame.

— Je voulais dire à Madame que la voiture ne va pas.

— Et alors ?

— Alors Madame ne pourra pas sortir, expliquait José, qui croyait déjà la victoire gagnée.

— Il y a des taxis, répondait Malena. Laisse-nous.

José savait qu'il y avait les taxis. Il en savait même le nombre depuis la dernière grève. Il y en avait dix-huit mille trois cent cinquante. Ressentant à fond son impuissance à immobiliser les dix-huit mille trois cent cinquante taxis, il repartait vaincu vers la cuisine.

— Tu ne m'as pas répondu, reprenait Carlos Pio.

N'est-ce pas que sans être doux, doux, c'est relativement doux, c'est très doux ? Retouche encore...

— C'est plutôt doux.

Elle retouchait, machinalement. C'était déjà plus dur que tout à l'heure. Neuf heures sonnaient. Là-bas, à Versailles, Jacques et Gladys parlaient à travers la porte, la porte peut-être déjà ouverte... Mon Dieu, que ce verrou avait été dur à tirer !... Il devait être rouillé. Il n'y a donc plus d'amants dans les hôtels ! Neuf heures. Elle n'avait plus à hésiter. Que l'un des deux rendez-vous si cruellement arrangé ne réussît pas, et tout était perdu. Ce serait aussi triste que lorsqu'un des deux suicidés par amour s'est raté et survit. Elle ne se raterait pas. La mort par Carlos Pio allait être pénible, mais on ne meurt qu'une fois. Pauvre Carlos Pio ! Au fond, maintenant qu'elle rentrait dans le domaine auquel Jacques l'avait arrachée, Carlos Pio faisait figure d'homme très présentable. Il n'était pas trop affreux, avec son magnifique visage. Tel qu'il était, dans ses vêtements calculés au millimètre, son naturel compassé, son bavardage, il allait lui rendre sa liberté de femme simple, naïve et stupide. Il avait l'air de ce qu'il était, d'un épouvantail qui effraierait autour de Malena tous les soucis, tous les scrupules. On ne voyait pas une angoisse venant picorer dans un rayon de vingt mètres autour de lui. Déjà la guerre, déjà l'amour s'envolaient. Ce n'était pas lui qui apprendrait à Malena que les pauvres sont pauvres, les criminels innocents, qui la mettrait en état d'infériorité vis-à-vis des enfants, des arbres, des filles. Il allait lui rendre dans un instant, au prix de la pire humiliation et de la pire déchéance, tout son orgueil et sa primauté sur les hommes. Comme la vie avec lui allait être facile ! Quand il serait là, il serait simplement là, et non pas, comme Jacques, doublé d'une absence douloureuse. Quand il serait absent, il serait absent, et non pas, comme

Jacques, remplacé par une image de Jacques plus tyrannique que Jacques même et qui abusait même sur le corps de Malena de toutes les procurations. Avec lui, il y aurait enfin d'autre égalité que ce court moment où tous les êtres sont égaux, l'esclave à la reine, la lionne à la fourmi, et où elle se précipitait maintenant chaque jour avec un acharnement dont Jacques était ému et dont elle avait honte, cette égalité d'agonie... Il était vraiment l'être qu'il fallait pour équilibrer Malena sur la balance : exactement rien... Neuf heures et quart... Elle se pencha vers Carlos, vers le seul point de ce bellâtre qui inspirât un peu de pitié, vers cette joue bleue où la barbe était déjà un regain vigoureux, et l'embrassa. Un dernier espoir la poussait aussi à ce geste, celui de découvrir que le dégoût était plus fort que la raison. Elle entrevit une autre solution à la crise : Jacques brouillé avec Gladys revenait vers elle qui l'aurait attendu fidèlement. La saveur de Carlos Pio allait peut-être la rebuter, la rejeter de lui... Le premier baiser allait peut-être lui révéler qu'il était trop fade ou trop salé pour elle, lui soulever le cœur. Mais elle avait mal compté avec le naufrage des cœurs, avec ce chavirement qui change soudain en nécessité pour la femme l'homme voilà une seconde inaccepté par elle. Dès que les deux têtes se furent heurtées, Carlos Pio devint une espèce de dieu, doué d'une force surhumaine, vous prenant dans ses bras avec la sûreté d'un fauteuil de dentiste, une vierge de Nuremberg ne laissant aucune part de vous, fût-ce le bout du pied ou l'avant-bras, hors d'une étreinte si amoureusement déchaînée que l'amour au fond n'était pas indispensable, que l'amour venait comme une reconnaissance à cet inconnu d'intelligence et de proie surgi par miracle de l'ami le plus stupide.

On toussait derrière eux.

— Que fais-tu là, Baba !

— Rien, Madame.

— C'est intolérable. Qu'avez-vous à me persécuter tous trois ? Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est pour ma fable. Maman m'a dit que vous me donnerez l'intonation pour le Singe et le Dauphin.

On vit un La Fontaine sauter au plafond.

— Tu l'auras voulu, folle !

C'est dans ce moment, que Baba, jetée à terre, fut enjambée par le couple et put de ses ongles inscrire dans la cheville de Carlos Pio une entaille dont le sang ne fut arrêté que beaucoup plus tard, la crise terminée, avec de l'Antirasoir.

— Madame est une menteuse, cria-t-elle après eux dans l'escalier, une menteuse ! Je ne l'ai pas voulu ! Je ne l'ai pas voulu !

La porte claqua à son nez. Elle remonta, lentement, lentement. Elle avait oublié dans son accès de rage qu'elle ne savait pas ce qu'elle n'avait pas voulu.

Mais elle savait encore d'autres injures. Elle les les hurlait :

« Madame est un assassin ! Madame est un courtier marron ! »

Madame cependant se laisser aller sur le coussin du taxi, assassinée.

(A suivre) JEAN GIRAUDOUX

Les penseurs se sauvent comme des rats ; le système parlementaire n'a presque point de défenseurs, cela fait voir que la réflexion politique est encore perdue dans l'abstrait. Dans toute œuvre réelle, il s'agit toujours de réparer, non de remplacer. Et surtout quand il est question des constitutions politiques, celle qui s'est le mieux pliée aux circonstances, on dirait presque au climat, celle qui résulte plutôt d'action que de pensée, est aussi celle qu'il faut d'abord conserver, comme les Anglais savent le faire. Et je n'entends pas par là que nous devions imiter les Anglais, si ce n'est en leur prudence comme en leur fidélité à eux-mêmes. Au reste, hors du système parlementaire, c'est-à-dire hors des libres débats et du libre contrôle, il n'y a rien que le très ancien système du despotisme, avec son cortège de favoris, de maîtresses, de prétoriens, de financiers. C'est alors que la presse nous trompera par ordre. C'est alors que les pouvoirs réels, argent, police, armée, religion conduiront leurs intrigues sous la surveillance illusoire d'un dictateur absolument séparé de toute parole libre. S'il n'est pas trompé alors, s'il ne gouverne pas pour un petit nombre de privilégiés, c'est qu'il est un homme rare, ou plus qu'un homme. La politique sage est celle qui prévoit des hommes moyens dont la sagesse a besoin de secours.

Qu'avons-nous de bon ? Certainement le scrutin uninominal, qui travaille contre les partis. Quel était le danger ? Certainement la représentation proportionnelle, qui réduisait la politique à des luttes de partis, et multipliait dangereusement l'espèce des politiciens de métier. Quel est maintenant le danger ? On le voit à plein. C'est une élite,

ou plutôt qui se prétend telle, et qui a horreur de l'égalité ; qui tient à ses privilèges, et veut le secret pour ses fructueuses entreprises et pour ses revenus. Cette élite, qui rassemble l'Académie, l'Armée, l'Église, la Banque, et les marchands de plaisir, a son siège et son fort dans Paris. C'est de là qu'elle s'épuise en railleries, en calomnies, en menaces contre les députés qui osent se prendre au sérieux. Beaucoup de députés trahissent une fois par jour ; il ne faut pas s'en étonner, mais plutôt considérer l'étourdissante puissance de ces crieurs publics qui répètent sans se lasser la même chose, à savoir que les parlementaires sont corrompus ou bien ridicules. Il faut dire que la province, bien loin de croire et de répéter, prend le temps d'examiner un cas après l'autre. Et certes les scandales ne finiront pas, dans un régime qui a la prétention de ne rien cacher ; aussi faudra-t-il se fier aux élus, que chaque région choisit et dont elle répond ; et nous ne cesserons pas de voir des Commissions d'enquête rabattre un peu les superbes. Où est le mal ? Ou bien imagine-t-on un système politique qui effacera d'un trait les faiblesses humaines ? J'invite ici les purs à prendre seulement conseil d'eux-mêmes. La crédulité, l'appât du gain, la vanité, la violence, n'ont que trop de puissance en chacun. Pourquoi espérez-vous que la société sera plus parfaite que l'homme ? J'espère seulement, pour ma part, que la coalition des hommes qui essaient de se gouverner, tienne à peu près en respect, et non sans peine, les hommes qui ne veulent pas recevoir de loi, et qui, par ruse ou par force, mènent leur vie de dangereux animaux.

La question ainsi posée, on voit bien que la solution sera lente et patiente, par petits moyens et non par grands moyens, par longs jugements et non par subites explosions. Ceux des conjurés qui cherchent réellement l'honneur et la justice sont suppliés de ne pas nous jeter avec eux dans ce qu'ils redoutent et que nous redoutons. Cela dit, repassons nos axiomes de politique et de morale. Sachons bien que les poltrons se mêlent aux patriotes et crient très fort, et que les voleurs fonderont une Ligue des honnêtes gens. Ce qui ne va pas sans sincérité ; car le poltron tient beaucoup à être défendu, et donc il excite les courageux ; et je dirai

même que le voleur a grand besoin des honnêtes gens, et qu'il doit même payer pour qu'on enseigne l'honnêteté dans les écoles. Car le voleur a besoin de confiance ; la confiance est son pain quotidien ; aussi il hait et poursuit les autres voleurs, qui troublent l'opinion. Et finalement, comme le poltron voudrait bien être le seul poltron au monde, afin d'être bien gardé, ainsi le voleur voudrait bien être le seul voleur au monde. En somme, le vice prêche la vertu ; au lieu que les gens passablement honnêtes rougiraient de se donner en modèles. Il faut prévoir ces effets-là, et ne pas trop s'en ébahir. La politique est un jeu de finesse et de précaution, auquel tout citoyen doit être initié.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Activisme et Passivisme.

Les *Propos de Politique* d'Alain déçoivent ceux qui espéraient une suite aux *Eléments d'une Doctrine radicale.* Sans doute n'est-ce pas la faute de l'auteur, mais bien la faute de la doctrine. Le jus doctrinal ne sort plus qu'avarement de l'orange radicale, si fort qu'on la presse. On sait ce que c'est que le parti radical. Mais qu'est devenu aujourd'hui l'esprit radical, le spirituel radical ? En cherchant bien dans les *Propos de Politique* j'en trouve encore quelques gouttes, et je leur vois un aspect singulier. Je remarque, à la lumière des propos 64 et 81, corroborés par d'autres propos, que l'esprit radical se définirait volontiers pour Alain comme une opposition et un refus devant les ***activismes,*** et que le radicalisme, ou, en tant qu'il coïncide avec lui, l'esprit républicain, se définirait presque comme un ***passivisme.*** Arrêtons-nous à ces mots.

Il y a, en Europe, non seulement des activismes, mais un problème général de l'activisme. Comme le mot n'est pas employé ordinairement dans ce sens général, nous sommes tenus de le définir à son tour.

Il a été mis dans la circulation pendant la guerre, où, en Belgique occupée, il a servi à désigner un parti d'autonomistes flamands, soutenus par les Allemands. On peut cependant remonter plus haut. Dans activiste il y a action. Le terme d'*Action,* précisé par une épithète, a désigné en France, à la fin du XIXe siècle, des groupes qui se proposaient d'agir dans un sens défini. Son premier emploi, son introduction dans la langue avec cette signification, est peut-être dû à Paul Desjardins, qui fonda en 1893 l'*Union pour l'Action Morale,* dont les cadres n'étaient pas politiques. Mais à cette Action, qui agissait

peu, le nom d'*Union pour la Vérité*, qu'elle prit dans la suite, convenait certainement mieux. L'Affaire Dreyfus y détermina naturellement une scission. La majorité ayant pris le parti de la révision, les antidreyfusards sortirent de l'Action Morale en faisant claquer les portes. Comme les trois quarts des membres étaient universitaires, cela fit un événement dans la république de la chaire. Un des professeurs dissidents, Henri Vaugeois, fut l'un des initiateurs de la Ligue de la Patrie Française, au sein de laquelle se produisirent d'autres dissidences. C'est alors que, convertis par Charles Maurras le génie tenace du royalisme, Vaugeois et quelques-uns de ses amis fondèrent l'Action Française, dont le nom est dû à Vaugeois, et a été certainement pensé par Vaugeois comme symétrique et contraire à celui de l'*Action Morale* qu'il venait de quitter. C'est les yeux tournés vers Desjardins qu'il aimait à dire : « Nous ne sommes pas des gens moraux ! » En d'autres termes, nous ne nous réunissons pas pour des fins morales ou religieuses, qui sont affaires privées, mais pour des fins françaises, qui sont affaires publiques. Le passage de l'Action morale à l'Action française correspondit donc à une évolution intérieure de Vaugeois, et une grande doctrine, toujours vivante, est sortie de là. L'Action Française, ou du moins son nom, c'est un des nombreux enfants que Desjardins a tenus sur ses bras.

Le vocabulaire parut d'ailleurs de bon usage, puisque, dans l'agitation qui suivit l'affaire Dreyfus, Jacques Piou fonda l'*Action Libérale Populaire*, destinée à refaire à droite, par des moyens légaux, des cadres de notables. Une bonne épithète eût mieux valu pour elle que deux médiocres. D'abord une Action Libérale est un fer en bois : le libéralisme, excellente formule parlementaire, lié en politique à l'exercice et à la respiration même du parlementarisme, n'a rien à voir avec une formule d'action, un plan d'action ; on est libéral passivement, non activement. Ensuite *Populaire* (cf. Populiste) ne signifiait pas qu'on était du peuple, mais qu'on allait au peuple, qu'on était disposé à rendre service au peuple, à exercer un patronat. Encore une mauvaise formule d'action ! Ce sont là des choses qu'il faut faire sans

les dire, qui, électoralement, vont beaucoup mieux en ne les disant pas. Le bloc enfariné ne suggéra à l'électeur « populaire » rien qui vaille. L'esprit Piou, qui n'était même pas une bonne formule électorale (les anciens Pious ont dû prendre le nom de « républicains de gauche ». Outre !) paraîtra donc surtout le contraire d'un esprit d'Action.

Une *Action* peut être définie par ces caractères : 1º des idées nettes, un Credo hors de toute discussion, et des objectifs précis ; 2º un groupe minoritaire, qui peut avoir tenu d'abord dans quelques personnes, ou dans la doctrine d'un seul homme, et qui s'est acquis des adhérents par une propagande personnelle ; 3º une rupture avec les anciens partis, un *Non* initial à quelque chose, à un ordre périmé, une manière de commencement absolu, avec lequel sympathisera d'abord ce commencement absolu que fabrique spontanément la durée humaine, et qui est fait de la génération nouvelle : un activisme est créé, puis recruté dans une jeunesse ; 4º la primauté de l'acte, Action, soit acte, s'opposant absolument à Parlement, soit à parole : une Action ne va pas sans une doctrine du coup de force initial, et, si l'acte réussit, elle entendra conserver au maximum, dans la suite, la force du coup initial, elle impliquera un gouvernement fort. C'est pourquoi *Action libérale* était un fer en bois. L'*Action Morale,* dont le titre devait avoir les suites que nous avons dites, n'était, bien entendu, pas davantage une Action au sens actuel, et en effet les trois Actions qui ont réussi en Allemagne, en Italie, en Russie, pourraient reprendre le mot de Vaugeois : « Nous ne sommes pas des gens moraux. » Mais on remarquera qu'à l'époque même où Desjardins fondait l'Action Morale, les anarchistes avaient une théorie dite de l'action directe. Le terme d'action directe est passé ensuite dans la langue du syndicalisme révolutionnaire, et même du syndicalisme tout court, avec un sens nouveau, qui consistait à opposer l'action populaire, ouvrière ou révolutionnaire, immédiate, à l'action socialiste parlementaire, toujours médiate. Cet activisme d'extrême-gauche descend plus ou moins de Blanqui. Il a été formulé dans un livre qui fut célèbre, que j'essayais l'autre jour de relire, et qui m'a paru cette

fois bien décevant : les *Réflexions sur la Violence* de Sorel. En tout cas il n'a pas donné naissance à un parti original et influent, à une Action.

L'Action Française, grâce à la direction spirituelle de Maurras, et à l'énergie étonnante qui lui permet de tenir le coup (sinon de le faire) depuis un tiers de siècle, est en France la seule formation activiste, au sens complet du mot. Les autres formations de droite ne cherchent pas comme elle à renverser le gouvernement parlementaire par la force, mais à l'améliorer en s'introduisant légalement dans la place. Tout au moins cela est vrai du passé : nous sommes aujourd'hui à un tournant, et un activisme spontané de droite peut retrouver incessamment à Paris les positions qu'il occupa pendant quatre heures il y a quarante-cinq ans, le 27 janvier 1889, de huit heures du soir à minuit. M. de Monzie nous annonçait l'autre jour que nous entrions dans la période des Ligues. C'est fort possible. Les Ligues sont les instruments naturels de l'activisme. « Nous avons les Cadres », disait Briand au Président de la Ligue des Patriotes, qui était Barrès. Aujourd'hui les amis politiques de Barrès ont les Ligues. La trêve Doumergue nous évite — pour combien de temps ? — le combat des Cadres et des Ligues, soit du parlementarisme et de l'activisme. Elle nous empêche un temps de nous battre sur le problème. Elle n'empêche pas que le problème soit posé. Aujourd'hui le radical est l'homme des Cadres, le réactionnaire est l'homme des Ligues. Le réactionnaire, soit l'actionnaire, l'activiste. C'est un signe des temps qu'une revue puisse aujourd'hui s'appeler fièrement *Réaction*. Encore un peu, et nous verrons peut-être, dans l'*Exégèse des Lieux Communs*, un : « Je suis plus réactionnaire que vous ! » remplacer le : « Je suis plus socialiste que vous ! » en circulation depuis un quart et demi de siècle.

Quoi qu'il en soit, le militant radical contre le réactionnaire des Ligues, c'est aujourd'hui l'homme des Cadres. Or je suis frappé de voir à quel point le radicalisme d'Alain, entre les *Eléments* et les *Propos*, est devenu anachronique. Il entend par radicalisme une forme, et même la forme principale, de l'individualisme politique. Le radical alaniste

est le citoyen contre les pouvoirs, le citoyen qui contrôle, le Citoyen tout court, comme l'était, au XVIIIe siècle, Rousseau. Ou plutôt le radical est comme Tartarin, un Quichotte-Sancho : « Au fond du radical, qui obéit toujours, il y a un esprit radical qui n'obéit jamais, qui veut croire, qui examine, et qui trouve dans cette farouche liberté quelque chose qui nourrit l'immense amitié humaine ; et c'est l'égalité. L'esprit d'égalité c'est, d'un côté, la résistance, le refus d'acclamer, le jugement froid ; de l'autre, c'est la confiance en l'homme, l'espoir dans une instruction et une culture égales pour tous, et l'horreur de tout régime où l'homme serait moyen et instrument pour l'homme. Philosophie courte, mais ferme, je dirais même impitoyable. Et cela fait un parti modéré et redoutable. »

Ou modérément redoutable ? Car enfin reprenez tous ces termes, vous y verrez l'individu qui proteste dans son coin, qui est contre les pouvoirs, mais qui obéit aux pouvoirs, et, après tout, une philosophie de l'*Omnia mecum porto*, une philosophie de philosophe, à base de passivisme.

Selon Alain, la victoire de la République, au temps de l'Affaire Dreyfus et du boulangisme, est une victoire de la passivité, comme celle des Russes dans leur guerre contre Napoléon. « Les masses républicaines, dit-il, ont vaincu, justement parce qu'elles n'entreprenaient aucune révolution. On voyait clairement, alors, où était l'ordre, et où le désordre. A dire vrai, la foule était pour le gouvernement. Ce n'était pas brillant, j'en conviens, ni enlevant ; mais pourtant rien n'est plus naturel dans un régime démocratique. Les révolutionnaires en riront ; mais trouvez mieux. » Je ne m'inquiéterai pas de trouver mieux. Mais un chat s'appelle un chat, et il ne faut pas nous l'offrir en civet comme un fameux lapin. La doctrine d'Alain ressemble à celle de M. Guizot. M. Guizot savait bien que les masses n'entreprendraient aucune révolution, que les masses n'en voudraient aucune, que les masses étaient l'ordre. Et quand il exposait une politique conséquente avec ses principes, Lamartine lui lançait le mot fameux : « Une borne suffirait. » Qui brisa la Monarchie de Juillet, laquelle avait ses cadres ? Les Ligues, qui s'appelaient alors les Sociétés

secrètes, et qui, après dix, vingt échecs, l'emportèrent le 24 février 1848. A ce moment la République pouvait s'appeler les Ligues, le pays légal pouvait s'appeler les Cadres.

Il y a un passivisme politique. Le radicalisme, la vieille doctrine républicaine, traversent actuellement ce passivisme, qui est d'ailleurs un pacifisme, celui du petit bourgeois tranquille. Autour de qui les jardiniers français se serrent-ils aujourd'hui ? Autour du vieillard de Tarente, du retraité qui a quitté courageusement ses roses et ses livres et les poiriers de Mélibée comme Cincinnatus quittait sa charrue. Il faut, pour réussir dans cet ordre, représenter un type français : jacobin Clemenceau, légiste Poincaré, retraité Doumergue. Cet esprit-là va loin. Il est bien remarquable que les seuls écrivains « avancés » qui aient fait des disciples, qui aient été portés ou qui aient porté par un mouvement d'ordre spirituel, soient Alain et Duhamel, c'est-à-dire deux mystiques de gauche entées sur des qualités et une pratique de vrais, purs et authentiques petits bourgeois français, un activisme-Quichotte porté et nourri par un passivisme-Sancho. Citoyens contre les pouvoirs, mais bons citoyens, bons administrés, bons jardiniers — bons écrivains aussi, ce qui est pour nous l'essentiel, bons classiques également, qui connaissent les disciplines nécessaires, sont adaptés à la réalité : un genre de vie et une pratique de tailleurs de rosiers.

Le malheur est que nous réalisons aujourd'hui à un terrible degré les dangers du passivisme. Etre passif c'est accumuler un passif. Le parti radical est écrasé sous son passif. Les *Eléments d'une Doctrine Radicale* ont fait époque dans notre littérature politique. Mais, parus en 1925, ils sont dans leur majeure partie, des dix premières années du XXe siècle. N'y avait-il pas à cette époque un *activisme* radical, qui s'est traduit par la séparation de l'Église et de l'État et par le règne de Clemenceau ? Les *Eléments d'une Doctrine* sont surtout contemporains du premier ministère Clemenceau. Et nous songeons que nous vivons aujourd'hui une heure où il faudrait un Clemenceau : cela pendant que le Vieux se décompose, debout, dans sa tombe vendéenne.

ALBERT THIBAUDET

PARTIS A PRENDRE

Un mois après les journées de février, on constate que tous les partis, loin d'avoir précisé, éclairé leurs positions, atteignent au comble de la confusion. A l'extrême-droite, l'*Action Française*, consciente de sa faiblesse, ajourne à 1950 le retour du roi et anathématise la guerre civile. A droite, les *Jeunesses patriotes* et M. de Kérillis font campagne pour la légalité républicaine contre l'illégalisme dont M. Frot voulait, selon eux, se rendre coupable. Le colonel de la Roque proclame le loyalisme républicain des Croix de feu. M. André Tardieu propose une réforme légale du régime pour le préserver des aventures. Bref c'est sur un avenir démocrate, libéral et parlementaire que la droite continue à tabler. On dira : « hypocrisie fasciste, les ligues s'arment. » Peut-être, mais leurs journaux (*Action Française* à part) ne prêchent qu'union nationale, simple coup de barre à droite. On y peut voir un désir de renforcer capitalisme et nationalisme ; il est difficile pour l'instant d'y démêler l'esquisse d'un programme fasciste. En le soulignant on se garde de préjuger, bien entendu, des desseins secrets des dirigeants. L'action fasciste, contre la libéral-démocratie, n'est peut-être que différée ; du moins ne se manifeste-t-elle pas ouvertement. Le 6 février a mis un point de suspension à la violence de droite.

Même confusion, à l'extrême-gauche, où l'idée d'unité prolétarienne prend lentement corps, dans une atmosphère de défiance et au prix d'équivoques quotidiennement renouvelées. Le gros des troupes est amené par le socialisme, le levain semble communiste. Les chefs S. F. I. O. sont chaque jour vilipendés par l'*Humanité*. Dans les réunions, les communistes crient : « Unité à la base », ce qui veut dire : « Nous acceptons les troupes socialistes, mais nous

refusons leurs chefs ». Combien de temps les dirigeants, les cadres S. F. I. O. accepteront-ils cette duperie ? Ils n'ignorent pas la part de vérité contenue dans les critiques des néos-socialistes. Ils savent bien que dans l'état présent de la France, centrer une politique sur une action révolutionnaire prolétarienne, c'est s'identifier au communisme. C'est se donner pour programme visible la dictature du prolétariat, donc écarter toute la gauche socialisante, mais non-communiste, du pays, et par suite se condamner à ne réussir que par la force, la violence, la contrainte. C'est créer un front purement marxiste qui suscitera aussitôt un front anti-marxiste, dont je continue à penser qu'appuyé sur les forces d'argent, sur l'armée, il sera le plus fort. D'autant plus qu'il aura pour *supporters* la masse des Français moyens, qui ne croient pas encore aux seules solutions violentes, économiques et sociales, qui croient encore aux solutions politiques. (Et on sait qu'aucune « minorité agissante » ne peut rien que soutenue par la sympathie d'une majorité).

Si l'erreur des droites, notamment de M. André Tardieu, dans son projet de réforme, est de ne sembler croire qu'à la politique, l'erreur de l'extrême-gauche, dominée présentement par les communistes, serait de ne se fier qu'à l'économique et au social.

La confusion à l'extrême-gauche est encore augmentée du fait que l'action prolétarienne ne repousse pas les anti-fascistes libéraux, et sans camoufler ses idées révolutionnaires, met au premier plan la défense des libertés syndicales et des libertés tout court. Si latitudinaire que se montre le front commun prolétarien, il ne peut éviter de se préoccuper sans cesse de délimiter sa droite. Et cette délimitation (bien qu'on le nie) tend déjà et tendra de plus en plus à rejeter tous ceux qui, n'étant pas prolétaires, ne seront pas communistes.

Le front marxiste a été mis partout en déroute par les divers fascismes. Peut-on escompter qu'il en ira autrement en France, pays démocratisé depuis beaucoup plus longtemps que l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche. Ce raisonnement vaudrait si on n'excluait pas de l'unité prolétarienne les

éléments favorables à une transformation immédiate dans le sens socialiste de certains organes capitalistes, mais hostiles à la dictature et fidèles à la liberté. En d'autres termes, le communisme peut, doit batailler à l'aile d'un mouvement anti-fasciste ; mais axer sur le communisme un mouvement anti-fasciste, c'est assurer, fût-ce après des convulsions violentes, la victoire du fascisme.

Mais, demandera-t-on, sur quoi axer le mouvement anti-fasciste ? La journée du 12 février, l'irritation de la province contre Paris laissent apercevoir la possibilité d'un vaste mouvement de gauche. Et le radicalisme devrait théoriquement en prendre la tête, s'il était tel que le définit Alain. Pratiquement, hélas ! il n'en va pas de même. Et on peut estimer vain d'espérer une rénovation assez rapide du parti radical pour qu'il redevienne digne de son destin.

Il y a une France des « héritiers », conservatrice têtue et mesquine ; il y a une France prolétarienne ; il y a une troisième France que j'appellerai dreyfusienne et qui reste l'arbitre. C'est elle qui a donné le pouvoir au parti radical, qui, par son appétit de justice, a aidé le socialisme à faire sa percée. Eh bien, cette France dreyfusienne se détourne d'un parti radical où les méthodes anti-dreyfusiennes fleurissent en pourriture. Les parlementaires radicaux parlent comme l'État-major en 1895 : ils craignent en sacrifiant leurs brebis galeuses de discréditer le radicalisme, comme l'Etat-major craignait de nuire à l'armée en sacrifiant les officiers faussaires. Le tout-puissant État-major succomba pourtant et avec lui le cléricalisme qui l'avait soutenu. Aujourd'hui, c'est le radicalisme encore puissant qui brave l'esprit dreyfusien ; il succombera et la franc-maçonnerie avec lui. Je disais plus haut qu'il y avait à droite peu de symptômes fascistes, il y a au moins celui-ci : la campagne contre la maçonnerie identifiée au régime radical.

J'ignore quelle est l'action positive de la maçonnerie et si elle en a une. Son action négative est évidente. Il n'est aucun besoin de savoir si certains chefs radicaux ont encouru des responsabilités d'ordre pénal. Moralement, ils sont indignes. Indigne un Dalimier, qui vote, en 1913, la loi de trois ans pour que sa petite amie entre à la Comédie-fran-

çaise, indigne un Malvy, qui passe des nuits au jeu, indigne un Bonnet s'il a menti. Et combien d'autres ? Ne pouvait-on trouver un autre président du groupe parlementaire radical qu'un Chautemps ? Si seulement tous ces hommes n'étaient pas des médiocres ! Pourquoi la France serait-elle condamnée à être gouvernée par des gens de troisième ordre ? Sans une épuration dans le sens, osons le mot, de la vertu, le radicalisme est condamné. Et c'est dommage, car enfin les vrais voleurs, les vrais oppresseurs sont ailleurs chez eux, mais embusqués derrière leurs coffres-forts dissimulés par l'écran des grands journaux.

La même épuration, quoiqu'à un degré moindre, s'imposerait dans les groupes dirigeants S. F. I. O. Mais le défaut du socialisme est moins dans l'immoralité de ses chefs que dans son perpétuel « grand refus ». C'est hier que Léon Blum examinant les deux éventualités : programme de socialisation progressive ou programme intégral socialiste, avouait sa préférence pour le second, c'est-à-dire pour celui qui n'avait aucune chance de réussir.

Reste la C. G. T., mais il faudrait qu'elle se hâtât de sortir de son atonie. Elle prépare les États Généraux du travail. Souhaitons qu'il en sorte autre chose qu'une affiche.

Ainsi, tout bien considéré, partis et ligues en sont au même point que le 5 février, pour ce qui est des programmes. Les ligues ont vu leurs adhérents augmenter, le parti S. F. I. O. également, les communistes ont pris courage, audace, les radicaux abattus se secouent. Mais tout reste obscur en eux et autour d'eux.

Pourtant, pendant ce mois, un certain réalisme s'est fait jour. Et de tous côtés, les grandes lignes d'un programme se dessine. Les détails diffèrent, l'essentiel coïncide. Le plan Henri de Man arrive de Belgique, avec l'estampille du parti socialiste belge. Il se rencontre avec les plans des groupements de jeunes et de la C. G. T., avec les idées « néos », avec l'esquisse que traçait à la Nouvelle École de la Paix Jules Romains. Ce programme hardi et modéré à la fois, on le fait acclamer par tous les publics français non communistes auquel on le propose. Les communistes eux-mêmes, quand on leur en parle en particulier, en trouvent la réali-

sation désirable ; ils redoutent seulement que les forces fascistes et les puissances d'argent s'y opposent. Mais la jeunesse de droite, instruite par les leçons des fascismes étrangers, ne lui refuse pas son adhésion.

Ce plan, que comporte-t-il ? Essentiellement l'établissement d'une économie mixte, la socialisation des monopoles de fait capitalistes, en premier lieu des moyens de crédit, des banques, le maintien provisoire du régime libéral pour le reste de l'économie ; la création d'un Parlement économique et syndical à côté de la Chambre politique ; la confection des lois confiée à un Conseil d'état, sur les directives du Parlement, un programme de grands travaux et de mise en valeur du domaine colonial, la constitution d'élites non héréditaires par la mise en valeur des meilleurs, etc... Et tout cela sans toucher aux libertés, en les accroissant par des mesures appropriées.

L'accord spontané qui se fait sur les grandes lignes d'un plan de ce type montre la pressante nécessité de formuler en détail *un programme minimum*, sur lequel coaliser les hommes de bonne volonté et les partis de gauche sans malentendus, étant bien établi que le programme minimum réalisé, chacun reprendrait sa liberté d'action, les uns pour s'y arrêter, les autres pour pousser plus loin.

Les intellectuels, tous les esprits libres ont leur mot à dire dans l'élaboration qui précède ce programme minimum. L'invention doit venir d'eux. Aux partis, aux hommes d'action à se coaliser pour le faire aboutir. Et si les puissances de conservation faisaient obstacle à ce plan de socialisation dans la liberté, il n'y aurait plus pour ceux qui redoutent « un nouveau moyen-âge » qu'à « vaincre ou mourir » dans les rangs prolétariens. Mais il faut d'abord tenter d'appliquer un plan du genre du plan de Man, en l'adoptant aux exigences françaises, dont la première est le maintien de la paix. Faire des fronts uniques ou doubles, c'est bien, mais avoir un programme, c'est mieux. « Programme partout », voilà le meilleur, le seul mot d'ordre que pourrait se donner utilement une coalition février iste, unique moyen d'échapper à la guerre civile s'il en est temps encore.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LETTRE OUVERTE A ANDRÉ GIDE

MON CHER AMI,

Vous êtes communiste et je ne le suis pas encore ; et je persiste à croire que mieux vaut « ne l'être pas » encore quand on veut servir, de la place où je suis, les intérêts essentiels du prolétariat. Mais enfin les événements politiques de ces derniers temps nous ont rapprochés au point d'identifier parfois nos points de vue. Une explication s'impose. Permettez-moi de vous la proposer, non tant pour vous que pour les lecteurs de notre revue : n'est-ce pas un devoir de les tenir au courant des réflexions de ceux dont c'est au moins le métier de réfléchir ?

Je viens de relire les *Notes* sur votre évolution politique que j'ai publiées ici en juillet. « Tout ce qu'on dira sur le communisme d'André Gide, pour ou contre, écrivais-je, ne dissimulera point notre gêne fondamentale : nous ne nous sentons plus le droit d'achever sa figure à coups de gomme et de plume. C'était pourtant bien agréable ». Je prenais là une précaution que je n'ai pas observée dans la suite de mes *Notes*. Je crains bien, à me relire, que l'irritation ne l'ait emporté sur la sagesse. Une irritation de pédant, cher ami. Car ayant beaucoup lu Marx, et quelque peu réfléchi sur les principes de sa doctrine, je m'impatientais de vous voir vous engager dans un chemin que je croyais connaître, et que je pensais que vous ne connaissiez pas. Je me jugeais plus marxiste que vous, non sans raison peut-être. Vous n'ignorez pas cette hargne des spécialistes contre les amateurs qui tranchent et décident en gros. Je n'insiste pas.

Pourtant, si j'avais à reprendre ces notes, je changerais

plutôt leur ton que leur contenu. Je pense toujours qu'il vous appartenait de conserver, jusque dans l'affirmation d'une attitude politique, cette marge de liberté, de jeu, qui me paraît essentielle à votre mission parmi nous. Je le pense encore... peut-être bientôt n'aurai-je plus le droit de le penser. Car il est des moments, dans la vie publique, où l'on se voit forcé de prendre position afin de sauver son honneur d'homme, même si cette position entraîne des acceptations auxquelles l'esprit s'astreint difficilement.

Pour parler sommairement, trois raisons m'empêchaient d'adhérer au communisme. Deux de ces raisons n'existent plus. La troisième subsiste encore.

La première, c'était une raison de fonction, pour ainsi dire. Il me semblait que dans une revue consacrée au libre examen des choses de l'esprit, il fallait défendre coûte que coûte les droits de la critique. Ayant jugé que le marxisme n'embrassait pas toutes les réalités, ni toutes les possibilités de l'esprit, je voulais éclairer cette marge ignorée des révolutionnaires pressés par l'action. Pourquoi défendre une doctrine rigide et rigidement défendue par tant d'autres ? Mieux valait songer, et faire songer, à tout ce que l'action dans sa hâte oublie. Je m'y suis employé de mon mieux. Cette raison ne tient plus, vous disais-je, voici pourquoi. Le redressement farouche et fou du capitalisme que nous constatons aujourd'hui a cette conséquence que le marxisme, vaille que vaille, est devenu l'unique rempart des opprimés, je veux dire simplement de ceux qui ont faim. Dès lors, toute critique du marxisme se change automatiquement en argument de « droite ». Or, il me paraît infiniment plus important de défendre ceux qui ont faim que d'avoir raison contre Marx. Courons donc au plus pressé et laissons les arguties pour des temps meilleurs.

La seconde raison, c'est que l'idée d'une adhésion au communisme comporte à mes yeux une action de tous les instants, un dévouement total à la cause. Il ne me suffit point de dire : « Je suis communiste. » Cela n'est rien. Il faut réaliser le communisme par une application quotidienne. J'avais autre chose à faire. Des préjugés bourgeois, sans doute la paresse de me dépenser, mais aussi le sentiment

sincère que mon travail personnel était plus efficace ailleurs m'empêchaient de sauter le pas. Aujourd'hui, c'est différent, parce que toute absence dans le camp du prolétariat suscite une présence dans le camp de ses ennemis. Il y a plus. Quand on défend comme moi un certain humanisme, fondé sur la croyance que l'homme est pour l'homme la plus haute valeur, et que l'humanité ne sera point égale à elle-même tant que tous les hommes ne seront pas humains, on ne saurait laisser triompher les gens qui pensent exactement le contraire sans encourir ce déshonneur philosophique qui est peut-être le plus amer de tous les déshonneurs.

En effet, l'asservissement qui nous menace ne sera pas seulement économique. On veut nous encadrer et nous subordonner : nous encadrer dans des institutions condamnées par l'esprit ; nous subordonner à quelque principe transcendant, Dieu ou nation, qui règlerait la pensée de la pensée même et imposerait ses mots d'ordre à l'inspiration. D'où vient aujourd'hui le rapprochement nécessaire des intérêts du prolétariat et de ceux des intellectuels. Autrefois, ces derniers étaient relativement protégés contre la pression sociale par le libéralisme, qui était une sorte d'élasticité politique. Le libéralisme est mort : c'est aujourd'hui un chèque sans provision dont on ne peut jouir qu'en imagination, à condition de ne point passer à la caisse. La terrible erreur des intellectuels italiens et allemands fut de miser sur le libéralisme. Or, le mouvement du prolétariat vers sa libération est *analogue* au mouvement de l'esprit vers la vérité. Le synchronisme devient inévitable dès qu'on se voit contraint de passer à l'action. Nos pères ont essayé, sincèrement je crois, de gagner la masse ouvrière au libéralisme. Maintenant, c'est précisément du contraire qu'il s'agit. Il s'agit de gagner les intellectuels à la classe ouvrière, en leur faisant prendre conscience de l'identité de leurs démarches spirituelles et de leur condition de producteurs. Tel est pour moi le point essentiel : *l'intellectuel a besoin de la classe ouvrière pour se connaître lui-même complètement. Et comme l'ouvrier a besoin de l'intellectuel pour se penser lui-même, il existe entre l'un et l'autre un rigoureux rapport de réciprocité.*

Reste la troisième raison, mon cher ami, qui fait que je me sens, vis-à-vis de vous, comme un vieillard quinteux, plein de réserves et de ronchonnements. Une fois acceptés les principes du marxisme, une fois acceptée, à cause de la carence du libéralisme, la nécessité d'une révolution, il reste le choix d'une discipline, c'est-à-dire d'un parti. Je vous concède que le parti socialiste, où je compte de bons amis, est singulièrement mou, indiscutablement gagné par l'atonie libérale. Mais le parti communiste, tout hérissé de mots d'ordre et de mots de passe, me propose un dogmatisme qui heurte en moi des défenses qui n'ont rien à voir avec des préjugés. Je me vois d'accord avec lui sur la *théorie* de l'action ; quant à la pratique, ou à la tactique, elle me gêne plus souvent que je ne le souhaiterais. Le fonds est vigoureux, les troupes saines, l'allant et la volonté de bon aloi, mais je sens chez moi, quand j'écoute leurs sentences, un besoin de rectifier, de modifier, de construire qui me maintient, quant à présent, hors de leurs rangs. Je n'aime pas les Eglises. Je crains toujours que les portes et les vitraux d'une église ne bouchent aux fidèles la mouvante réalité.

Mais c'est une chose de conserver ses coudées franches, c'en est une autre de demeurer indifférent. Aucune des réserves que je viens de vous avouer ne m'empêchera d'adhérer à une action prolétarienne le jour où elle verrait ses ennemis dressés contre elle. Ce jour-là, hésiter serait trahir. Il faut jurer fidélité à cette action prochaine, même si elle s'engage sur une tactique contestable, et profiter du répit qui nous reste pour tâcher de lui donner une orientation plus juste et plus efficace. Telle doit être, à mon avis, la position d'un intellectuel entièrement acquis à la cause ouvrière, mais qui entend, parce qu'il en a le droit, respecter sa propre réflexion jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment, déterminé par l'histoire, où il ne s'agit plus de réfléchir.

Nous avons tant à faire, en dehors de l'action immédiate, pour éclairer les esprits ! Tant à faire pour ces généreux égarés qui, croyant se sacrifier pour un idéal, s'apprêtent à tomber pour des portefeuilles ! Le plus urgent de notre tâche n'est-il pas, mon cher ami, de consacrer nos loisirs

à faire entendre le bien-fondé de nos croyances à tant d'hommes désintéressés mais ignorants, qui marchent contre nous parce que de plus habiles les encadrent et leur inventent la religion qu'ils cherchent ? Quand notre ami Mauriac écrit : « Il n'a pas fallu moins d'un demi-siècle à Gide pour substituer, à cette vue claire qu'il avait du progrès intérieur, sa foi naïve dans le progrès matérialiste », quand il écrit ces lignes en toute bonne foi, il ne se rend pas compte que c'est lui qui témoigne d'une extraordinaire naïveté. Car ce « progrès matérialiste », signifiant l'accession à la dignité humaine, donc à la vie spirituelle, de millions d'hommes jusqu'à présent sacrifiés, c'est, par cette « substitution », votre progrès intérieur que vous servez, et bien plus efficacement, qu'en réfléchissant dans la solitude sur les possibilités de votre *moi*. Je sais bien que Mauriac est de toutes façons de l'autre côté de la barricade, et que cet argument ne le convaincra pas. Mais il est une certaine façon d'expliquer les choses, d'appuyer sur l'explication, qui fait hésiter la plume de l'adversaire, et peut nous gagner du coup ceux qui sont entre les deux feux.

Vous voyez, mon cher ami, que bien peu nous sépare. Ce ne sont que quelques fils, que trancheront peut-être les circonstances, ou ma volonté. Je vous reprochais, en somme, d'avoir mis la charrue devant les bœufs, d'avoir trop vite sacrifié à une affirmation orthodoxe et massive les nuances exquises de votre jugement. Moi-même, j'ai bien davantage à me reprocher, car je vois maintenant que les critiques que je vous proposais fournissaient d'arguments nos adversaires communs. J'ai si peu d'habitudes bourgeoises que je ne pense jamais assez aux défenses bourgeoises. Ma pensée se tenait hors de l'atmosphère de la lutte. Je remercie ces Messieurs du 6 février de l'y avoir plongée.

Et j'entends par ces Messieurs, non point les généreux qui croyaient marcher pour une grande cause, mais les meneurs du jeu, les tireurs de ficelles. Ce jour-là, mon cher ami, les atermoiements devinrent impossibles. Et plus encore le lendemain, quand une vague d'agressivité imbécile et de mauvaise foi hargneuse vint déferler sur nous.

Je suis de ceux qui ont cru, voici quelques années, à la possibilité d'une idéologie, d'une éthique de droite. Après le 6 février cet espoir n'est définitivement plus permis. Il n'y a rien, rien, là-bas, derrière leurs grands mots, que des porte-monnaie qui se dégonflent. Marx avait trop raison, je choisis le camp des porte-monnaie vides.

Je ne veux me compromettre le moins du monde avec ces Dragons déguisés en Saint-Georges qui dans Paris font la loi. Pour nous, rejoindre le prolétariat, c'est satisfaire un égoïsme bien compris. C'est faire œuvre de purification, gagner le droit d'une démarche assurée, d'un regard ferme. C'est, au sens religieux du terme, nous sauver.

RAMON FERNANDEZ

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

TAILLE DE L'HOMME, par *C. F. Ramuz* (Mermod, Lausanne).

Après *Une Main*, confession réticente, d'une discrétion presque farouche, et dans la même lignée que *Le Grand Printemps* et *Raison d'Etre*, voici encore un essai de Ramuz, mais de tous le moins ramuzien : il s'agit cette fois d'idées, et même d'idées générales, ce qui est assez paradoxal dans une telle œuvre. Le sujet de *Taille de l'Homme*, c'est en effet l'opposition cosmique du monde marxiste et du monde chrétien.

Ramuz fait au communisme certains reproches que d'autres ont déjà formulés, avec plus de mordant et plus de précision, et qui d'ailleurs n'ébranleront pas, dans leur foi, les marxistes. Mais ce qu'il décrit avec une véritable puissance, c'est l'aboutissement du marxisme : l'isolement cosmique de l'homme. Quoi qu'il dise, d'ailleurs, il dit plus que ses arguments. On peut aller jusqu'à soutenir que s'il défendait le marxisme, il n'en resterait pas moins, par le fait de son être même, une protestation contre le matérialisme-dialectique. Quand on possède, comme lui, le sens de la solitude et le sens de la communauté, — indissolubles — on est une objection vivante à tout individualisme, à tout communisme, à tout « isme ». Quand on est à ce point possédé par la vie des choses et des êtres, on n'a pas besoin d'arguments pour faire sentir l'absurdité des « lois » qui, pour certains intellectuels, figurent la réalité. Une œuvre comme *Adam et Eve* nous le fait voir tout

aussi bien que cet essai : Ramuz est présent à *ce* monde, — eux, ils essaient de le recomposer au sein de leur absence insurmontable.

Ramuz, mieux que personne, peut se passer d'avoir raison, puisqu'il a pour lui la Nature [1]. C'est quand il parle d'elle qu'il est grand, qu'il donne et manifeste sa mesure, qu'il apparaît véritablement qualifié. La mode est au marxisme et au mépris de la Nature ? Mode bourgeoise, tyrannie décadente, tout occupée à calculer sa propre mort. Mais Ramuz n'est pas un bourgeois. Il peut attendre : son attente est présence, et porte en soi sa justification.

A ceux qui croïent aux fatalités de l'Histoire, il faut dire simplement qu'elles sont vraies pour eux-mêmes et pour tous ceux de leur espèce. On ne calcule pas avec la vie, mais avec des quantités mortes. Ceux qui se vantent d'être calculables ont très probablement raison : c'est une constatation de décès spirituel, à peine anticipée peut-être. Mais ils se trompent tout à fait quand ils se croient matérialistes [2]. Ils détestent la matière comme seuls les spiritualistes bourgeois savaient la détester. (Dix ans de discussions, chez les philosophes de Moscou, ont abouti, en 1932, à des définitions tellement abstruses de cette fameuse « matière » sur laquelle tout se fonde, que Staline s'est vu contraint, pour en finir, de fixer la saine doctrine par un ukase condamnant à la fois lès mécanistes et les dialecticiens. On parle encore du « diamat » [3], mais ce n'est plus qu'un conformisme d'Etat. C'est, à peu près, l'ukase en moins, ce qui s'est passé chez les bourgeois, au sujet du mot « esprit ».) Le vrai matérialiste, c'est Ramuz. Parce qu'il aime les choses et déteste les mécaniques interposées entre l'homme et les choses. Aussi bien n'éprouve-t-il pas le besoin de s'affirmer matérialiste.

La position de Ramuz paraît assez voisine de celle de Berdiaeff. Tous deux considèrent le marxisme comme l'abou-

1. Pas la Nature de Rousseau, — la Nature des choses.

2. Certains écrivains marxistes français protestent avec la dernière énergie quand on les traite de matérialistes. Je crains que ce soit, chez la plupart d'entre eux, un réflexe de bourgeois plutôt que d'homme. « Précédence, et non pas primauté du matériel ! » disait l'un d'eux. Qu'est-ce que le matériel peut bien précéder ? D'où nous viendrait alors ce « matériel » ?

3. Abréviation usuelle en U. R. S. S. pour « matérialisme-dialectique ».

tissement logique de l'esprit bourgeois-capitaliste. Tous deux savent qu'il faut être pour Dieu ou contre Dieu. La bourgeoisie a choisi dès longtemps, pratiquement athée sans le savoir. Le marxisme est l'aveu de son choix. Mais Berdiaeff parle en chrétien, et Ramuz ne veut encore parler qu'en homme. Est-ce possible ? Et peut-il y croire ? Il a bien vu le choix, mais l'a-t-il fait ? Il veut un monde à la taille de l'homme. Il sait aussi que la mesure de cette taille est dans une foi, dans « quelque chose qui dépasse l'homme et le suppose en même temps », écrit-il. C'est lorsqu'il définit ainsi la foi qu'on hésite à le suivre, — et que peut-être il sert mal sa pensée. Car cette définition ne vaut, précisément, que pour la foi marxiste-dialectique. Le « dépassement » peut aussi bien se faire dans l'immanence. La foi chrétienne dépasse-t-elle vraiment l'homme ? N'est-elle pas bien plutôt ce qui le juge et en même temps le sauve *dans ses limites*, ici et maintenant ? C'est là le sens de l'Incarnation, en même temps que de la véritable transcendance. C'est là le point de la rupture avec tout humanisme imaginable — (l'homme sauvé par son progrès).

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

VERS LE CONCRET, Etudes d'histoire de la philosophie contemporaine, par *Jean Wahl* (Vrin).

Un contact extérieur avec ce livre, dès le sous-titre, peut tromper. Et sa méthode même. Trois études — sur « William James d'après sa correspondance », « la philosophie spéculative de Whitehead », « le Journal métaphysique de Gabriel Marcel » —; une préface qui dégage les tendances réalistes communes à ces trois auteurs ; un exposé — qui est assimilation merveilleusement exacte de chacun des sujets — conduit avec la passivité intelligente, l'objectivité du pur historien. Mais au travers de ces apparences, grâce à ces apparences, ce recueil est tout autre chose. Cette compréhension fidèle qui ne se permet aucune critique expresse, qui se présente comme une acceptation totale, recouvre une interrogation sur le réalisme, et cette constatation d'un accord de tendances répond aux préoccupations d'un métaphysicien : « Nous ne voulons pas dire », écrit Wahl (p. 19), « que le fait de ces convergences

(entre James, Whitehead, Marcel et autres) prouve le moins du monde qu'il y ait là quelque vérité ; c'est parce que nous croyons qu'il y a de ce côté une vérité que nous avons considéré ces convergences. » Wahl est acquis au réalisme, c'est entendu. Ce que l'on entend moins, ce que lui-même veut entendre, c'est la nature, le système d'exigences, de ce réalisme çà et là ébauché. Accomplir cette figure encore indécise, en en précisant les traits ambigus, ne peut qu'être favorable à cette métaphysique, risque même de promouvoir un réalisme plus neuf, moins astreint à n'être que le contre-pied de l'idéalisme ou moins asservi aux positions classiques des problèmes, que ne l'est — à des degrés divers — celui des auteurs en question. Sous cet angle, ces essais d'histoire de la philosophie prennent, en fin de compte, l'aspect et la signification d'un programme.

Le réalisme contemporain est fait de thèmes multiples qui ne sont pas forcément concordants. Les relations qui constituent notre connaissance des choses sont-elles extérieures ou intérieures ? Sont-elles données dans l'objet ou créées et projetées par nous ? Alternative que le réalisme s'efforcera d'éviter ou de surmonter en se plaçant au delà de la relation même (*transrelationnel* de Whitehead). Le réalisme prendra-t-il la forme classique d'une théorie de l'existence *en soi* et s'opposera-t-il à l'idéalisme, théorie du *pour soi ?* Cet être en soi sera-t-il intelligible, comme dans le thomisme ? Mais, chez Whitehead et chez Marcel, le réalisme apparaît plutôt comme l'affirmation de l'inadéquation de l'intelligible, de la connaissance, à l'Etre. L'objet est-il immanent au sujet ou lui échappera-t-il dans sa transcendance ? Chacune de ces affirmations, dira le réaliste, est fausse, prise isolément, et toutes deux sont vraies, replacées dans le concret du mouvement de connaissance qui est assimilation de quelque chose qui, pourtant, le dépasse. Et l'on peut aller plus loin encore. C'est l'idée de *représentation* qui, dans la connaissance, oppose un sujet à un objet. On doit, en fait, la dépasser et la remplacer par les notions de *présentation* et de *présence*. L'objet est pour nous transcendant quand il nous est *présenté*, c'est-à-dire quand il nous apparaît vraiment comme un *objet*. Mais, en tant qu'être, en tant qu'événement qui fait, au même titre que le sujet, partie d'une même portion de durée, il nous est *présent* comme nous lui sommes *présents* : une action

de présence, ou une communion, se substitue à une représentation purement intellectuelle. Il peut y avoir, comme le montre G. Marcel, des substances qui ne sont pas objectives : par exemple, tout ce qui existe non comme un *soi* opposé à un *moi*, mais comme un être à qui l'on dit : *toi*. En d'autres termes, le réalisme ne se conçoit nettement en tant que doctrine que comme antithèse de l'idéalisme, mais, dans le mouvement nécessaire qui le pousse à s'affranchir de ce régime d'opposition, il se définirait plutôt comme empirisme radical et irrationalisme. Il est effort, appel, tendance *vers* le concret plus que système. La réalité y apparaît moins comme un but atteint, ou même à atteindre, que comme un absolu dont l'existence irréfutable nous heurte et nous hante et, par là, donne un sens à cette suite de démarches — insatisfaction, puis négation, enfin dépassement — qui nous a menés, par exemple, de l'opposition de la relation extérieure et de la relation intérieure à l'affirmation du « transrelationnel ». De même, chez Whitehead, le temps concret et l'espace réel, en unissant en eux le continu et le discontinu, transcendent l'antithèse de ces notions : l'un est fait d'une succession rythmée de blocs de durée, l'autre de masses compactes qui peuvent n'être pas contiguës les unes aux autres. C'est dire — comme y insiste Wahl — que la dialectique est inséparable du réalisme : elle y est requise par ce sentiment foncier de l'absolu que le mouvement de la pensée trouve antérieurement même à son point de départ et qu'il retrouvera toujours au delà de son expiration. On entrevoit un réalisme qui, bien qu'irrationaliste, n'impliquera pas nécessairement une négation et un rejet de l'intelligence.

On devine également, grâce au présent livre, le caractère mystique — et tout moderne — que pourrait présenter ce réalisme. L'intelligence liée à la dialectique reste, malgré tout, une oscillation perpétuelle entre les deux termes de l'antithèse : sujet et objet, par exemple. Nous ne pouvons connaître distinctement les choses que sous l'un ou l'autre de ces aspects ou dans leur opposition. La connaissance est condamnée à une série de négations dramatiques, postulant des essences qu'elle ne parvient pas à saisir en elles-mêmes, et la théorie de la connaissance semble devoir se réduire à ce que l'on pourrait appeler une *ontologie négative*. L'essence, ou, plutôt, l'Etre en son

existence concrète ne peut donc être appréhendé que sous forme d'une présence, sentie plutôt que comprise, et dans une sorte de vision mystique. Le centre du réalisme, philosophie du fait immédiat et de l'expérience globale, est la notion — si c'est encore une notion — de l'*événement* au regard de quoi l'espace et le temps sont déjà des abstractions. Or, en certaines circonstances privilégiées, l'homme atteint à la possession de l'être concret sans dédoublement de sa conscience et, en même temps, perçoit d'autres réalités dans un acte de connaissance qui n'a rien de conceptuel ou d'intellectuel. Dans la création poétique, l'amour, la prophétie, par exemple, c'est-à-dire dans les cas d'*inspiration*, nous sommes *événements créateurs*, alors que notre existence ordinaire se passe, soit dans l'abstrait — dans l'imitation ou la répétition —, soit dans l'opposition à un univers dont nous nous servons ou qui nous résiste, qui est pour nous outil et objet. Le réalisme doit être une exploration concrète et totale du réel et, tout ensemble, la révélation d'un monde qui dépasse le réel, ou, plutôt, ce réel à quoi l'habitude, le langage, la vie sociale nous ont réduits.

HENRI-CHARLES PUECH

*
* *

LA POÉSIE

DES LETTRES d'*Albert Samain* ; AUTOUR D'ALBERT SAMAIN, par *Léon Bocquet* (Mercure de France).

Les deux publications simultanées se recoupent : l'une, premier choix à travers la correspondance ; l'autre, supplément et amendement à la biographie donnée par M. Bocquet déjà en 1905.

On n'aborde plus Samain sans prévention : cette poésie — femelle comme est la musique de Fauré —, la tour d'ivoire avec ascenseur à la portée des rêveries modestes ; trop près de nous encore est l'inquiétant referendum des tranchées où l'on vit cette sentimentalité rendre un service de bonne fille comme Madelon et les galanteries des magazines spéciaux. Puis on découvre avec confusion que Samain fut le premier tourmenté des complaisances que l'on croirait déceler contre sa clientèle plus encore que contre lui-même, — et qu'il y a une question

Samain ; moins vaste certes que la question Shakespeare, révélatrice cependant à l'autre extrémité du pouvoir créateur, et non dépourvue de tragique : l'histoire du poète-né qui ne réussit pas à devenir tout le poète qu'il sent possible en lui. Preuve nouvelle qu'un poète, fût-il apparemment factice, doit toujours être traité comme apportant le secret entier d'une existence.

On reproche moins à Samain ses grâces frelatées dès qu'on aperçoit qu'il n'y eut pas d'écrivain moins capable de se contrefaire ; il répugne à tout calcul, farouchement inapte à la vie de groupe, et même ne promet la gloire à son œuvre qu'avec la secrète espérance de rester, lui, terré. Mais il bondit de sa solitude pour crier d'admiration à toute beauté nouvelle qui passe : c'est lui qui fait reconnaître Louÿs et Paul Fort par Coppée ; à la publication des *Nourritures*, il faut qu'il écrive d'enthousiasme à l'auteur ; ce qui achève de lui ressembler est qu'il n'envoie pas sa lettre : après sa mort seulement, elle sera connue de Gide et par lui jointe à une nouvelle édition du livre.

Il cherche partout à aimer ; il le dit trop souvent, il est vrai, dans un langage dont les chatteries et les contorsions sentent la mauvaise époque : il n'est question que de « poignance », d' « exquisité », de « suraigües jouissances d'art » ; les nerfs étaient alors déifiés comme l'est maintenant le muscle. Né pour l'isolement — et vos contemporains ne vous le refusent jamais —, Samain devient paradoxalement à nos yeux le représentant docile (ce qui veut toujours dire : trop faible) de son temps ; ayant détesté la mode, voici qu'il en personnifie les manies : le *Zeitgeist* est sans rémission pour ceux qui sont sans réaction. Personnalité rendue trop perméable par la pauvreté et la maladie qui ne lui laissent loisir ni énergie pour dépasser nettement la phase initiale des créateurs, Samain adulte garde une infériorité comparable à celle des artistes qui sont morts dans la période d'imitation. Il dit : « C'est vrai, je sens en moi beaucoup du grand enfant. » De l'écolier aussi. Ses horizons restent tous limités : le bureau, la rue Saint-Martin, Théocrite, le vers-cabochon. Ainsi a pu se produire cette juste iniquité : demeuré suspect aux symbolistes, il vulgarise pour les générations suivantes un Symbolisme-type à l'usage des goûts paresseux.

Nous tous néanmoins, ne faisons pas trop les braves : l'esprit d'aujourd'hui a croisé dans son enfance celle de Samain ; notre sang charrie du Samain pulvérisé que le vent de 1900 a mêlé à notre air ; les uns ignorent, les autres oublient s'ils en ont reçu thème ou tonalité ; et la poésie qui se relève a traversé une crise où l'erreur de Samain la vaccinait, sous une forme locale, contre la maladie générale du décoratif.

Frileux ou tiède, il reste peu d'avocats pour ces infortunes de l'art. Mais si personne n'a su mieux que lui qu'il était inachevé ? Samain satisfait de Samain, il y avait là quelque chose d'inexpiable comme une menace pour le destin de la poésie. S'il n'est pas content de lui, alors nous sommes avec lui. Un grand vent a manqué pour ouvrir les ailes du « cheval héroïque » qu'il sentait hennir et se cabrer dans sa tête : il n'a connu que des ballons d'oxygène. Naturellement, on n'écrirait pas ce qu'on écrit, si l'on n'y voyait pas le bout du monde : mais qu'en pense-t-on quand on se retourne ? Le tout est de retrouver sans retard l'idée et l'impatience d'un au-delà : Samain perçoit de mieux en mieux qu'une poésie trop dormante en lui aurait besoin d'un autre homme que lui pour devenir tout à fait elle-même : nous tenons le drame ! car, bien entendu, il nous arrive d'accepter les écrits d'un homme ; mais ce n'est jamais qu'en attendant : en attendant sa peau (il y en a d'ailleurs assez qui commencent par l'offrir).

Sa fatalité est que la vocation en lui reste une maîtrise d'instrument plutôt qu'une forme de vie, que toujours l'expression poétique soit supérieure à l'expérience poétique. Mais cette fatalité aussi, il la dénonce, il la déplore. Il a beau éprouver d'interminables difficultés de mise en train, des alternatives d'orgueil et de dégoût, il comprend qu'il domine son émotion à tel point qu'il ne sait s'il ne l'exploite pas, et que la beauté formelle devance des richesses plus importantes qui restent damnées au-dessous de la conscience. Il n'est pas le seul qui ait douté que ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il écrit « puisse intéresser les autres, — au moins autant que ce qu'ils ont à faire, à dire, à écrire eux-mêmes » ; mais je ne m'en rappelle point qui aient peint leur effroi devant la virtuosité en une phrase loyale comme celle-ci : « J'ai presque honte, dirais-je, d'escamoter l'émotion d'autrui, par des accords que j'ai tellement

dans les doigts, que je les donne, sans rien qu'à peine une légère vibration chez moi. »

Ces accès d'amertume, dans une âme où même le désespoir se fait à petit bruit, sont espacés et composent une compagnie supportable. C'est assez affreux pourtant, pour un artiste ayant si lucidement soupçonné que le secret du pouvoir créateur est une vitalité dévoyée, de nommer impitoyablement sa limite « une débilité de l'énergie vitale ». Il reste heureusement, si précaires soient-ils, les états d' « incandescence » où « un courant mystérieux... multiplie les énergies de l'esprit » ; il reste que cette incapacité à vivre, qui le circonscrit, est celle aussi qui le meut. Et d'ailleurs rien n'empêche qu'on s'écrie : « Si j'ai pu réaliser un peu de beauté..., elle ne peut pas ne pas vivre ».

RAYMOND SCHWAB

*
* *

LE ROMAN

LA GRENADE MORDUE, par *Edmond Jaloux* (Plon).

C'est par leur caractère mélodique que me frappent d'abord les derniers romans de M. Edmond Jaloux. Tout y semble subordonné au libre jeu du thème choisi. Dès la première page, l'accent est donné ; personnages, événements, réflexions, il n'est rien qui ne paraisse appelé pour le nourrir et le nuancer.

L'ennui est que parfois, dès que la séduction vient à faiblir, on éprouve quelque hésitation, certaine inquiétude. On est tenté de reprocher à l'auteur d'en prendre trop à son aise ; on voudrait le sentir en conflit avec le monde qu'il évoque ; sa victoire semble sans combat, et sa matière, dès longtemps assujettie.

Pourtant c'est bien un des charmes de tels romans que leur nonchalance, leur cours harmonieux, leur art de demi-teintes, d'esquisses, d'allusions et de correspondances. Et l'on ne saurait dire qu'ils ne sont qu'un jeu de l'auteur. On y perçoit presque toujours un ton de confidence. Ils semblent conçus parallèlement à une vie, comme pour offrir à leur auteur, sinon un refuge, du moins la possibilité de reprendre cette vie à son aise, de s'en émouvoir encore, et de s'en consoler en la jugeant.

Car c'est peut-être le trait le plus remarquable de *la Grenade mordue* que le commentaire à peu près constant que l'auteur entrelace à son histoire. Ces réflexions naissent naturellement ; elles semblent prolonger une promenade, un paysage, une silhouette (et M. Jaloux excelle dans l'évocation des spectacles familiers). Elles ont un ton égal, assez désabusé, non pas amer pourtant. Et tout le livre en prend l'allure d'une longue rêverie, lucide et voluptueuse.

Mais d'une rêverie qui s'organise et qui parfois s'exploite. Par exemple : « J'entendais, dit M. Jaloux, dans toutes les demeures de mon esprit retentir longuement le mot : Adieu ». Et l'image, à sa place dans ce livre, ne choque pas. Mais voici la suite : « Cela éveillait des échos dans tous les couloirs, retentissait au fond des salles rarement visitées, et montait le long des escaliers jusqu'à ces combles où se réfugient toutes les larves et où dorment toutes les momies de la mémoire et de la conscience. » De telles amplifications, de telles erreurs de matériel poétique heurtent d'autant plus qu'on est sensible à la discrétion générale du ton, à l'économie des couleurs et des traits, à la réserve même de l'auteur devant ses personnages et son histoire. Un livre comme entend l'être *la Grenade mordue* ne peut se passer, jusque dans sa nonchalance, du refus constant de toute facilité.

MARCEL ARLAND

*
* *

LA MORT DE MARIE ; L'HOMME CRIMINEL, par *Edith Thomas* (Gallimard).

Ce sont les deux premiers livres de Mlle Edith Thomas, et très manifestement des livres de début, mais d'un début fort digne de l'intérêt qui l'a accueilli.

Malade et seule, une jeune fille se réfugie chez sa grand'-mère, qu'elle connaît à peine, qui ne la connaît pas plus. La terreur de la contagion s'empare de la vieille femme, l'affole, l'emplit de haine. Marie meurt dans un parfait abandon. Une seconde histoire commence ; il faut se délivrer de cette morte, en faire une morte de la famille, une morte que l'on connaît, dont on peut parler, qui ne proteste plus, qui doit sans doute éprouver quelque plaisir à voir ainsi perpétuer son souvenir et

sa place. Cela n'est pas facile ; mais la vieille femme a de la patience, et de la bonne volonté. Tel est le premier livre.

Un homme ouvre un jour un livre de criminologie. Tous les caractères physiologiques du criminel, voici qu'il les découvre en lui. Dans l'insignifiance de sa vie, il n'a plus qu'une certitude : que, tôt ou tard, il doit commettre un crime. Un seul moyen d'y échapper : il se tue.

Le simple exposé de ces thèmes montre assez les défauts des deux livres. Ni dans la conception, ni dans le développement, ils n'échappent à l'artifice. Il y a en eux quelque chose d'arbitraire et de mécanique. Ils se donnent la part trop belle ; ils exploitent un sujet. Ils se laissent aller à des effets un peu faciles, un peu gros (l'agonie de Marie, par exemple, n'est pas un récit de qualité très pure). Peut-être enfin cernent-ils trop promptement leurs lamentables héros, et les réduisent-ils à l'apparence de pantins.

Mais il est difficile de ne pas être frappé, dans l'un et l'autre de ces livres, par un sens très aigu de la détresse, et des difformités morales. Ils en sont obsédés, et c'est là leur vrai prix. On a reproché, je crois, à Mlle Thomas de se complaire à cette peinture. Mais il s'agit moins de complaisance que de révolte, et ce n'est pas de pessimisme qu'il faut parler (si le mot a un sens), mais d'effroi de la médiocrité et de goût d'une vie véritable.

Mlle Edith Thomas sait écrire rapidement, choisir le détail qui révèle un caractère, et pourtant donner le sentiment du cours même de la vie.

MARCEL ARLAND

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LA VORAGINE, par *José Eustasio Rivera,* traduit de l'espagnol par *Georges Pillement* (Rieder).

C'est un de ces livres au sujet desquels tout le monde s'entend, comme on se pousse du coude aux Ursulines pour s'extasier sur les maladresses et la lenteur d'un des tout premiers films du Ranch. C'est donc intentionnel — volontairement rétrospectif — peut-être, cette écriture, et il y aurait un

ridicule, plutôt, à s'étonner de phrases comme celle-ci du début :

Alicia fut une amourette facile : elle se donna sans hésitations, espérant trouver en moi l'amour qu'elle cherchait. Elle ne songea même pas à m'épouser, au temps où ses parents, patronnés par le curé et résolus à me soumettre par la force complotèrent de la marier. Elle me dénonça leurs plans. « Je mourrai seule, disait-elle, mon malheur est en travers de ton avenir ».

Cependant il y a des couleurs (non pas de la couleur : *des* couleurs). Il faut les aimer et aimer le bariolage, même si nous n'y sommes plus habitués. Il faut aimer aussi les descriptions qui s'annoncent comme telles, car c'est le plus souvent par paresse que nous les évitons. Il est logique que ces héros, ayant réussi à s'enfuir et à gagner le désert, se livrent à ce sentiment, qui n'est aucunement ridicule, qui est l'admiration humaine :

De toutes parts, des herbages et de l'espace, des marécages et des palmeraies se leva un souffle joyeux qui était vie, accent, clarté et palpitation. Pendant ce temps, dans la rutilante aurore qui ouvrait son dais incommensurable, le premier rayon de soleil darda et, lentement, l'astre ainsi qu'une coupole, devant le taureau et le fauve étonnés, roula sur les plaines en rougeoyant avant de monter dans l'azur.

Alicia, m'enlaçant, tout en larmes, émue, répétait cette prière : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Le soleil ! Le soleil ! »

N'allons pas croire qu'ils vont se perdre dans l'infini de ces polychromies violentes ou diversement atténuées. La civilisation ibérique les en préserve. Ils ne vont pas tarder à retrouver des bavardages, des maisons, les ustensiles et objets, même dans la continuelle demi-peur de la brousse, qui judiciairement les abrite — car ils sont poursuivis, — des obligations familiales. Un tableau comme le suivant incarne, dans ses recoins les plus perdus, toute l'Amérique latine :

Alicia, à la fois humiliée et surprise, souleva le couvercle de la machine à coudre et se mit à travailler Il y eut des moments où on n'entendait plus que le bruit des pédales et le bavardage du perroquet sur son bâton.

Je connais un peintre brésilien, — c'est Roberto Colin, — qui passe sa vie à peindre deux choses : ou bien des temples

égyptiens — car il y a plus de documents et c'est plus dans sa vie et la nôtre que si c'étaient des temples aztèques ; et je vous promets qu'il les fait réels — ou bien il peint dans le silence et une expectative de passion énorme des filles fiancées ou mères de son pays, ainsi studieuses à des fenêtres. C'est d'un art impressionnant au possible, mais comme ce n'est pas exotique (qu'il y a ce sérieux, ce couvercle de la machine à coudre et des sortes de reflets de vitraux domestiques, comme il y en a dans tout le Brésil, qui *font réel*) on passe à côté sans y faire attention. Avec ce ton de parvenus de la fantaisie qu'on a maintenant, on voudrait que l'Amérique latine qui reste Fabiola et chromolithographie émue jusque dans ses sauvages, fût la terre promise de l'étrange et des pseudo-géométries ou pseudo-magies telles qu'un art succédant au cubisme serait digne seulement de l'incarner. A titre de contre-poison cette réponse, dans ce livre, d'un inconnu, cavalcadant à leurs côtés :

— Vous avez vécu à Casanare, lui demanda-t-elle ?

— Oui, votre grâce ; et je connais la plaine et les *caucherias* de l'Amazone. J'ai tué beaucoup de tigres et de serpents avec l'aide de Dieu.

Une chose ennuyeuse, c'est quand l'auteur-héros trouve le temps, au milieu de tant d'action, de cultiver une sensibilité probablement réelle, mais dérangeante, qui est la sienne. Mais tous les ibériques du nouveau monde et de l'ancien, et même les Aztèques sont ainsi. Il leur est impossible, quels dons qu'ils aient, de ne pas étaler leur cafard.

Nous sommes en pleine brousse, et il écrit :

Ma sensibilité nerveuse a passé par quelques-unes de ces grandes crises au cours desquelles la raison essaie de se séparer du cerveau. Malgré mon exubérance physique, le mal de penser, chronique en moi, m'a toujours affaibli, car, même pendant le sommeil, je ne me libère pas de la vision imaginative. Mes impressions vont souvent à l'extrême limite de leur puissance, en raison de mon excitabilité, mais souvent aussi une impression se transforme en une impression contraire quelques minutes après qu'elle a été formée. Ainsi, musicalement, je parcours la gamme...

Que M. José Eustasio Rivera nous laisse tranquille avec sa gamme. Ce n'était point cela que nous cherchions auprès de lui. N'importe quel *Tour du monde* de 1883 fait mieux l'affaire. Celui-là, par exemple, piqué par le hasard de l'ennui un jour

de pluie, du rapport, écrit en français, de la campagne *A la recherche d'Amin Pacha*, rédaction gouvernementale, fournie par un Allemand. On voit, la nuit de Noël, par une chaleur dont rien en ce monde ne peut faire idée, le ciel tout embrasé. Ce sont, en même temps que des feux d'artifice, les Martini et les Peabody de modèle ancien qui tirent sur les nègres. Là, aucune neurasthénie, aucun cafard. Mais c'est en Afrique, Dieu merci !

C. A. CINGRIA

*
* *

FAUST, de *Gœthe*, traduction et introduction de *Henri Lichtenberger* (Editions Montaigne).

De toutes les œuvres étrangères *Faust* est celle où la pensée française a depuis un siècle trouvé les nourritures les plus diverses et les plus fortes. De Flaubert adolescent recevant le choc à la lecture du premier Faust dans la version, d'ailleurs cousue de contre-sens, de Gérard de Nerval, à André Gide revenant en Afrique au second Faust dans le texte, chacun a bu à la source inépuisable, selon sa soif, et aussi selon les moyens qu'il avait d'approcher la source. Deux obstacles : l'ignorance de l'allemand, et l'absence des connaissances biographiques et historiques sans lesquelles l'œuvre de Gœthe demeure décidément une sylve impénétrable par endroits. Pour la première fois, grâce à la publication des Editions Montaigne ces deux obstacles sont réduits.

M. Henri Lichtenberger, se voulant l'interprète rigoureusement exact du texte qu'il donne en regard, invite le lecteur à aller de l'une à l'autre page, et, une fois assuré du sens précis, à rechercher dans l'original l'atmosphère, la tonalité, les harmoniques. Reste à dépasser la lettre, à comprendre dans son ensemble une œuvre que son auteur lui-même déclarait « incommensurable ». Non seulement il s'y condense soixante années d'une vie riche en expériences, mais un esprit universel y a fait tenir l'acquis de son époque dans tous les domaines, depuis les lettres, les arts, la philosophie, la politique, jusqu'à la physique et la biologie, l'acquis aussi de toutes les époques dans la mesure où elles apportaient une réponse à cette question : Qu'est-ce que l'homme ? Comment être un homme, le plus intensément homme, le mieux homme possible ? A condition

de tout centrer autour de cette question — que Gœthe ne s'était point posée à vingt ans, mais déjà elle se posait à lui, elle s'imposa si vivement après la quarantaine qu'il prit alors nette conscience du sens de son œuvre — à cette condition Faust n'est pas inintelligible dans son tout, et même les parties obscures commencent de s'éclairer. Mais l'éclairage ne peut leur venir que d'un foyer central. L'opération de milliers de commentateurs qui les ont considérées hors du tout, qui les ont surchargées de gloses, d'apports hétérogènes et hétéroclites, a finalement nui à l'intelligence du second et même du premier Faust. De l'un à l'autre la ligne est continue, malgré d'apparentes ruptures; elle est nettement orientée, malgré les détours et les retours. Elle dessine une vie exemplaire parce que l'instinct supérieur qui guide ici l'homme est d'essence à la fois divine et humaine ; la créature ne dégage en elle le divin qu'en passant par les sentiers de l'erreur humaine, et c'est pour avoir erré en créant, créé en errant qu'elle se fait réellement divine. C'est l'unité de cette ligne qu'il fallait dégager : M. Henri Lichtenberger y a parfaitement réussi. Erudit qui n'ignorait rien de l'énorme *Gœthe-Literatur*, il l'a filtrée, il en a retenu ce qui importe à la connaissance profonde du *Faust*. Depuis cent ans que les commentaires se sont accumulés on ne pouvait se passer et on ne pouvait non plus se servir d'eux. Maintenant la mise au point est faite.

FÉLIX BERTAUX

***

LES ARTS

JAQUES-DALCROZE, ÉDUCATEUR.

Je désirais fort voir cet homme qui, depuis un quart de siècle, exerce une influence souterraine sur les différents arts de la scène. Les 17 et 18 février derniers, Jaques-Dalcroze donna deux démonstrations publiques dans la salle de l'Ecole Normale de Musique.

Ses premières paroles, simples, sans apprêt et avec des pointes d'humour, nous avertirent que nous n'assisterions pas à un spectacle. Il allait seulement donner à un groupe d'élèves une leçon, comme celles qu'il donne quotidiennement à Genève. Nul « numéro » préparé d'avance, rien que des exercices et des

improvisations. Il fallait donc s'attendre, non pas à goûter un spectacle impeccable, mais à voir les élèves travailler, se tromper, se corriger, à regarder, enfin, Jaques-Dalcroze à l'œuvre, qui n'est pas celle d'un artiste au sens exhibitoire du mot, mais d'un éducateur.

La méthode de Jaques-Dalcroze se distingue de tous nos systèmes éducatifs ou gymnastiques en ce qu'elle veut prendre l'être humain dans son ensemble. Les autres, au contraire, conçoivent l'homme comme tronçonné en plusieurs parties ; le professeur de gymnastique fait travailler la mécanique musculaire, le professeur de mathématiques la mécanique intellectuelle. L'homme disparaît dans cette division, cette monstrueuse anarchie que notre prétendue culture a laissé s'établir dans l'individu. Jaques-Dalcroze semble avoir rêvé d'un enseignement qui ferait à l'homme peser les sons, toucher les nombres, entendre les mouvements, sentir les idées, concevoir les sentiments, voir les mélodies et respirer les rythmes ; qui rendrait au mot « comprendre » son sens de prise en soi des aspects de la vie totale. Je ne dis pas qu'il l'ait réalisé. Si je le croyais, je ne serais plus ici à écrire. Ses élèves, sciemment ou non, s'exercent à *mimer*, de tout leur corps, des êtres humains doués de telles connaissances. Et cette mimique peut les mettre sur la voie — mieux en tout cas que n'importe quel enseignement stérilement théorique.

Puisque nous vivons — corps, sentiments, pensées, quand du moins nous en avons — sous le mode du mouvement, musique et danse sont les instruments par excellence d'une telle éducation. L'élève de Jaques-Dalcroze apprend à réagir immédiatement par un geste convenu, à un signal musical donné. Il est impossible de se rendre compte de la portée de ces exercices, et de leur difficulté, si l'on n'en a pas eu une expérience, si rudimentaire fût-elle. Le premier résultat, pour l'élève, est cette constatation : « en dehors des quelques gestes mécanisés nécessaires à ma vie quotidienne, je ne sais pas me servir de mon corps ; je ne suis pas maître de mes muscles ni de mes nerfs, je suis incapable d'une attention un peu soutenue, je n'ai pas de mémoire, je suis absent de moi-même. » Du moins, si l'élève en question a le souci de sa propre existence. Ces exercices se compliquent peu à peu pour finalement

faire vivre dans le corps de l'élève les modalités diverses du mouvement exprimées par la musique : *métrique*, notion des mesures simples, complexes, simultanées et *rythmique*, improvisation de rythmes, mouvements polyrythmiques, exercices d'indépendance des muscles ; *interprétation*, enfin, par la danse, des divers éléments de l'art musical.

La danse, chez Jaques-Dalcroze, n'est donc pas un art final en soi, mais un moyen. Il en est de même de la musique. La musique n'est plus un système extérieur de relations entre des sons, mais elle entre dans les corps, elle tend à s'y intégrer, à les animer, comme la nourriture s'assimile à notre chair et se transforme en vie. Tonalités, intervalles, modes deviennent des forces vivantes et des formes tangibles. Le corps humain doit ainsi devenir un véritable instrument de musique, capable de résonner à la moindre sollicitation et de donner naturellement la note juste et l'accord juste

De telles études visent le centre de leur objet. Les élèves de Jaques-Dalcroze apprennent la musique et la danse en s'efforçant d'abord de comprendre le mouvement qui est leur réalité commune. Aussi les voyons-nous tantôt danser la musique qu'ils entendent, tantôt, inversement, se mettre au piano et jouer une danse que d'autres improvisent. Car, bien entendu, l'improvisation est de règle. C'est chose normale, pour un élève de Jaques-Dalcroze, que d'improviser au piano sur trois ou quatre notes aussi peu harmoniques que possible, jouant à trois temps d'une main et à cinq de l'autre, compliquant encore le jeu en changeant brusquement de temps, de vitesse ou de rythme à un signal donné du maître — chose normale que de diriger un chœur par les mouvements tout improvisés de son corps.

*

Ici s'arrête l'enseignement de Jaques-Dalcroze. L'élève en possession de son instrument psychique et physique, que va t-il improviser ? Ayant en mains les moyens d'expression les plus souples et les plus complets peut-être qu'un homme puisse posséder, que va-t-il exprimer ? Il semble qu'il puisse tout faire : mais il faut reconnaître qu'en général il ne sait pas que faire. Les démonstrations finales que nous présenta Jaques-Dalcroze étaient d'une virtuosité prodigieuse, dont on n'oserait pas rêver avant de

les avoir vues. Mais ces jeunes filles paraissaient n'avoir rien à exprimer. Je ne veux même pas parler d'idées. J'aurais voulu voir un simple sentiment, mais un vrai, seulement pour le voir tel qu'un être humain doué de facultés d'expression aussi parfaites pourrait le montrer. Mais non : elles ne montraient guère que des ombres ou des conventions de sentiments, des attitudes vides et déjà presque stéréotypées. J'avais vu déjà par ailleurs, particulièrement en Amérique, des danseuses sorties des écoles Jaques-Dalcroze. Elles n'étaient jamais médiocres, mais elles m'ont irrité souvent, d'autant plus que leur technique était incomparablement achevée par rapport à celle des autres danseuses ou danseurs d'Occident [1].

Jaques-Dalcroze s'est exprimé clairement sur ce point. Il propose des moyens, il aide le développement des facultés motrices, sensorielles, intellectuelles, mais il se refuse à indiquer un but. Le but, à chacun de le trouver ; à chacun d'exercer ses facultés, développées et libres, pour la poursuite de la fin qu'il a choisie. Assez peu, d'ailleurs, des élèves de Jaques-Dalcroze se destinent à des carrières artistiques ; pour la plupart, la maîtrise d'eux-mêmes, la présence d'esprit et de corps qu'ils ont acquises chez lui seront d'un immense secours dans toutes les phases et dans les moindres épisodes de la vie.

Cela pourtant ne me satisfait pas encore. Je ne puis m'empêcher de rêver à la puissance inouïe qu'un tel entraînement de toutes les facultés pourrait conférer à l'art — à un art, veux-je dire, qui, contrairement à ce qu'on nous présente habituellement sous ce nom, aurait un but, un art fait pour servir l'homme et non pour l'asservir, un art fait pour la connaissance et non pour la distraction. Depuis que j'ai vu ces exercices, je ne comprends plus comment tant de misérables imbéciles — je veux dire « privés du Bâton » qu'est un corps consciemment possédé — se permettent de s'exhiber sur la scène, de s'agiter, de gesticuler, de déclamer, de beugler ou de massacrer les tympans contemporains des sonorités de leurs carcasses inutiles.

1. Les élèves de Jaques-Dalcroze sont surtout des femmes. L'explication en est peut-être 1° dans l'incompréhension de *ce que pourrait donner* sa méthode, où l'on s'obstine à voir une méthode de danse ; 2° dans cette croyance que la « danse », au sens dégénéré où on l'entend d'ordinaire, est un art particulièrement féminin. Hélas !

*

Pourtant ces regrets ne doivent pas me faire oublier que Dalcroze poursuit au moins un but précis, qui suffirait grandement à justifier les écoles qu'il a fondées dans différentes villes d'Europe et d'Amérique : l'éducation des enfants. Ici, la question du but poursuivi par l'élève ne se pose plus. L'enfant a un désir naturel de s'expérimenter soi-même, de s'exercer, de connaître ses pouvoirs et de les utiliser. Ceux que Jaques-Dalcroze fit évoluer devant nous le prouvèrent bien par leur joie, leur spontanéité, leur attention soutenue et leur entrain à accomplir des exercices parfois très difficiles. Après eux, les adultes avaient vraiment l'air de gens — oui, nous, nous les adultes, nous avons l'air de gens qui ont oublié ce qu'ils cherchaient, lamentables êtres comme ce gorille que j'ai vu en cage : il passait des heures à faire des nœuds avec des brins de paille, et à les défaire ; chaque fois il oubliait si c'était une maison qu'il voulait construire, ou quoi ?

RENÉ DAUMAL

*
* *

REVUE DES LIVRES

LE CHIENDENT, par *Raymond Queneau* (Gallimard).

Voilà quinze ans, ce livre eût été une révélation. Mais si les audaces de forme et de pensée n'en sont pas tout à fait neuves, on a presque constamment l'impression d'un vrai tempérament. Cela languit parfois, cela se répète, cela n'amuse pas toujours ; mais, non moins souvent, cela piaffe, entraîne et s'enlève dans de larges mouvements d'une folie bien sensée. Qu'on lise par exemple « la noce du père Taupe » ; c'est d'une *bouffonnerie* assez étonnante.

JEAN GUÉRIN

▪

LE MAS DES OUBELLS, par *Ludovic Massé* (Grasset).

C'est une histoire paysanne, laborieusement construite et qui oppose un peu trop sommairement les bons aux méchants, et les bas instincts aux belles intelligences. Peut-être encore penche-t-elle parfois vers le mélodrame. Mais elle ne manque ni de mouvement, ni d'intérêt ; et les grandes lignes en restent aisément dans la mémoire.

J. G.

*
* *

GRAND HOTEL DE L'OURS ET DES ANGLAIS RÉUNIS, textes et images de *Michel Simon* (Davantière).

L'auteur, qui doit être très jeune, a un sens de l'humour qu'il sait faire partager. Les influences sont pourtant évidentes (Giraudoux, Morand par exemple) mais l'accent reste original : comme la religion calviniste n'est pas prononcée de la même manière à Nîmes qu'à Genève. Au Grand Hôtel de l'Ours, Michel Simon rencontre *son* M. Teste, qu'il appelle M. Dumoulin et qui a une conception originale de la vie : « Vivre, mais ne pas vouloir vivre. On ne peut pas forcer. Vivre à sa vitesse. Pas d'inflation... » Il existe une science inutilisable : les souvenirs de voyage, les photographies glissent immédiatement dans le néant ou bien ne font qu'encombrer la vie. « Je me déplace, dit M. Dumoulin, à la surface de moi-même dans l'instant présent, comme dans mes souvenirs, comme dans mes lendemains. Quelle liberté ! » De cette liberté, qui est la poésie de la vie, Michel Simon a fait un usage singulièrement heureux.

JEAN GRENIER

■

LA HAUTE-FOLIE, par *Vlaminck* (Stock).

On n'ignorait pas, depuis *Tournant dangereux* et *Poliment*, que Vlaminck savait camper un personnage et le faire parler. Il s'en donne ici à cœur joie. Pas d'intrigue véritable, mais un sujet : le retour à la terre. C'est l'occasion pour Vlaminck de faire défiler une plaisante suite de silhouettes paysannes. Quelques traits de plume : elles s'animent. On voudrait parfois qu'il s'attarde, mette une ombre. Mais une nouvelle figure le réclame — après quoi Vlaminck pose les cartes, et les coudes, sur la table, et dit son fait à l'époque. Il le dit d'une façon savoureuse, si bien qu'il arrive que l'on néglige un peu les bons arguments du discours pour les gestes, l'accent, la figure de l'orateur.

C'est un livre où se mêlent un bruit de sabots, un vent de motocyclette, une odeur de couleurs fraîches, et l'éloquence d'un méridional nordique.

JEAN GUÉRIN

■

SATAN L'OBSCUR, par *Jean de Bosschère* (Denoël et Steele).

Jean de Bosschère est perdu d'esthétisme, mais sous cet esthète il y a un homme ; et aujourd'hui il n'y a pas d'hommes qui aient la préoccupation de l'essentiel. Trop d'épithètes, de comparaisons, et trop de fleurs. Trop d'afféteries de langage qui remontent à 1900, nous empêchent d'atteindre au secret de son livre. Mais dans son livre il y a des secrets. *Satan l'obscur* c'est plus que la description d'un homme secret. C'est l'incarnation du domaine sombre, où l'érotisme, la poésie, la religion et le sublime voisinent, comme dans le sein de sa mère un poète de génie voisine avec toutes les horreurs physiques, incarnations d'autres horreurs non physiques, qui accompagnent dans le ciel la naissance de certains êtres prédestinés.

Il y a des secrets et une atmosphère de fièvre, de cruauté, et aussi de parfums hélas, et de peinture ; mais l'accent suraigu par moment, et le

malaise qui s'en dégagent, font la rare qualité littéraire, et la valeur humaine et poétique de *Satan l'obscur*.

ANTONIN ARTAUD

***

ANTHONY ADVERSE.

La mode, chez les Anglo-Saxons, est aux romans historiques. Et ce n'est pas une mode populaire. Les raffinés, les commentateurs de James Joyce et d'Edgar Poë ne craignent pas de chausser les bottes de sept lieues, ou de mille pages, du père Dumas. *Anthony Adverse* est un curieux modèle du genre. C'est l'histoire, naturellement, d'un enfant naturel que ses aventures promènent à travers l'Europe, l'Afrique et l'Amérique entre la fin du dix-huitième et le début du dix-neuvième siècle. Rien n'y manque, ni la description pittoresque d'un port italien international, ni des chutes de berlines dans les précipices, ni des entrevues avec Bonaparte, ni les délices de l'amour nègre ou créole. Très soigneusement mis en scène et écrit, le livre se lit un peu comme une recherche du temps perdu par d'autres.

RAMON FERNANDEZ

*

J'AI FAIM, par *Georg Fink* (N. R. F.).

Ce récit n'est probablement pas plus autobiographique que *David Copperfield* ; ni moins. Mais il s'y trouve exprimé un sentiment que l'auteur a réellement éprouvé, qu'il rend avec force et que la littérature n'avait guère traduit jusqu'à présent. La misère constitue un monde fermé. Ceux qui mangent à leur faim ne peuvent avoir aucun rapport humain avec les pauvres et ceux-ci se sentent irrémédiablement exclus d'une organisation sociale qui feint d'ignorer leur existence, aussi étrangers à l'*homo dives* que les singes ou les perroquets. Cet état de choses, Georg Fink le décrit avec une grande puissance d'évocation, mais il se refuse à le juger. Sans doute appartient-il à cette catégorie d'êtres pour qui l'art constitue une purgation satisfaisante des passions. Ses souvenirs d'enfance misérable lui ont permis d'écrire *J'ai faim* : il tient la vie quitte pour le solde.

DENIS MARION

*

DEUX VIVANTS ET UN MORT, par *Sigurd Christiansen* (Rieder).

Histoire de postiers norvégiens surpris par des bandits. Vif et amusant récit de la revanche d'un homme surpris en état de lâcheté, sur le héros du moment, qu'il force à commettre à son tour une lâcheté. Les réactions de la femme du lâche réhabilité sont curieuses à suivre, et toute la vie des petites gens et des petites villes est admirablement notée.

DENIS SAURAT

***

LES REVUES

ADRESSE AU POÈTE

Les CAHIERS DU SUD (Novembre 1933) ont publié, de Rolland de Renéville cet « Argument d'un poème secret » qui semble se rapporter exactement au poème que l'on a lu plus haut :

Dans l'*Adresse* qui lui est ici dédiée, le Poète est sommé de renoncer à l'emploi inconsidéré des rythmes et des mots, dont la vibration imprudemment conduite entre en sympathie avec les rayonnements des astres maléfiques, et des planètes écroulées. La propagation de sa parole assemble dans sa courbe un enchaînement de lueurs que suscitèrent au temps de leur règne, les univers anéantis, et lui en compose un funèbre diadème. Sans prendre garde à la puissance créatrice des mots, qui ne sont que les reflets de la Parole unique (elle-même soulevée par le Verbe engendreur des mondes) il dit — et de son acte verbal crée un monstre dont la fureur se tourne contre les astres de sa naissance.

Cette entité n'est pas du monde. Située entre la nature animale et la nature végétale, elle porte en elle un germe horrifique. Les Fleurs dont elle accable le Poète feront à jamais osciller la fatalité de ses désirs entre deux mouvements également inhumains : le refus de laisser se dégrader par la manifestation une puissance intacte, et le tourment de combler la faille que le monde relatif organise dans l'incréé. Le Lys héraldique, dont les trois branches expriment le pouvoir, et la blancheur le refus de toute création, s'accompagne par antithèse de la Rose à cinq pétales de la tradition rosicrucienne qui, posée sur la croix des éléments, approche par cette adjonction le nombre parfait sans l'atteindre.

Le double souci qui lui est dévolu tire le Poète hors du cycle de l'homme. Devant ses pas, les apparences sensibles se vaporisent. Il ne saurait s'arrêter à la suprême approximation de l'absolu que lui propose un cœur aimant. Il aspire à la Nuit dans laquelle se résolvent les antinomies. Sous les apparences du sort maudit qu'il s'est donné, le Poète poursuit sa tâche destructive, et les cadres de l'espace et du temps s'effacent lorsqu'il accède à la révélation des ténèbres.

* * *

CORRESPONDANCE

André Gide nous communique les lettres suivantes :

Paris, 19 février 1934.

A Monsieur André Gide.

Monsieur,

M. Michel Cholokhov, écrivain soviétique, auteur de *Sur le Don paisible*,

nous charge de vous faire parvenir la lettre ci-jointe qu'il a adressée par nos soins à une série de personnalités et de journaux français.

Ayant été victime des procédés qu'il expose dans sa lettre, qui ont provoqué une véritable stupéfaction dans les milieux littéraires soviétiques, M. Cholokhov tient tout particulièrement à connaître l'avis de ses confrères français sur cette question.

Nous transmettrons fidèlement votre réponse à l'auteur de *Terres défrichées* et en attendant de vous lire, nous vous prions de recevoir, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération.

Pour les *éditions sociales internationales* :

....

Moscou, le 5 février 1934.

Cher Confrère,

J'ai appris avec beaucoup de satisfaction que mes livres ont provoqué un grand intérêt parmi les lecteurs français et que mon dernier ouvrage *Terres défrichées* a même paru en deux éditions : une édition complète, autorisée par moi, chez E. S. I. et une autre édition chez Gallimard.

Malheureusement les Éditions Gallimard ont, de leur propre chef, supprimé les sept derniers chapitres de mon livre. De cette manière, les événements décrits par moi, n'arrivent pas à leur dénouement complet et ceux qui liront ce roman, dans cette édition, se feront un tableau erroné de la réalité qui constitue le fond du livre.

Décrivant comment dans l'un des rayons du Caucase du Nord, l'on est arrivé à réaliser la collectivisation complète, j'ai montré aussi tous les obstacles auxquels, on s'est heurté pour passer aux nouvelles formes socialistes de l'économie. Après avoir dépeint les hésitations passagères des paysans qui entrent au kolkhoz, j'ai, montré comment ils se séparaient des organisations contre-révolutionnaires qui existaient dans la région. C'est ici que les Éditions Gallimard ont amputé mon récit en lui donnant la fin qu'elles souhaitaient, acte que je ne puis qualifier que d'extrêmement malhonnête.

Je proteste énergiquement contre cette façon malhonnête de présenter aux lecteurs français l'œuvre d'un écrivain soviétique. Par dessus la tête des Éditions Gallimard, je m'adresse aux lecteurs français et je dénonce le procédé indélicat des Éditions Gallimard.

Je vous prie de croire, cher Confrère, à l'expression de mes sentiments distingués.

M. Cholokhov.

*

Syracuse, le 27 février 1934.

Mon cher Cholokhov,

Je viens précisément de lire vos *Défricheurs*, avec un intérêt des plus vifs — avec, je l'avoue, certaine déception de voir le livre s'achever un peu vite et laisser le lecteur perplexe, insatisfait ; déception calmée du reste par l'assurance donnée en tête du volume, que ce premier tome aura une suite. Cette déception s'explique mieux encore si, comme me le dit aujourd'hui votre lettre, le livre a été amputé de ses derniers chapitres.

Si la *Nouvelle Revue Française* n'avait pas l'intention de les donner, que signifierait cette phrase de l'Avant-Propos : « On s'apercevra que l'anecdote des *Défricheurs ne reçoit pas son dénouement dans ce volume.* »

Dès mon retour (prochain) à Paris, j'irai demander à la direction de la *N. R. F.* les raisons de cette suspension. Mais je ne puis croire un instant qu'elle ait pu être dictée par une désapprobation de tendances. Ceci serait tout à fait contraire à l'esprit même de la *N. R. F.* et mériterait de me la faire désavouer. J'attends ses explications pour m'indigner avec vous.

Avec quelle impatience j'attends aussi de connaître la suite de votre beau livre qui éclaire avec tant d'intelligence psychologique et économique, par le dedans aussi bien que par l'extérieur, la question épineuse entre toutes de l'application du communisme dans les campagnes. Une fois cette question résolue, l'U. R. S. S. a partie gagnée.

De grand cœur avec vous,

André Gide.

*

Paris le 7 mars 1934.

Mon cher Cholokhov,

Vous aurez reçu j'espère la lettre que je vous écrivais de Syracuse le 27 février, au reçu de votre circulaire, communiquée par les Éditions Sociales Internationales. C'est par le même intermédiaire que je vous adressais la mienne.

Sitôt de retour à Paris, ainsi que je vous l'écrivais, j'ai été à la *Nouvelle Revue Française*. Voici ce qui ressort très clairement des explications que j'ai demandées :

D'abord il faut écarter complètement la supposition que l'omission des derniers chapitres a été faite dans le but de fausser la signification de votre livre. Cette supposition est non seulement fausse ; elle est absurde.

La *N. R. F.*, bien décidée à donner la totalité de votre ouvrage, a arrêté le texte de ce premier tome au moment où le coût de la fabrication allait déborder le prix de vente, reportant la suite pour le volume suivant. Considérant votre œuvre comme des plus remarquables, elle tient à honneur de la faire figurer toute entière dans sa collection des *Jeunes Russes*.

La feuille en tête du volume, annonçant que ce livre aurait une suite, omise d'abord par mégarde de l'imprimeur, a été aussitôt rétablie et figure dans tous les exemplaires, aussi bien ceux de vente que de services d'envois ; ceci bien avant les accusations et nullement pou y répondre.

Je ne puis donc voir qu'une rivalité d'éditeur dans le désir de discréditer cette publication. Il suffit que le lecteur ait avantage à acheter le livre dans l'édition Esi, qui donne plus et pour un moindre prix ; inutile, en plus, de recourir à la calomnie.

Bien attentivement votre,

André Gide.

*
* *

L'AIR DU MOIS

PROVINCE

A peine a-t-on dépassé Versailles qu'on se frotte les yeux avec étonnement. Quel est ce pays d'avant-guerre où nous arrivons comme les rescapés d'on ne sait quel Verdun ? Les gens ont bien lu les journaux, mais ils n'ont pas cru devoir en conclure que c'en fût fait de la république et qu'on eût passé, le 6 février, d'un ordre du monde dans un autre. Ils n'aiment pas plus les députés qu'ils ne faisaient il y a trois mois et sont bien aises qu'on leur ait donné une leçon ; mais ils n'aiment pas non plus qu'on lapide la police avec des morceaux de fonte ni qu'on tente de mettre le feu aux édifices publics.

On se doutait un peu que la trombe n'avait fait sentir sa formidable chute barométrique que dans une zone très limitée. Au delà, ce qui reste logé dans les esprits, c'est l'impression de cauchemar causée par l'assassinat de M. Prince et c'est la phrase habilement utilisée par la grande presse de droite : « On a tiré sur les anciens combattants ». Mais la légitimité des institutions n'est pas vraiment contestée, et l'aggravation de la crise agricole constitue, dans les profondeurs du pays, la principale différence entre ce printemps et celui de 1933.

La province n'est pas rassurée, mais elle ne voit pas du tout pourquoi le bon sens aurait soudain cessé d'être un mode de pensée acceptable ni pour quelle raison on n'aurait plus le choix qu'entre une course à la guerre organisée par le Comité des Forges et un communisme entièrement inapplicable à la France. Le manque de sang-froid qu'a montré Paris prend à ses yeux un petit air de défaitisme. Et le lecteur provincial, ouvrant une grande revue littéraire, s'étonne que les bergers, par lesquels il avait coutume de se laisser conduire, ne sachent plus lui proposer que la gueule de deux loups.

JEAN SCHLUMBERGER

ELEUTHÉRIANA

Je lui dis tristement :

— C'est l'affaire Dreyfus qui recommence. Seulement, cette fois, les dreyfusistes sont à droite.

— Je le craignais, me fit-il. Mais, à la réflexion, cela ne tient pas. La droite n'est nullement dreyfusiste. Elle *exploite* l'idée de justice. Elle l'exploite — cela ne trompe personne — en vue de l'établissement d'un régime d'injustice. Et puis nous ne nous solidarisons pas, comme elle en 1894, avec les coupables. Nous voulons la révision. Qu'au fond elle ne veut pas Parce que, si nous la faisons, tout son système s'écroule. Nettoyez le cloaque Stavisky et vous retrouverez les deux principes face à face, aux mêmes places qu'il y a quarante ans.

— Vous retardez, Eleuthère. La lutte de principes qui s'annonce ne sera plus du tout celle de votre jeunesse. La droite, exploitant la soif de va-de-l'avant des jeunes générations, vous attaquera cette fois, non plus au nom du passé, mais de l'avenir, de l' « adaptation à des réalités nouvelles. » C'est vous qui allez devenir la réaction, la résistance au progrès, le parti qui n'a rien appris...

— Les antidreyfusards nous le disaient déjà. Avec notre « justice », notre « liberté », nos « droits de l'homme », nous étions d'absurdes métaphysiciens, fermés à l' « expérience », incapables de comprendre les exigences de l'heure. Le reproche d'immobilité a toujours fait partie du procès de la démocratie. Et c'est très naturel ; la démocratie demande son idéal aux verdicts immuables de la conscience humaine, conscience à laquelle elle croit et à quoi l'adversaire ne croit pas. Au fond, la lutte est entre le respect de l'éternel et l'amour du changeant, entre Zénon et Héraclite, entre l'ennuyeux et l'amusant. L'incroyable, c'est que l'ennuyeux ait pu se maintenir en France depuis plus de soixante ans. Après cela, tout est possible.

*

Souvenir de Waldeck-Rousseau, quand il arrêta Déroulède pour un complot dont la droite exigeait la preuve :

— Vous nous demandez des preuves comme on en ramasse par centaines au lendemain des coups d'État.

*

Entendez-moi, *Clorinde*. Je ne blâme nullement la foule de monter à l'assaut d'un gouvernement qui lui déplaît. Il me

faudrait blâmer les journées d'août 1792, de juillet 1830, de février 1848. Je la blâme de s'indigner parce qu'il se défend.

Soyez franche ; votre idée est que les défenseurs du pont de la Concorde devaient se laisser assommer.

*

Donc, le 6 février, les droites n'ont pas comploté.

Je suis incorrigible. Je surestime toujours l'adversaire.

*

Vous sursautez que *Léone*, qui se clame républicaine, reçoive de flagrants coryphées du fascisme. Vous êtes un enfant, *Labienus*. Pensez-vous qu'une mondaine fermera jamais son salon à un académicien ou à un tigre de *Figaro* ?

*

Voyons, c'était couru que les résultats de la commission d'enquête n'ébranleraient aucun de ceux qui veulent que ce soit la police qui ait commencé. Le faux Henry a-t-il converti un seul vrai antidreyfusard ?

Vous aviez le faux patriotique. Attendez-vous à la brique patriotique.

*

Vous me parlez tout le temps, *Labienus*, de ce septuagénaire et de son « expérience ». Mais ce n'est pas de l'expérience qu'il faut aujourd'hui pour sauver votre République. C'est de l'invention.

*

Relisez Mathiez. Relisez son chapitre : « La révolte nobiliaire ». Vous verrez que la monarchie est tombée parce que ceux qui bénéficiaient de ses abus se sont révoltés contre le roi et ses velléités de réforme, et que sur cette révolte s'est greffée l'insurrection bourgeoise qui a tout emporté. Craignez la rébellion de tout un monde de profiteurs contre un assainissement du parlementarisme qui les gênerait, et que cette rébellion ne soit exploitée par ceux — fascistes ou communistes — qui veulent la destruction de votre démocratie, honnête comme malhonnête.

*

Souvenir de Lachelier.

Un de ses élèves lui expliquait, dans la cour de l'École, que les républicains pensent ceci, que les socialistes pensent cela, que les conservateurs, eux, pensent...

— Vous êtes jeune, Monsieur ; très peu de gens pensent.

JULIEN BENDA

L'OR

L'or n'est plus l'or. Nous nous étions bien trompés sur son compte : il a changé de caractère et de mœurs.

Avant la guerre, il était visible et palpable sous l'effigie de pièces de monnaie : il circulait entre nos doigts. Présent, doué d'ubiquité, fluide aussi et farouche, à la moindre alerte il se terrait : un pays perdait son or en surface mais s'engraissait d'or caché.

Depuis vingt ans, l'or s'est fait invisible : on affirme qu'il est toujours en puissance dans les monnaies, mais nul ne le voit circuler. Invisible, mais aussi moins fluide et moins discret : sequestré par les Banques Centrales, monopolisé par certaines d'entre elles, il s'étale dans leurs bilans. Aux heures de crise, au lieu de se terrer en cachette, il déserte avec ostentation. S'il se laisse thésauriser encore, c'est en fraude ou dans des banques, sous la forme de lingots ou de pièces démonétisées, toujours à la merci de réquisitions ou d'interdictions futures.

Il était peuple, modeste et chauvin : il est devenu distant, avantageux et cosmopolite. Aussi, en France, l'aimons-nous moins. Il nous reste encore, mais on voit bien que c'est par intérêt, non par amour, et qu'il nous lâche au premier prétexte. L'or n'est plus, comme autrefois, bon républicain, bon français.

*

Dans le moment même il semble que certaines monnaies, les plus célèbres, les plus achalandées, se privent impunément de ses offices. Inconvertibles, simples papiers que l'or n'habite plus de sa présence réelle, elles n'en vivent pas moins, n'en font pas moins leur métier de monnaie.

La Livre, vidée d'or, n'a rien perdu chez elle de son pouvoir d'achat : sa valeur, aux yeux des Anglais, n'a pas varié. A l'extérieur elle a faibli, mais on voit bien que c'est sur commande : jusqu'où serait-elle remontée d'elle-même, si le Gouvernement anglais n'avait volontairement provoqué sa baisse et si sa volonté n'eût été connue ?

Les Etats-Unis ont déclaré publiquement la guerre à l'or, le chassant de la monnaie, bien plus : l'extirpant des coffres et des bas de laine. Ainsi privé du soutien de l'or mais aussi protégé contre sa concurrence, le dollar a été livré à lui-même. Alors, au contraire de la Livre, chez lui d'abord il a beaucoup perdu de son pouvoir d'achat : mais cette chute de la valeur intérieure de la monnaie, c'était l'objectif même de la guerre à l'or.

Baisse également voulue, entretenue, accélérée par l'État, contre le dollar qui résistait.

Quoi ? L'or ne serait donc pas si nécessaire qu'on l'a dit ? L'or ne serait pas le facteur dominant de la valeur des monnaies, puisque, somme toute, les monnaies se passent de lui ? que certaines mêmes le répudient avec éclat ?

*

Il semble que sa dignité même soit en jeu.

Le fonds anglais d'égalisation des changes, s'il achète avec ses livres des monnaies-or, personne ne s'y trompe : ce n'est pas pour accaparer l'or de ces monnaies, mais bien pour maintenir faible et stable à l'étranger la valeur de la livre et par là celle des produits anglais d'exportation. Plus net encore, quoi qu'il y paraisse, le cas du Gouvernement des Etats-Unis, acquérant contre ses dollars non plus des monnaies-or mais directement de l'or. Le jeu ne nous égare pas. Aurait-il besoin d'or ? Non évidemment ! il en a trop. L'or serait-il réellement en hausse ? Non, sa hausse est artificielle. Ce n'est pas pour lui-même, mais en vue de son prix en dollars, que l'or est acheté. L'or n'est qu'un moyen : le but, agir sur les prix intérieurs américains.

Ainsi l'or est convoité, non pour lui-même ? Aimé, non pour lui-même ? Acquis, non comme un but en soi, mais comme un moyen pour d'autres fins ? Non comme une monnaie mais comme une arme pour manipuler les monnaies et par les monnaies les prix ? Objet d'échange plutôt qu'instrument de mesure. Extenseur ou rétrécisseur des valeurs plutôt que mètre des valeurs. Objet de jeu aussi, non de besoin.

L'accent n'est plus sur l'or : il est sur la Livre ou sur le Dollar, il est sur les prix.

*

Mais que penser de sa prétendue fixité, quand sa valeur intrinsèque, semble-t-il, varie ? On nous disait bien, jadis, quand il circulait entre nos doigts, que cet étalon des prix ne demeure pas absolument fixe, mais ses variations, comme celles du mètre de métal sous l'action de la chaleur, étaient invisibles et insensibles. Nous savions aussi, depuis la guerre, qu'une monnaie convertible est toujours en rapport instable avec les monnaies inconvertibles, mais jusqu'ici c'étaient les monnaies de papier qui, de toute évidence, gravitaient autour d'immobiles monnaies d'or.

Il n'en est plus de même depuis quelques semaines, depus, que l'Amérique a lancé dans le public cette notion nouvellei jusque-là réservée aux initiés et aux producteurs d'or : le prix de l'or. Chose étrange, voilà que l'or a valu moins de dollars à New-York que n'en valait à Paris le franc, qui est pourtant de l'or. Voilà qu'avec un dollar on obtenait à New-York plus d'or directement qu'à Paris par l'intermédiaire du franc. L'or, traduit en dollars, serait donc plus cher en France qu'aux États-Unis ? Sans doute. Et ce phénomène se lie étroitement à la courbe des événements politiques français.

Ainsi l'or, en réalité, varie ? L'or, lui aussi, est relatif ?

*

Décidément, l'or n'est plus l'or. L'étalon-or a beau avoir ses partisans (quand il avait surtout des fidèles), est-ce bien le même étalon-or ?

Il était de première nécessité : il a cessé d'être un besoin. Il était l'or populaire, l'or de la rue : il est devenu l'or des Banques. Il était directement confronté aux choses : il n'est plus confronté qu'aux monnaies. Nous l'avions tous sur nous comme un mètre de poche, universel, commode et apparemment fidèle ; désormais étalon invisible des valeurs, il varie et nous trompe ostensiblement.

*

Qu'adviendra-t-il de lui ?

La révolution des monnaies n'a été menée ni assez longtemps ni assez durement pour que l'or soit définitivement déchu de sa souveraineté monétaire. Non, l'or n'abdiquera pas, il ne sera pas déposé. Mais dans l'aventure son prestige s'altère, et quand les deux monnaies en révolte lui confèreront à nouveau le pouvoir, dans quelle situation morale le reprendra-t-il ? quels doutes subsisteront dans les esprits sur sa fixité future ?

Peut-être, s'il consentait à quitter ses caves pour la rue, pour nos poches, s'attacherait-il à nouveau, malgré tant d'erreurs passées, la masse obscure de ses anciens fidèles.

Mais non, sa métamorphose est probablement définitive. Et quand règnera de nouveau l'étalon-or, ce ne sera plus celui d'autrefois mais un autre : non plus instrument d'échange universel, palpable, direct, privé, mais bien monnaie des monnaies, sorte de sur-monnaie sans figure, sans patrie et sans race, comme irréelle, plus que jamais monopolisée et séquestrée par les Banques Centrales, à la fois invisible à tous et publique.

Ainsi retiré dans ses tabernacles, privé de tout contact

humain, l'or n'y perdra-t-il pas en action directe sur la foi irraisonnée des masses, et par suite en pouvoir effectif de mesure ?

A moins qu'à l'inverse il n'y gagne en majesté. Il est des dieux palpables, populaires, effacés ; il en est aussi d'invisibles, lointains, solennels. Il est possible que l'or soit de ceux-ci, et que chassé de toutes les effigies, de toutes les mains, de toutes les cachettes, prisonnier de ses caves et de ses rites, il grandisse en mystère, en autorité symbolique, en pouvoir divinatoire. Verrons-nous alors les populations circuler pieusement devant la Banque de France comme devant le tombeau du Soldat Inconnu ? ou défiler dans ses caves devant les lingots sous verre, comme à Moscou les foules devant la momie de Lénine ?

G. T.

DON JUAN A L'OPÉRA

L'opéra vient enfin de monter l'authentique *don Juan* de Mozart, conformément à la partition originale que détient le Conservatoire de Paris et dont le texte a été revu par M. Boschot qui a également traduit à nouveau le livret de la Ponte. Traduction consciencieuse ; mais pourquoi chanter *don Juan* en français ? La structure du texte ne fait-elle pas partie de la phrase musicale ? Peut-on séparer de celle-ci la sonorité spécifique de la langue traitée par le compositeur ? Mozart n'écrit pas « sur » telles ou telles paroles, mais il intègre ces paroles dans la musique. Ceux qui connaissent le sujet de *don Juan* et savent entendre la musique de Mozart, « comprennent » tout, et les autres n'ont qu'à se documenter à l'avance chez eux.

Mise en scène agréable, sans recherche d'effets inutiles. L'orchestre sous la direction de Bruno Walter fut excellent : une sonorité moelleuse, transparente et, le moment voulu, puissante sans dureté ; un rythme souple et vivant mais toujours stable ; une expression intense mais dans les limites d'une certaine perfection plastique. L'interprétation vocale fut par contre décevante. Je mets de côté Mlle Germaine Lubin : à la seconde représentation à laquelle j'assistais, elle n'était évidemment pas en voix, mais le rôle d'Elvire ne convient pas du tout à Mme Ritter-Ciampi qui criait et détonnait, et si le don Juan de M. Pernet est élégant, sa voix sans éclat ne porte guère. Les autres étaient corrects au point de vue vocal et jouaient avec entrain. J'aurais volontiers cependant donné toute cette animation pour une seule minute de « bel canto ».

B. DE SCHLOEZER

LA REPRISE DE DAPHNIS ET CHLOÉ

Fokine a composé pour la partition de Ravel un ballet romantique dans le cadre de l'antiquité grecque : sa chorégraphie s'inspire des attitudes et des gestes antiques mais en les transposant dans cette atmosphère d'impondérabilité qui est celle du ballet classique. La pointe et tout ce qui en dérive dans la technique classique, se trouvent supprimés, mais le lien qui rattache le corps au sol n'en devient que plus fragile et éphémère. Telle une marionnette soutenue en l'air par des fils et qui pose son petit pied à terre non pour y trouver un point d'appui mais pour nous donner l'illusion de l'être humain, les danseurs délivrés de la pesanteur par la technique classique ne touchent le sol que pour témoigner de leur réalité, réalité stylisée, bien entendu. Et la danse sur la demi-pointe apparaît ainsi plus aérienne que les variations classiques les plus audacieuses.

La chorégraphie de Fokine est reprise à l'Opéra par Serge Lifar qui l'anime de son génie. Cette dualité fait ressortir une particularité étrange de la manière de Fokine : il aime à reprendre plusieurs fois les mêmes mouvements au cours d'une danse, comme s'il avait l'intention de les graver dans la mémoire du spectateur et de leur conférer ainsi la signification d'une sorte de refrain chorégraphique. Dans *Daphnis et Chloé*, ces mouvements répétés deviennent le leit-motiv du personnage, mais cela ne va pas sans risque : le rival de Daphnis exécute une danse, lente et tenace dans sa tranquillité menaçante, et où ressuscitent devant nous les satyres du recueil de dessins de lord Hamilton. Cependant, quand le danseur la répète dans le tableau final, son effet s'atténue. Et il en est de même des évolutions guerrières du deuxième tableau : répétées, ces évolutions perdent leur élan. On peut se demander si un coup de fouet est bien à sa place dans un ballet classique ; en tout cas ce détail réaliste manque son effet : s'il avait été l'aboutissement d'une certaine tension dramatique et n'avait retenti qu'une fois seulement, il est possible que les nerfs du spectateur eussent réagi. Or le maître de ballet répète plusieurs fois le même jeu, Chloé inclinant son corps suppliant devant chacun des ravisseurs et ceux-ci répondant par un coup de fouet qui effleure presque la danseuse et coupe sèchement la musique. L'action au lieu de progresser se stabilise et l'intérêt du spectateur baisse immédiatement.

Mlle Lorcia nous donne de la craintive et fière bergère une image belle et tendre. Serge Lifar atteint le sommet de la poésie chorégraphique ; la pureté du geste, la timide beauté d'un corps surpris de sa propre magnificience font de son Daphnis l'incarnation même de l'idylle grecque. Et quelle diversité dans sa danse illuminée de passion et de joie du dernier tableau de cette symphonie chorégraphique !

JULIE SAZONOVA

LES MARX BROTHERS DANS « DUCK SOUP »

Peut-on raconter ce film qui n'a littéralement — essentiellement — ni queue ni tête ? Groucho Marx est porté à la dictature de l'étrange pays de Freedonia par l'amour d'une dame influente, c'est un fait. Après cela tout s'embrouille. Pourquoi ce Rufus Firefly fait de vendeurs de cacahuète ses ministres ; pourquoi, voulant trois fois de suite éviter la guerre, il gifle l'ambassadeur trois fois de suite sans raison ; pourquoi, généralissime, il éprouve un plaisir normal à descendre l'adversaire mais un secret ravissement à tirer sur les siens — je n'en saurai jamais rien, sinon que Firefly échappe aux lois naturelles, aux lois morales, aux lois mentales — plus léger, plus fulgurant que la mouche dont il porte le nom.

Il y aurait à méditer ici sur la portée philosophique du sujet, et sur le caractère des quatre Marx. Sur la possibilité de tuer la guerre par le ridicule (la guerre moderne, s'entend) ; sur l'indéniable complicité du public avec les cyniques destructeurs de formes sociales qu'il vénère tout le reste du jour. Ce n'est pas notre faute si nous perdons d'un coup toute charité chrétienne, quand Harpo se venge du marchand de boissons par un bain de pieds dans la limonade, et qu'on voit ses jambes brasser avec une joie furieuse le liquide transparent. Comme dans toute vraie poésie, les choses aussi jouent un rôle actif ; et le cinéma est ici un tout-puissant auxiliaire : les objets défient la pesanteur, les tatouages dansent sur les bras, le reflet d'un homme dans une glace est un autre homme.

Nous sommes de ceux à qui de tels divertissements suffisent. Mais tout le monde évidemment n'est pas de cet avis. « Si encore il y avait *un fond* dans tout ça ! » disait une dame à son mari au sortir du *Studio* 28.

CLAUDINE CHONEZ

RADIO-BELGIQUE

Beaucoup d'auditeurs ne sont pas disposés à pardonner à la radio belge ses programmes des 10 et 11 février après-midi. Donner de la musiquette au moment même où, dans l'admirable salle du Palais des Beaux-Arts, l'Orchestre Philharmonique de Bruxelles se déchaînait, toutes portes closes sur l'univers ! Il est vrai que c'étaient seulement les *Choéphores*. Le texte n'était que de Paul Claudel, la musique n'était que de Darius Milhaud, la Chorale n'était que la Cæcilia d'Anvers, le soliste n'était que Claire Croiza, le chef d'orchestre n'était que de Vocht. Il ne s'agissait guère que de l'œuvre contemporaine la plus vigoureuse, servie par les meilleurs interprètes que l'on puisse rassembler aujourd'hui dans le monde occidental. En vérité, les entrepreneurs de programmes — et ce n'est pas seulement des Belges que je parle — rendent difficile aux naïfs entêtés de mon espèce le plaidoyer pour la radio.

Par contre, le « reportage » — comme on dit — des funérailles du roi Albert, retransmis par les postes officiels français, a fait passer dans bien des intérieurs européens l'impression que les spectateurs ressentaient sur place. On ne peut se lasser de dire et d'écrire l'émotion enfantine qu'éprouve l'auditeur à entendre chez lui le piétinement des hommes et des chevaux, le pauvre roulement cahoté d'un affut sur les pavés ; autour de ces bruits, il reconstitue bien vite l'atmosphère où ils prennent naissance au même instant, et tout commentaire l'importune par sa littérature bon marché. Parmi les trois ou quatre parleurs disposés sur le passage du cortège, Théo Fleischmann a du moins su réduire son apport personnel à un strict documentaire et il faut lui en savoir gré. Il est aussi méritoire — et difficile — devant le micro qu'ailleurs de tordre le cou à l'éloquence.

Et peut-être, à l'issue de la cérémonie, la plupart des auditeurs en éteignant leur poste, se sont-ils dit qu'ils venaient d'assister à une manifestation qu'ils n'entendront plus d'ici longtemps : celle d'une quasi-unanimité européenne autour d'un homme.

PIERRE ABRAHAM.

DAUMIER A L'ORANGERIE ET A LA NATIONALE

Le 15 et le 17 mars ont eu lieu les vernissages de la double exposition Daumier, la première à l'Orangerie, la seconde à la

Bibliothèque Nationale, qui montre la partie la plus connue de l'œuvre du grand bonhomme : les lithographies et les sculptures. Ce que l'on voit à l'Orangerie n'est pas plus extraordinaire, mais plus inattendu. Sauf un ou deux tableaux, un ou deux dessins douteux, c'est une exposition sans déchets.

L'œuvre peint de Daumier n'est pas inépuisable comme celui de Renoir : en rassemblant ces peintures, ces lavis et ces extraordinaires dessins au trait que les amateurs de messages automatiques feraient bien d'analyser (je crains que leur beauté *indiscutable* ne soit un obstacle à leurs yeux ?) — les organisateurs ont fait preuve, cette fois, d'une activité et d'une ferveur qui méritent tous les éloges. L'ensemble est bouleversant et mérite que la province et même l'étranger se dérangent pour l'admirer. Sauf Rembrandt, maître inatteignable, on ne voit pas quel peintre pourrait nous émouvoir davantage, pourrait mieux nous montrer que l'expression naît de la *sympathie* la plus totale, la plus naïve pour l'objet que l'on peint, et que la maîtrise consiste à tirer des combinaisons infinies de moyens extrêmement réduits.

Plus on voit de ces rétrospectives, plus on est enclin à trouver que le zèle des institutions officielles devrait se borner à les organiser. Plus ces résurrections sont grandioses, plus scandaleuses et inconcevables apparaissent ces morts sans éclat, acceptées avec mépris par les gloires académiques, gorgées d'honneurs et de richesses. Que l'État s'occupe des artistes, fort bien, mais uniquement pour trier, parmi les morts, les bons des méchants. En ces temps de revendications, Daumier, tardivement récompensé, réclame avec nous le divorce de l'Art et de l'État.

ANDRÉ LHOTE

MARS

Au bord du chemin, je vois luire la tranche d'une souche. Elle est mouillée de sève, et aussi rouge que si on venait de la peindre au minium. Des copeaux, sort une touffe de pulmonaire aux belles larges feuilles, mystérieusement tachetées. Les fleurs en sont rouges aussi, mais d'un autre rouge, naïf, mince comme du papier d'affiche ; celles qui ont trois, quatre jours virent au violet, ou même au bleu (on pense au papier de tournesol, et cela achève de prêter à leurs couleurs quelque chose de chimique). Leurs tiges velues, je les sens toutes neuves, toutes cassantes.

Arrive G. menant son attelage de vaches. Dans le tombereau

il y a l'araire en bois fendillé, gris d'usure, avec son coutre, — on dit l'aiguille — si doucement poli sous les rayures des cailloux qu'on aimerait prendre en main cette épaisse lame. G. explique que sur les côtes, il faut encore l'araire. La pente est trop forte, la motte trop sableuse : une charrue verserait la terre, et aux orages tout coulerait en bas.

Les anciens, par là, avaient bâti les montagnes. Ils dressaient de place en place des murs de pierres sèches, qui permettaient d'établir des champs de moindre pente. Ft ils reprenaient la terre qui avait glissé, la remontaient ! C'est-à-dire qu'ils la chargeaient dans des caisses qu'un mulet portait en guise de bennes ; puis ils menaient le mulet de biais par la pente, au bon endroit ils tiraient la ficelle : une cheville lâchait, la caisse s'ouvrait et la terre tombait. Ils l'étalaient ainsi, par petits tas, sur le champ. Allez refaire cela. C'était possible quand il y avait trop d'hommes. Aujourd'hui, on hésite même à semer.

Nous montons jusqu'au parapet de grosses pierres dont les parcelles de mica brasillent. Sur ses pelotes de mousse, des escargots ont laissé des traînées d'argent. D'ici, on est en grand air, en grande vue. Des fonds du nord viennent, dans le bleu de l'espace, des nuages à la file. Jamais nuages d'hiver, même sous le soleil, n'ont eu ces ombres-là. Ce sont des îles de velours bleu qui dérivent vite sur une campagne tendue de gris, de jaune, de fauve. Le pays est encore sans verdure, herbes ou feuilles. On le voit tout, chaque métairie, chaque arbre d'épine, et il semble, d'ici, qu'on est partout.

Deux, trois hommes, lentement, labourent. On entend le grincement des araires, perçant et modulé par moments comme un sifflet. Je n'ai jamais compris comment cela pouvait chanter ainsi. Une espèce de chanson qui s'essaie, qui va devenir un air de fifre, mais qui continue tout droit, ou bien qui s'arrête et qui repart mal.

HENRI POURRAT

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

VERS L'ÉCLAIRCIE

Le mois écoulé n'a fait que prolonger le marasme de la Bourse et exaspérer les inquiétudes de l'opinion publique. Certes, l'on sent que le Gouvernement d'Union Nationale est résolu à pousser dans leurs derniers retranchements tous les coupables du scandale Stavisky et à les clouer au pilori ; mais trop de points s'avèrent encore obscurs et inquiétants dans cette affaire, trop de compromissions restent encore à établir pour que l'on puisse enfin envisager l'avenir avec un parfait optimisme aussi bien dans le domaine politique que dans le monde financier.

Et cependant, il s'est produit au cours de ces dernières semaines certains événements qui, en d'autres temps, eussent communiqué des impulsions favorables au marché et ranimé l'ardeur de la spéculation. Je veux parler surtout de ce fait capital pour notre crédit public et l'avenir de nos fonds d'État qui se définit en quatre mots : le vote du budget. On ne s'est pas assez rendu compte à la Bourse et ailleurs de l'immense service que nous a rendu le Président Doumergue en faisant approuver par les Chambres, en quelques jours, un projet budgétaire qui constitue le chapitre premier de notre redressement financier.

Il y a lieu également de se montrer satisfait du vote des pleins pouvoirs qui permettront au Gouvernement de prendre rapidement toutes les mesures qui apparaîtront nécessaires pour remettre de l'ordre dans la maison France, ramener l'apaisement dans les esprits et redonner confiance à tous les organismes de notre production.

Étant donné les résultats acquis, la parfaite entente qui règne au sein du gouvernement et l'ardent désir de l'opinion publique de voir se terminer au plus tôt l'ère des scandales incompatibles avec le règne de la confiance et de la prospérité, on peut envisager l'avenir sans pessimisme et espérer que nous ne tarderons pas à suivre l'exemple si encourageant de l'Angleterre qui, deux ans avant nous, a su prendre les moyens qui sont en train de la remettre sur le chemin de la fortune.

Au point de vue économique rien ne s'oppose d'ailleurs à cette évolution favorable, car dans tous les domaines de notre industrie et de notre commerce l'élimination des entreprises parasitaires est aujourd'hui terminée, les stocks sont partout réduits au minimum, les prix de vente voisinent avec les prix de revient et de nombreuses ententes nationales et internationales ont enfin mis un terme à la terrible maladie de la surproduction qui vient de faire courir un danger mortel au capitalisme mondial.

Il suffirait donc de bien peu de choses pour que tout notre organisme économique reprenne le goût de l'initiative et reparte peu à peu vers la prospérité. Il semble, en particulier, que nous ne serons plus éloignés de l'heure de la reprise lorsque chacun sentira que nous sommes gouvernés et que les hommes qui ont en main les destinées du pays sont inaccessibles aux compromissions, aux influences occultes et aux basses intrigues.

Au point où en est la Bourse, on peut affirmer qu'elle a touché dès maintenant le fond de la baisse et qu'au fur et à mesure que se manifesteront les heureux résultats de la politique d'Union Nationale, nous assisterons à une hausse par paliers de toutes les bonnes valeurs de la cote. Il est donc temps pour tous les capitalistes soucieux de la bonne administration de leur portefeuille de prendre sans tarder les mesures qu'impose une situation exceptionnelle. En matière de placement chaque période boursière appelle une politique particulière. Tout au long de la baisse j'ai conseillé à mes lecteurs l'achat des *Mines d'or*. Quelle aubaine pour ceux qui surent en profiter ! Aujourd'hui, à la veille d'un coup de barre vers la hausse, d'autres achats s'imposent qui donneront également de belles satisfactions à tous les capitalistes embarrassés de leurs disponibilités improductives.

André Ply.
de la Banque de l'Union Industrielle Française

PETIT COURRIER

Nouvel abonné, Paris. — Les actions Sulitzer Frères sont officiellement cotées en bourse. J'ai remarqué comme vous au dernier salon des Poids lourds le gros effort fourni par la Société dans la Construction des remorques. La suppression de la taxe sur les véhicules incitera je crois les entreprises de transports sur routes à augmenter leur matériel ; la Société sera l'une des premières à en bénéficier.

C. M. I., Angers. — Il ne m'est pas possible de faire par petit courrier un exposé de la situation de Citroën. Je tiens une étude à la disposition de mes lecteurs ; je vous l'adresserai dès que vous m'aurez fait connaître votre adresse.

F.

R. F.

F.

R. F.

16 PAGES – 75 CENTIMES

MARIANN

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUS

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VII[e]

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

A PUBLIÉ

LE NOTAIRE DU HAVRE

roman par GEORGES DUHAMEL

VIEILLE FRANCE

roman par ROGER MARTIN DU GARD

LONDRES

par PAUL MORAND

LA CHATTE

roman par COLETTE

CHANTIERS AMÉRICAINS

d'ANDRÉ MAUROIS

PARIS SECRET

roman par TRISTAN BERNARD

LA LUMIÈRE NOIRE

roman par FRANCIS CARCO

FRANCE-LA-DOULCE

par PAUL MORAND

LE LOCATAIRE

roman par GEORGES SIMENON

PUBLIE

LA FOIRE AUX GARÇONS

roman inédit de PHILIPPE HERIAT

ET PUBLIERA

ANNÉES D'ESPÉRANCE

roman inédit de JACQUES DE LACRETELLE

UN ROMAN INÉDIT

de TRISTAN BERNARD

et

UN ROMAN INÉDIT

d'ERICH MARIA REMARQUE

R. F.

nt jumelé à

LA NOUVELLE
EVUE FRANÇAISE

qui a commencé à publier le 1er Janvier 1934

le nouveau roman de **JEAN GIRAUDOUX**

COMBAT AVEC L'ANGE

elle publie ou publiera également en 1934

MAGE A GOBINEAU

LES DANAÏDES

an par **RAMON FERNANDEZ**

(Prix Femina 1932)

PERSÉPHONE

par **ANDRÉ GIDE**

MÉDITERRANÉE

roman par **PANAIT ISTRATI**

des récits de

MAUROIS, RAMUZ, MARCEL ARLAND, JEAN GIONO, MARCEL JOUHANDEAU, . LÉAUTAUD, ANDRÉ CHAMSON, DRIEU LA ROCHELLE, EUGÈNE DABIT.

des essais de

'ALÉRY, *de l'Académie française,* VALERY LARBAUD, ANDRÉ SUARÈS, PAUL D, JEAN SCHLUMBERGER, ANDRÉ MALRAUX, DRIEU LA ROCHELLE, JULIEN BENDA.

des poèmes de

PAUL CLAUDEL, L. P. FARGUE, JEAN COCTEAU, MAX JACOB.

e dans chaque numéro, des chroniques et des notes d'ALAIN, ALBERT THIBAUDET, ARLAND, RAMON FERNANDEZ, etc., sur le livre, le théâtre, la musique, les expositions et

" L'AIR DU MOIS "

. .	32 fr.	Union postale. . . .	55 fr.	Autres pays. . . .	70 fr.
	56 fr.	—	65 fr.	—	72 fr.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RANÇAISE à partir du .... 193 .

	France et Colonies	Union postale	Autres pays
... ...	71 fr.	96 fr.	114 fr.

A .... le 193 ......

(Signature)

Réduction 20 %

lle Revue Française " 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VIIe .

. F.


Géko

PAUL CLAUDE

Positions et Propositions
II

La Légende de Prâkrit

Avec un frontispice de

JEAN CHARLOT

Ecoute, ma Fille

*Retenez chez votre libraire ces trois ouvrages
qui paraîtront prochainement*

